

CS RICHARDSON

L'empereur de Paris



álto

L'EMPEREUR DE PARIS

DU MÊME AUTEUR

La fin de l'alphabet, Alto, 2007 (CODA, 2010)

C S Richardson

L'empereur de Paris

Traduit de l'anglais par Caroline Lavoie

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Richardson, C S (Charles Scott), 1955-

[Emperor of Paris. Français]

L'empereur de Paris

Traduction de : The Emperor of Paris

ISBN 978-2-89694-162-9

I. Lavoie, Caroline, 1965- . II. Titre. III. Titre : Emperor of Paris.
Français.

PS8635.I325E4614 2013 C813'.6 C2013-941184-4

PS9635.I325E4614 2013

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier
pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national
de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Titre original : *The Emperor of Paris*

Éditeur original : Doubleday Canada

© Dravot & Carnehan, Inc. 2012

Avec l'aimable collaboration de la Cooke Agency

Illustration de la couverture : Lars Henkel
(www.reflektorium.de)

ISBN : 978-2-89694-162-9
© Éditions Alto, 2013, pour la traduction française

Pour Hannah et Alexander

L'observateur est un prince qui jouit partout de son incognito. L'amateur de la vie fait du monde sa famille, comme l'amateur du beau sexe compose sa famille de toutes les beautés trouvées, trouvables et introuvables ; comme l'amateur de tableaux vit dans une société enchantée de rêves peints sur toile.

CHARLES BAUDELAIRE

Le Peintre de la vie moderne, 1863



Devant la boulangerie, les commères ne tiennent plus en place ; de minces volutes de fumée leur chatouillent le nez, des voix se font entendre sous leurs fenêtres, les pas des badauds résonnent sur le pavé. Premiers arrivés, ces importuns protègent leur regard indiscret de la fumée tout en échangeant les hypothèses les plus farfelues.

Quel jour mémorable ! lance quelqu'un. Nous sommes témoins de l'œuvre du diable, car qui, sinon Satan, s'amuserait à brûler une bibliothèque ?

C'est la Providence, rétorque un autre. Le mystérieux dessein de Dieu révélé au commun des mortels.

Qu'importe, tranche un troisième, c'est à coup sûr l'œuvre d'un être cruel. Oui, quelle cruauté de condamner un homme si vertueux à une telle fatalité !

Des habitués de la boulangerie, plus circonspects, font leur apparition. Certains, incrédules, restent englués au pavé, d'autres vont et viennent comme des lions en cage à la rescousse de leur homme, le boulanger. Un vieillard fend la petite foule à coups de coude et tente de forcer les portes bleues de la boutique. Mais la serrure tient bon et les épaisses bécicles du vieillard sont tout de travers. Trois ou quatre jeunes gens s'en vont quérir des seaux, un cinquième court alerter les sapeurs-pompiers, une vieille dame lui crie l'adresse.

On se gratte le crâne, on se tord les mains. Dans la chaleur de l'été, on sort les mouchoirs des poches et des manches pour s'éponger le front, se tamponner les yeux, se couvrir la bouche. Un toussotement se fait entendre et quelqu'un demande si on a vu le boulanger.

En promenade, sans doute. C'est dimanche, après tout.

Quelle chance. Mieux vaut que notre homme ne soit pas là. Imaginez ça, devoir regarder sa vie partir en fumée... Encore heureux qu'il n'ait pas été lui-même réduit en cendres.

Heureux, dites-vous? Quand il rentrera, il ne trouvera plus rien. Tous ces livres amassés par grandes brassées... Il en aura le cœur brisé.

Quelle cruelle fatalité!

La petite foule s'agite comme marée montante devant la boulangerie. Les visages se tournent vers le ciel gris perle. On observe en silence, on serre les enfants contre soi, on prie pour que les sapeurs-pompiers ne tardent pas trop. Là-haut, le logis du boulanger s'évanouit en fumée.

Des fleurs de braise s'épanouissent dans l'air lourd, glissent sur les épaules voûtées, se posent un temps sur les chaussures, s'éteignent de mille petites morts sur le pavé. Quelques éclats jaillissent : une phrase, une expression, une imprécation. Aux flocons blancs à moitié brûlés qui tourbillonnent lentement vers le sol se mêlent des lambeaux de cuir rouge, des languettes de toile bleue, des morceaux de papier marbré aux coins noircis et tordus par les flammes, des signets de soie soudés par le feu.

En ce matin de juillet, dans le VIII^e arrondissement de Paris, il se met à neiger.

Le père du boulanger avait en son temps acquis une certaine notoriété, à défaut d'un titre officiel. Aux portes de la boulangerie, aucune enseigne pour présenter l'homme : ÉMILE NOTRE-DAME, LE BOULANGER LE PLUS OSSEUX DE TOUT PARIS ! Jamais il n'avait songé à en tirer profit pour annoncer les qualités de son pain : LE PLUS CROUSTILLANT DE PARIS !

La frêle stature du boulanger alimentait sans cesse les débats parmi les commères qui faisaient la file pour acheter leur pain quotidien. Monsieur ferait tout aussi bien d'être invisible, disait quelqu'un. Avec des échasses pareilles, notre brave Émile serait bien digne de cet honneur. Mais dans une ville qui compte une boulangerie à tous les coins de rue, avançait une autre, il doit bien y en avoir de plus chétifs. Et quelqu'un de suggérer : ce n'est pas la stature de Monsieur qui le rend si digne, mais plutôt le dévouement

exemplaire qu'il met à pratiquer son art, à servir ses clients. Levé aux aurores, toujours de belle humeur, il cuit son pain beau temps mauvais temps et nous l'offre avec une anecdote en prime. Qu'importe si l'homme est plus léger qu'une brindille !

En somme, tous convenaient d'une chose : devant la perpétuelle tentation du beurre, des œufs et du levain, trouver en France un boulanger aussi maigri-chon que lui, ça relevait du miracle.

En revanche, jamais un mot sur l'apparence de la boulangère. D'ascendance italienne et d'une religiosité fiévreuse, madame Immacolata Notre-Dame était par ailleurs généreusement rondelette. Sauf sa tête, gracieuse petite boule coiffée de cheveux de jais tirés sur la nuque et qui paraissait bien menue, au-dessus du haut col de ses chemisiers. Personne n'aurait songé à l'appeler par son prénom. Pour tous les clients, elle était en toute simplicité, en toute piété : « Madame ». Et son Émile était leur Monsieur.

La boulangerie occupait le rez-de-chaussée d'un petit immeuble en triangle qui, dans le voisinage, était connu comme la « pointe de gâteau ». D'aussi loin qu'on se souvienne, au-dessus des fenêtres s'épalaient des lettres en bois festonné :

BOULA GERIE NOTRE-DAME

le N ayant depuis longtemps disparu.

Tous les clients de la boulangerie convenaient d'une chose : le lettrage était aussi charmant que la pointe de gâteau ou que le duo sec et dodu du boulanger et de sa femme. Pourtant, certains exigeaient que Monsieur remette l'enseigne en état. Les plus fébriles commères faisaient valoir que des touristes pourraient se tromper de chemin et venir s'échouer là, incapables de déchiffrer les énigmatiques *boula* et *gerie*. Pensez donc, monsieur... ces pauvres âmes en peine s'efforçant de deviner si le mot coupé ne signifiait pas d'aventure *cathédrale* ! Leur angoisse ne fera que croître, elles se demanderont si elles sont dans le bon arrondissement et pour finir, elles videront leur sac de voyage à la recherche d'un petit glossaire ou d'un plan de la ville. Et là, monsieur, l'impensable capharnaüm : bas, sous-vêtements et Dieu sait quoi encore, jetés çà et là sur le pavé !

Histoire de calmer leurs inquiétudes, Monsieur mijotait une petite fable pour expliquer la disparition du N. Parfois, il suggérait que Napoléon lui-même s'en était emparé. Prenant vie sous les traits de Monsieur, le petit général escaladait une échelle branlante, tendait le bras vers la lettre convoitée, se meurtrissait les doigts sur des clous têtus. Chaque fois qu'il la racontait, cette histoire, la consonne manquante se retrouvait dans un lieu différent. Un jour ce fut aux Invalides, fixée avec de la colle à papier peint au cercueil du grand homme. Monsieur sauta alors du dernier barreau de son échelle imaginaire et fit une profonde révérence.

Rien ne vous empêche, mes amis, d'aller la dégoter vous-mêmes.

Une boulangerie située dans un immeuble dont le nom évoquait une pâtisserie... L'ironie n'échappait à personne. Un ordre séculaire régissait le monde, imposant une division naturelle des métiers de la gastronomie. Les boulangers pétrissaient leur pain, les pâtisseries façonnaient leur pâte d'amandes. Chacun à son affaire, grommelant juste ce qu'il faut quand il passait devant la vitrine de l'autre. Le pain quotidien, on le trouvait à la boulangerie. Pour une envie folle de macarons, on filait à la pâtisserie, et vite. Un ordre sensé régissait le monde. Inutile de chercher un potiron à l'étal du fruitier. Ou des chiots dans la portée d'une chatte, ce serait la fin du monde.

Mais les temps changent, rappelaient les commères, et nous aussi, monsieur, nous devons évoluer.

Trop facile au goût de Monsieur. Le pain était l'essence même de la vie, de génération en génération : d'aussi loin qu'on s'en souvienne, les Notre-Dame avaient été boulangers. Nous avons nourri monarques et lavandières, faisait valoir Monsieur. Notre pain a calmé les maux de dents des nourrissons et déclenché des révolutions. Je vous le demande : que trempez-vous dans le cassoulet de votre grand-mère ? Du mas-sepain peut-être ? J'ose espérer que non.

Non et trois fois non. Monsieur ne trahirait jamais une guilde plus ancienne que les Pyramides en s'amusant à tâter du crémage et du glaçage. Si d'autres ne s'offusquaient guère de voir les éclairs côtoyer les petits pains — pas dans la même vitrine, tout de même ! —, il n'admettait nullement, pour sa part, une telle fraternité. On me forcera de mousse, maugréait-il,

avant qu'on me voie remplir de meringue une pâte à tarte, avec un mois d'indigestion pour ma peine.

Les clients de la boulangerie restaient fidèles à ce credo, mais quand Monsieur laissait un instant ses fourneaux pour aller rejoindre Madame à l'étage, une commère laissait parfois échapper un commentaire discret sur les tartes à la framboise.

Les murs de la boulangerie étaient ornés d'images allégoriques : une jeune femme, le rouge aux joues, tenant contre son sein une gerbe de blé ; un boulanger, le sourire aux lèvres, humant l'arôme sorti d'un four rougeoyant ; des chérubins servant aux dieux un plateau de pains au chocolat en guise de petit déjeuner. La vitrine qui courait sur toute la devanture de la boulangerie débordait de pains tressés, de croissants lovés l'un contre l'autre comme des amants, de pains ronds marqués des lettres N-D, de baguettes et de demi-baguettes. À côté se trouvait la caisse, monstre de fer dont le tiroir ne pouvait être ouvert que par la poigne la plus ferme. Partout traînaient des paniers d'osier, en grand danger d'être renversés, débordant de pains au levain ou au seigle, de petits pains aux raisins ou au blé, et des brioches aux herbes de Monsieur.

Au-dessus de la porte du fournil, un calendrier faisait la promotion d'une bière sans égale, divine même, avec un portrait de la Vierge en personne dans les tons de rose et de pourpre, les yeux révulsés d'extase,

des rayons de lumière orangée jaillissant de derrière sa tête. Une bouteille dorée, couverte d'une sainte buée, planait dans les nuages.

Une fois le dernier client servi, Monsieur et Madame gravissaient l'escalier qui les menait à leur appartement, tout en haut de la pointe de gâteau. Chaque matin, avant l'aube, ils descendaient aux fourneaux, polissaient le marbre, redressaient les paniers. Chaque soir, ils remontaient chez eux et se mettaient au lit.

Le logis des Notre-Dame était comme un bateau enlisé à marée basse : bien ancré, mais pas tout à fait de niveau. Le salon et la cuisine ne formaient qu'une seule pièce, meublée de deux fauteuils aux accoudoirs usés. La table était un cadeau de nocces offert par le patron d'un café voisin. Le sol de la salle d'eau s'inclinait vers la chambre à coucher, où Monsieur déplaçait allègrement le lit chaque fois que Madame voulait ouvrir le tiroir de la grande armoire. Dans la mansarde, où l'on montait grâce à un escalier en colimaçon curieusement placé au milieu de la pièce principale, les poutres étaient mal dégrossies et des trous de souris se cachaient dans les coins. Si Monsieur se penchait à un certain angle et s'il chassait du toit les sempiternelles grappes de pigeons, il avait une vue imprenable sur les cheminées du quartier.

Honoré, saint patron des boulangers, veillait sur le logis depuis les images pieuses épinglées un peu partout sur les murs. La bibliothèque des Notre-Dame

ne comptait qu'un seul ouvrage : une bible italienne, boursouflée par des signets insérés çà et là par Madame pour marquer ses versets préférés.

À la boulangerie Notre-Dame, les distractions ne manquaient pas pour le nouveau client qui attendait son tour dans la longue file d'attente matinale. Une fois à l'intérieur, il pouvait admirer les faïences ou encore, observer le stock de baguettes fondre à vue d'œil devant lui et se demander avec angoisse s'il en resterait quand viendrait son tour. Ou enfin, regarder Monsieur et Madame s'activer derrière le comptoir. Un duo improbable, se dirait peut-être le nouveau venu, et il donnerait un petit coup sur l'épaule de son voisin pour savoir comment ce boulanger étonnamment chétif et sa plantureuse moitié avaient bien pu se rencontrer. Des têtes se retourneraient, des gorges s'éclairciraient, le bourdonnement de la boulangerie se suspendrait un instant.

Une commère parlerait de fraises. Une autre de framboises.

Peu importe. Ce qui est sûr, c'est que tout s'est passé près de la Seine.

Au parc, vous voulez dire ?

Monsieur passerait alors son bras autour de la taille de Madame. Si je ne m'abuse, déclarerait-il, c'était sur les boulevards.

Comme vous voulez, monsieur. Du moins est-on certain d'une chose : c'était un samedi soir.

Dimanche après-midi, interjetterait Madame en esquissant un sourire et en posant la tête contre l'épaule de son mari. Les commères n'y feraient pas attention et s'agglutineraient autour du nouveau venu.

Tâchez de vous imaginer le boulanger, se promenant pendant son jour de repos, la tête...

... dans les nuages, comme d'habitude, à inventer une nouvelle histoire, quand...

... il se retrouve soudain devant une pâtisserie et...

... détournant les yeux, comme le ferait n'importe quel boulanger qui se respecte...

... il passe à côté de la jeune beauté qui en sort, sans même la voir.

Madame poserait alors son regard sur Monsieur. Je mangeais une tartelette, n'est-ce pas ?

Monsieur embrasserait la joue de sa tendre moitié. Une petite douceur, préciserait-il. Après la messe.

Et alors, impossible d'éviter la collision : Monsieur se ramasse dans le caniveau, Madame a la figure toute barbouillée. Se relevant d'un bond, prêt à toutes les invectives, il se retourne pour confronter son adversaire. Et elle, elle se tient là, ajustant son châle, occupée à essuyer la crème pâtissière sur sa robe, les joues en feu, la bouche pleine d'imprécations italiennes. Le boulanger se demande s'il a jamais vu créature plus

charmante. Il se lisse les cheveux, fouille ses poches à la recherche d'un mouchoir. Une fois qu'il l'a trouvé, il se fige un moment, attendant qu'elle lui signifie son accord d'un hochement de tête. Il essuie alors la coulée de ganache aux framboises sur ses lèvres, tandis qu'elle plonge son regard dans ses yeux vif-argent.

Voilà, conclurait quelqu'un. Je savais bien que c'étaient des framboises.

L'important, ajouterait Monsieur, c'est qu'elles étaient rouges.

Sur cette tartelette, Émile et Immacolata érigèrent donc leur vie commune, mais personne dans leur entourage n'eut le courage de leur rappeler que leur bonheur avait pris naissance devant une pâtisserie, et nulle part ailleurs.

Et puis il y eut ces dimanches après-midi, dans le petit café tout près de la boulangerie Notre-Dame, à la même petite table en terrasse, beau temps mauvais temps, la mère d'Immacolata leur servant de chapeiron, assise à quelque distance. Émile arrivait avec le journal illustré du dimanche sous le bras, en présentait la une d'un geste théâtral et brodait une histoire s'inspirant de l'image. Immacolata ouvrait grand les yeux ou exprimait sa surprise au moment opportun, sans s'émouvoir du fait que son beau boulanger ne faisait aucunement référence au grand titre.

Un certain dimanche, la nouvelle du jour portait sur le dévoilement d'une gigantesque statue de marbre dans un lointain musée. D'une voix solennelle entrecoupée de pauses théâtrales, Émile expliqua que le marbre sur lequel il pétrissait son pain, sa dalle, sa plaque à lui, avait quitté les lointaines carrières de Sicile pour arriver jusqu'à Paris, en traversant une mer infestée de requins et de sirènes.

Mais on ne trouve pas ce type de pierre en Sicile, objecta Immacolata, il n'y a là-bas qu'un volcan. On y sculpte la lave en fusion.

Pourtant, ma dalle vient bel et bien d'Italie. J'en ai la certitude absolue. Par bateau, en traversant une mer infestée de...

Alors, ce marbre-là a dû commencer son périple en Toscane. Comme moi.

Et les requins... et les sirènes?

Immacolata jeta un regard vers sa mère, à quelques tables de là, puis posa la main sur celle d'Émile.

Ils nagent toujours, pour ce que j'en sais. J'étais toute petite, mais je me rappelle très bien les avoir observés à travers la rambarde du navire.



Émile et Immacolata convolèrent en justes noces au printemps 1901, dans une chapelle latérale de l'église Saint-Augustin. La cérémonie fut suivie d'une petite

fête à la boulangerie. Émile avait confectionné lui-même les choux à la crème de la pièce montée, sans avouer à quiconque son escapade nocturne, une semaine auparavant, pour prier un pâtissier du ix^e arrondissement de préparer la crème.

Quelques habitués de la boulangerie avaient fait venir un duo de violon et violoncelle. Bien entendu, les plus forts en gueule s'étaient présentés les premiers pour danser avec la mariée.

Les dimanches matin, Madame se coiffait de son châle, effleurait de sa paume le premier Honoré à sa portée et partait à la messe. À l'époque où elle avait été plus svelte, elle se rendait parfois à l'église à genoux et un jour, aussi béate qu'une martyre, elle avait même fait le pèlerinage à Chartres en s'écorchant les genoux à faire le va-et-vient dans un wagon de train en partance de Montparnasse. À chaque office, les mains pressées l'une contre l'autre, les jointures blanchies, elle priait l'archange Gabriel de lui accorder une progéniture.

Une fois son épouse partie célébrer le culte, Monsieur revêtait son unique costume noir, ôtait ses sabots pour enfiler ses chaussures du dimanche, domptait sa tignasse rebelle, boutonnait le seul col qu'il possédait et descendait à la boulangerie. Après avoir poli le comptoir de sa manche, Monsieur sortait inhaler l'air frais du matin, sans poussière de farine en suspension, posait son derrière osseux sur le seuil puis,

adossé aux portes bleues de la boulangerie, s'autorisait enfin à examiner de près les illustrations du journal.

Un après-midi de décembre 1907, un vent du nord qui frappait violemment à la vitrine de la boulangerie apporta à Madame une réponse à ses prières. Comme si le souffle d'un amant avait effleuré sa nuque. Debout derrière le comptoir, elle posa une main sur sa joue, puis se signa. Elle se pinça les doigts dans le tiroir de la caisse.

Au suivant ! annonça-t-elle en haussant la voix plus que de raison.

L'été suivant, Madame semblait avoir doublé de volume. Le matin du 8 août la trouva en plein travail dans le fournil de la boulangerie, affalée sur le marbre où Monsieur aurait normalement été occupé à pétrir son second lot de baguettes, s'il se fût agi d'un samedi ordinaire. Malgré l'heure matinale, ce jour s'annonçait comme le plus accablant de l'été.

Les fourneaux chauffaient à blanc, les pains débordaient de leurs plaques, les chevilles de Madame étaient posées sur les épaules de Monsieur, les clients occupaient la boutique, là-haut, et se demandaient s'ils devaient aller chercher un médecin. Les commères recommandaient l'eau chaude ou les compresses

froides, l'ouverture ou la fermeture du plus grand nombre de fenêtres possible, en somme, tout pour donner à la boulangerie les conditions les plus incommodes qui se puissent imaginer.

Vers midi, un cri discret monta du fournil. Les clients échangèrent sourires et tapes dans le dos, puis sortirent à la recherche de champagne et de coupes en cristal pour les grandes occasions. Monsieur plaça son nouveau-né dans un bol de pâte mise à lever. Il essuya le front de son épouse et lui caressa les cheveux en riant de sa propre plaisanterie.

Tu nous as pétri là toute une miché de pain, ma chérie.

Dans l'esprit de Madame, tout se défit, se mit à tourbillonner, s'enfonça dans les ténèbres. À demi nue, manifestement tuméfiée et déchirée, elle céda à la panique en sentant ce vide soudain dans ses entrailles, mais surtout devant son absence de sentiments pour la petite créature tremblante à côté d'elle, blottie dans le bol de pâte, agitant ses petits poings roses au-dessus du rebord. Elle s'attendait à ressentir de la joie, du soulagement, de l'exaltation, une paix.

Le petit, il va lui falloir un nom, chuchota Monsieur.

Madame détourna les yeux. Ses pensées s'éparpilaient dans tous les sens. Elle s'était écorché les genoux à force de dévotion. Sa conduite avait été irréprochable, elle avait fait tellement attention, son cœur

était si débordant de foi devant la bonté de l'archange Gabriel. Pas un jour ne s'était écoulé sans qu'elle aspire de toutes ses forces à la maternité. Elle voulait un enfant depuis sa propre enfance. Et maintenant, une terreur sans fin la secouait de frissons. Était-ce ainsi que l'archange la châtiât de sa vanité? Lui offrir un tel présent, pour se détourner aussitôt et lui en refuser la jouissance? Madame fixa son époux de ses yeux grands ouverts remplis de larmes qui coulèrent sur ses joues et vinrent s'écraser sur le marbre.

Je fais tout ce que je peux, dit-elle.

Monsieur s'efforça de sourire. Repose-toi, ma chérie, je vais y penser.

Le bébé passa sa première nuit enveloppé de langes dans le tiroir de l'armoire de ses parents, reposant, comme tous les nouveau-nés, dans la paix et l'inconscience.

Le lendemain matin, l'image d'une collision entre un train et un éléphant ornait la une du journal de Monsieur. On voyait l'animal, frappé de stupeur, projeté dans les airs tandis que le conducteur sortait la tête de la locomotive, les joues rougies et gonflées à force de souffler dans son sifflet. ÉTRANGE ACCIDENT FERRO-VIAIRE AU SIAM! proclamait le titre.

Si ce dimanche-là eût été comme les autres, Monsieur aurait sans doute inventé une histoire rocambolesque, de celles qu'il avait toujours hâte de raconter

à son épouse quand elle rentrait de la messe. Animaux et oiseaux fantastiques, créatures mythiques, c'était là sa spécialité. L'éléphant se serait peut-être transformé en dangereux fugitif évadé d'un zoo ambulant peuplé d'animaux venus d'Afrique. Ou en présent royal offert au maire de Paris par le maharaja de Calcutta et retenu à l'entrée de la ville. Monsieur aurait invité Madame à le rejoindre sur le seuil de la boulangerie et se serait transformé en douanier nerveux, jouant avec sa montre de gousset pour vérifier si elle marchait toujours. Ou en prince indien majestueux et bouffi, s'excusant profusément, se prosternant tout en retenant de la main son turban pour l'empêcher de tomber.

Mais l'esprit d'un nouveau père est rempli d'espoirs et de soucis d'un tout autre ordre. Monsieur remarqua à peine la date sur le journal : 8.8.08.

Monsieur traversa la boulangerie au pas de course et se précipita au dernier étage de la pointe de gâteau. Des cris et des vagissements s'échappaient de la chambre, où il trouva son épouse, les yeux tournés vers le plafond, qui tentait d'allaiter l'enfant.

Octavio, déclara-t-il en allongeant le *avio* en *aaavio* tout en brandissant le journal au-dessus de sa tête. Tu vois, ma chérie? Le huitième jour du huitième mois, dans le VIII^e arrondissement.

Madame avait les yeux boursofflés et les cheveux entortillés, qui tombaient en mèches ruisselantes.

Ton fils, dit-elle.

Notre fils.

Madame ne répondit pas. Monsieur quitta la chambre pour aller chauffer un biberon. Le ciel était bas au-dessus de la pointe de gâteau, prêt à éclater à tout moment dans la chaleur de l'été.



Le boulanger rentre chez lui, vers l'ouest, le visage exposé au soleil. Il porte un colis retenu par une cordelette, trois livres reliés de toile de lin verte. À chaque enjambée, sa charge bute contre son tibia et la cordelette rêche lui incise les doigts. Il approche du terme de son parcours habituel, mais aujourd'hui, il n'y trouve aucun réconfort.

Ce dimanche-là avait commencé de façon fort singulière. Il avait quitté la boulangerie la tête remplie d'espoirs. Une semaine s'était écoulée, songea-t-il. Elle aura sûrement trouvé son présent. En cet instant précis, à cette heure matinale, elle pourrait même déjà y être, au jardin, à se demander qui avait bien pu laisser là un si charmant objet. Comprendrait-elle qu'il lui était destiné?

Dans sa course, il se l'imaginait assise sur sa chaise près du bassin aux bateaux. Elle déferait son foulard dans le matin déjà étouffant de juillet, un sourire illuminerait son visage penché sur le livre. Elle s'apprêterait à écrire. À coup sûr, elle noterait quelque chose à côté de son conte préféré entre mille, le même que lui.

Ce matin-là, il avait tout fait pour maintenir son calme et sa routine. Pour commencer, l'habituelle visite à son bouquiniste favori sur les quais de la Seine. Mais aujourd'hui, il lui avait à peine parlé et s'était hâté d'arrêter son choix sur des ouvrages reliés en vert, sans y consacrer plus qu'une pensée furtive. Ensuite, il avait traversé le pont des Arts, en courant presque. Puis, en cheminant vers le bassin des Tuileries, il s'était efforcé de ne pas regarder autour de lui.

Mais la chaise de la belle était vide. Avait-il trop tardé, l'avait-il manquée? Ou bien quelqu'un d'autre avait-il trouvé son cadeau et, pensant qu'il s'agissait d'un objet perdu, l'avait-il mis au rebut? Il avait attendu. La demoiselle ne s'était point montrée. Enfin, un gardien du parc s'était mis à ranger les chaises éparpillées autour du bassin. Le vieil homme avait fini par ramasser la sienne, en avait chassé la poussière et l'avait rangée pas très loin, sous les arbres. Personne ne s'y était assis depuis un bon moment.

En passant près d'un café, le boulanger bute contre les jambes dépliées d'un monsieur assis en terrasse.

L'homme ne prête aucune attention au passant ; trop occupé à se débattre avec son journal, il l'agrippe par les côtés pour le plier d'avant en arrière, constate avec fureur que ses bras sont trop courts, referme le canard, le plie sur la longueur, lisse le papier d'une main en partant du coin supérieur, saisit fermement la partie inférieure et ne réussit qu'à s'emmêler les poignets au milieu de la page. Toute cette manœuvre se solde par un mauvais pli. Le boulanger reprend son équilibre et repart d'un pas traînant.

Il traverse un square. Massés près du manège, autour d'un malabar de cirque, des enfants sautillent comme sur un lit, les bras tendus vers d'invisibles voûtes. Sans jamais quitter des yeux le livre qu'il tient à la main, le colosse soulève de l'autre, avec un effort feint, une chaise sur laquelle une fillette s'époumone. Du haut des airs, elle salue ses petits camarades, qui étreignent de leurs bras les jambes massives de l'homme. Sur le manège, les chevaux blancs suspendent leur course à mi-galop en attendant leurs jeunes cavaliers distraits.

Le boulanger passe devant deux vieilles dames assises sur un banc. Chacune lit un exemplaire du même livre de poche bon marché. L'une grimace comme si on lui plantait un couteau dans le cœur et referme son livre d'un coup sec, tandis que l'autre écarquille les yeux en réprimant un petit cri.

Un vent de décembre armé d'aiguilles de glace ramassa sur la mer du Nord sa tunique alourdie, frappa la côte à Calais, hésita sur la route à prendre pour Paris, traversa en gémissant d'épaisses et augustes forêts, entra dans Beauvais par la grand-rue, reprit haleine devant la cathédrale, fit le tour du marché et, soulevant son ourlet glacé, se glissa comme un intrus sous la porte du seul tailleur de la ville.

Là, il s'enroula autour des cuisses charnues de Pascal Normande, à genoux derrière la porte, son ventre protubérant engoncé dans un gilet brodé de plumes de paon, sous un complet impeccable, avec haut col et cravate de soie tenue en place par une épingle garnie d'une perle. Le corpulent tailleur passa la main autour du cadre de la porte pour jauger la force du courant d'air. Dans une telle position, Pascal

avait le visage teinté d'un rose alarmant. Ses lèvres charnues se plissèrent en une moue de dégoût.

Maudits paysans, qu'ils aillent tous au diable ! lança-t-il.

Il se remit debout en grognant, s'épousseta les genoux, tira sur son gilet, remplaça son col et, à travers la vitre couverte de givre, contempla le square désert.

Qu'ils aillent tous au diable et même plus loin !

L'activité commerciale de ce jour avait été aussi négligeable que la veille, l'avant-veille, le mois d'avant et toute l'année écoulée depuis l'ouverture de l'atelier Normande. Pascal n'en inspecta pas moins la boutique du regard, s'assurant que tout était en place pour accueillir la clientèle. Nous sommes fin prêts, aurait-il pu dire, n'eût été l'air glacial.

Des mannequins démembrés s'appuyaient sur les murs glacés. Les étagères croulaient sous le poids de rouleaux de tissu brun et vert, de laines irlandaises, de rares satins, de cotons safran tout droit sortis des teintureries du Maroc. Dans la vitrine s'alignait une rangée de têtes coiffées d'une collection de CHAPEAUX MERVEILLEUX !, comme le proclamait l'enseigne, et dont les larges rebords étaient couverts de la poussière des champs. Le long du comptoir s'étalait une rangée d'escarpins aux pointes alignées avec soin.

Et derrière la rangée d'escarpins, madame Céleste Normande. Forcée par la température ambiante à abandonner son code vestimentaire habituel, elle s'était enroulée dans une grossière couverture qui

allait tôt ou tard lui donner de l'urticaire. Elle fixa son époux du regard, ses dents serrées laissant échapper un petit nuage de vapeur.

Paris, dit-elle.

Né dans le ^{xx}^e arrondissement de Paris, Pascal Normande était le fils illégitime d'une couturière qui travaillait à la pièce et qui était folle de lui. Sa mère avait fini par mourir d'épuisement dans l'arrière-boutique puante le mois d'un atelier de confection pour femmes. Son premier complet, Pascal l'avait porté aux funérailles de sa mère. Il l'avait cousu lui-même : les sombres jours et les tristes nuits passés auprès d'elle avaient laissé leur marque. Son fin travail d'aiguille aux boutonnieres lui rendait hommage aussi bien que n'importe quel éloge funèbre. Devant sa tombe, il jura qu'il serait *le* Normande qui améliorerait le lot de la famille.

Céleste Renault était fille d'un portier qui avait fait le tour des plus beaux hôtels des grands boulevards. Quand elle était petite, elle revêtait sa robe du dimanche, tirait sur l'ourlet pour cacher un trou au genou de son bas et allait retrouver son père après sa journée de travail. Elle s'asseyait dans le foyer des grands hôtels, sous les palmiers en pots, et s'exerçait à des poses de grandes personnes, admirant les clients dans leur va-et-vient incessant. Les montagnes de valises lui donnaient le fou rire quand elles se coinçaient dans les portes tournantes. En rentrant à la maison,

Céleste demandait à son père d'où venaient tous ces bagages. Les coffres aux rivets de cuivre, les malles en cuir aussi grandes qu'elle, les boîtes à chapeaux décorées comme des gâteaux d'anniversaire.

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans tout ça, papa?

Un monde entier, répondait son père. Un monde comme les gens de notre espèce n'en verront jamais.

Ils avaient grandi dans le xx^e arrondissement, Céleste en haut de la colline de Belleville, Pascal en bas. Mais leurs chemins ne s'étaient croisés qu'à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900.

Le clou de l'Exposition, c'était le trottoir roulant qui faisait le tour des sites et pavillons, et que le guide décrivait comme LA RUE DE L'AVENIR, MERVEILLE D'UN ÂGE NOUVEAU! Le dispositif consistait en un ensemble de trottoirs de bois qui avançaient à des rythmes divers. À petite vitesse, le parcours intérieur était réservé aux visiteurs à la constitution frêle ou défaillante, c'est-à-dire les femmes, les jeunes enfants et les membres du clergé. Le parcours extérieur roulait deux fois plus vite.

Pascal, devenu un vigoureux jeune homme, se tenait sur le trottoir le plus rapide, agrippé à la rampe, tâchant d'afficher un calme souverain. Près du pavillon de la Russie, il doubla un grand chapeau noir qui voyageait sur le trottoir lent et dont le rebord protégé -

geait le teint de Céleste. Le chapeau était quelque peu démodé, mais l'éclat orangé des plumes de faisan disposées autour de la calotte attira l'œil expert de Pascal. Il reconnut d'emblée cette petite astuce, presque magique et peu coûteuse : des plumes voyantes, posées sur la tête qu'il fallait, empêchaient l'observateur de repérer quelque détail moins avantageux de l'ensemble. Et il savait que le truc avait fonctionné, du moins en ce qui le concernait. Il fit marche arrière pour ne pas s'éloigner de cette vision, souleva son chapeau melon et complimenta la jeune fille sur ses atours. Céleste étudia la chevelure du jeune homme, sa raie soigneusement tracée, ses épaules d'athlète, ses hanches étroites, ses chaussures bien cirées. Elle lui offrit la main. Pascal la prit et, sans hésiter, Céleste passa sur le trottoir rapide. Ensemble, ils foncèrent vers le palais de l'Électricité, les longues plumes de faisan ondoyant sous l'effet de la vitesse.

Il y avait bien longtemps, après qu'une bague sertie d'une minuscule émeraude eut enfin émergé de la poche de Pascal, Céleste avait cru que son époux allait tenir sa promesse : l'exubérant Pascal allait leur bâtir une vie où elle porterait un joyau à chaque doigt. Elle, sa chère, très chère Céleste, allait vivre sous un ciel sans nuages. Eux, les fiancés Normande, allaient entrer en grande pompe dans le vingtième siècle. Certes, ils allaient peut-être devoir entamer leur élégant périple hors de Paris, où les loyers étaient exorbitants, mais tôt ou tard, la ville les supplierait de revenir.

Au soir de leur première journée à Beauvais, *il y avait bien longtemps* était déjà devenue l'expression emblématique d'une fable mensongère.

Madame Céleste resserra la couverture sur ses épaules et lança à Pascal son écharpe et ses gants. Un sourire aussi froid que ses doigts se dessina sur son visage.

Paris, dit-elle, et ce fut tout.

Les Normande déguerpirent en moins d'une semaine, laissant battre au vent glacial les volets des fenêtres de l'atelier. Les Beauvaisiens réagirent à la perte d'un bon tailleur comme à l'arrivée des armées médiévales qui piétinaient jadis la boue de leurs champs, avec philosophie et un humour pince-sans-rire. Ils se souviendraient de décembre 1907 comme du plus singulier des hivers.

L'atelier Normande ouvrit à nouveau ses portes au matin du jour de l'An, dévoilant sa vitrine sur une ruelle parisienne à proximité des grandes maisons de la mode, mais sans doute pas assez. On y présenta une collection estivale que la plupart des critiques jugèrent originale, on servit des petits fours, Pascal courut dans tous les sens.

Un journal commenta la tenue de madame Céleste, qui parcourut l'article d'un œil nerveux :

La tenue de l'hôtesse... intrépide camouflet porté aux conventions... cascades de soie et de velours... magnifique, magnifique... dangereusement affriolant... découvert subtil des épaules et décolleté... les femmes de Paris... Londres... New York... y regarderont à deux fois avant de se pavaner dans leurs ternes toilettes... bravo! crieront-elles en déchirant leurs surjets démodés... redessinant leurs tailles et refaisant leurs ourlets... bravo, madame Céleste!

Elle se tourna vers son époux. C'est exactement ce qu'elles devraient faire, conclut-elle.

Le ciel d'août s'était dégagé. Pascal Normande tira une clé de sa veste et ferma boutique, laissant tailleurs, couturières et blanchisseuses s'échiner toute la nuit. La nouvelle saison approchant à grands pas, il fallait accélérer les préparatifs.

Pour Pascal, les clientes de l'atelier Normande devaient pouvoir s'attendre à un service empressé, sinon elles iraient voir ailleurs avec autant d'empressement. Il oubliait comme par hasard que sa clientèle n'avait rien de celle des grandes maisons. Elle était d'une espèce plus pragmatique, aussi soucieuse de l'épaisseur de son portefeuille que de la nouveauté de sa garde-robe. Il oubliait du même coup comment sa mère avait passé ses nuits.

Pascal tira son mouchoir de sa manche et s'épongea le visage, maudissant la chaleur épaisse qui

montait de la rivière, s'engouffrait dans les boulevards, tournait le coin de la rue et s'immisçait jusque dans son appartement. Persuadé que ce jour avait été le plus étouffant de l'été, il se dirigea vers chez lui.

On aurait pu ignorer son mouchoir détrem pé, son bourdalou taché et ses joues enflammées, tant le mouvement maintes fois répété de sa canne annonçait un homme de qualité, un peu trop habillé pour la saison, certes, mais content de lui-même et du monde, et libre de tout souci. Car Pascal Normande avait l'illusion pour métier.

Un métier qui coûtait cher. Les derniers francs de ses poches beauvaisiennes, il les avait dépensés pour retourner à Paris. Chaque franc gagné depuis servait à payer maintes charges extravagantes et dépenses mystérieuses. Chaque franc qui n'allait pas au salaire des employés, au paiement du loyer ou aux boucles d'oreilles de son épouse, chaque centime emprunté, hypothéqué ou mis en gage menaçait de le ruiner.

Pourtant, il avait entendu dire qu'un arrivage de soie venue de Chine était coincé au port du Havre. S'il parvenait à envoyer un peu d'argent, comme par magie, une collection automnale allait sortir de nulle part et alimenter la rumeur des grands boulevards. Rumeur selon laquelle une baronne s'apprêtait à donner une grande série de bals costumés le printemps suivant. Il suffisait de glisser un franc dans le tablier d'une fille de cuisine et les commandes hivernales se multiplieraient comme par enchantement.

Pascal sauta du trottoir pour laisser passer une gouvernante et ses jeunes protégés qu'il salua en touchant le rebord de son chapeau. Après quelques pas, il se retourna, le visage resplendissant d'un éclat rosé.

Une collection de mode enfantine, songea-t-il.

Avec quelques mamans parmi sa clientèle, aucune boutique au monde ne sera plus mirifique que l'atelier Normande.

Pendant ce temps, chez elle, madame Céleste choisissait un chapeau pour l'opéra du soir. *Carmen*, loge onze. Elle ajusta l'angle du rebord, caressa de la main un nœud de rubans, s'exerça à sortir du taxi, à faire froufrouter ses jupes pour contourner les flaques d'eau laissées par la pluie de l'après-midi, à monter le grand escalier, à redresser son collier, à prendre la pose, à marquer une pause, à saluer une connaissance, à tourner joliment le pied en attendant qu'on glisse un siège sous son popotin de charmeuse, à lancer un regard outré et à hausser le sourcil en réponse à l'ouvreur qui demanderait nerveusement : Plairait-il à madame d'avoir l'obligeance de retirer son chapeau ?

Devant chacun des miroirs qui ornaient les appartements Normande, elle s'arrêtait pour examiner son reflet. Les billets avaient sans doute coûté une fortune à Pascal.

Mon sourire, conclut-elle, est d'une perfection achevée.



Un appartement exigü se cache dans l'ombre d'une arrière-cour. À l'intérieur, une jeune femme fait les cent pas sur le parquet inégal en petite tenue, une chemisette de coton ternie et déformée par trop de lessives. Elle tourne autour de la pièce, trébuche sur les livres épars, évite les nœuds du plancher qu'elle connaît par cœur. Elle se redemande à quelle heure partir et vérifie encore une fois l'adresse notée sur un bout de papier. Son ventre se noue de crainte qu'il fasse aussi lourd qu'hier. Elle boit une tasse d'eau du robinet, ce qui indispose encore plus son estomac. Elle ne sait que porter et se tracasse de tant se tracasser. Sur la corde accrochée au-dessus de son lit, elle saisit un cintre. Sa seule tenue convenable : une robe d'été en coton d'un vieux rose jadis brillant comme les pétales d'une fleur, désormais d'un style démodé. Les manches, pense-t-elle. Que le ciel me vienne en aide si je transpire. Pour plus de fraîcheur, elle songe

à les raccourcir ou à les supprimer tout à fait. C'est facile, elle pourrait le faire les yeux fermés, elle a si souvent observé quelqu'un apporter ce genre de retouches !

Elle enfile des chaussures plates en toile, usées, mais confortables pour la marche. Se coiffe de son plus beau foulard, où sont esquissées des plumes de paon. Un long rectangle alliant les verts et les violets les plus lumineux, mais qui a perdu de l'éclat avec le temps et l'usure. Devant le miroir, près de la porte, elle le serre soigneusement contre ses joues et lance les extrémités par-dessus ses épaules d'un geste aussi instinctif que sa respiration. Se regarder dans le miroir, ajuster le foulard, le jeter par-dessus ses épaules.

La jeune femme prend le colis qu'elle entend livrer, lisse du bout des doigts les plis du papier qu'elle a utilisé pour l'emballer de nouveau, soigneusement. Convaincue que personne ne se douterait qu'il a été ouvert, elle inspire profondément et commande à son ventre de se calmer. C'est alors que lui vient une image fulgurante : celle de l'homme des Tuileries.

Elle l'a reconnu : c'est l'homme du musée. Il porte un paquet de livres à la main, ce qui explique sans doute les histoires qu'il raconte sur les tableaux. Son inventeur d'histoires, c'est ainsi qu'elle l'appelle.

Le livre serait-il tombé lorsqu'il traversait le jardin ? Pourrait-on jamais oublier un objet aussi merveilleux ? Impossible, songe-t-elle. Les livres qu'il portait ce jour-là étaient usés, élimés, passés deux ou trois fois aux mains des bouquinistes. Rien qui n'ait fait l'objet de

soins aussi attentifs que celui-ci, qui n'ait mérité un emballage aussi magnifique. Et s'il l'avait malencontreusement laissé tomber, comment se serait-il retrouvé sur sa chaise à elle, au bord du bassin? Non, conclut-elle. Ce livre-là appartient bel et bien à quelqu'un d'autre. Sans doute un enfant, si l'on en juge d'après l'inscription hésitante à la fin du livre, bourrée de fautes d'orthographe. Elle pense à l'anxiété de son jeune propriétaire, affligé par la perte de ses histoires préférées. Comme elle serait inquiète si elle-même perdait l'un de ses livres chéris! Elle décide de ne pas traîner. C'est le moins que je puisse faire, pense-t-elle, pour un ami lecteur. Avec un peu de chance, j'aurai terminé cette course et rejoint le bassin aux bateaux avant l'heure du déjeuner.

La jeune femme ferme la porte à clé. Une voix l'interpelle dans l'ombre de la cour, comme si sa mère avait choisi ce moment pour se réveiller d'entre les morts.

Es-tu fille de gitans, mon enfant? Si tu tiens absolument à marcher ainsi, en pleine lumière, au moins couvre-toi décentement. Resserre ton foulard, ma chère petite, inutile d'attirer les regards indiscrets, n'est-ce pas?

À Genève, dans un tramway bondé. Les voyageurs du soir, au coude à coude, jetèrent un regard irrité sur un passager qui se précipitait vers la porte arrière en bousculant leurs journaux, puis retournèrent à leur lecture sans plus y penser. Le jeune homme s'engagea dans la rue en trébuchant.

Il se redressa, remplaça le cartable qu'il portait en bandoulière et plongea les mains dans les poches de son manteau. Soulagé de n'avoir rien oublié, il tourna le dos au vent tandis que le tramway s'éloignait dans le crépuscule.

Un peu plus loin, il s'installa sur un banc de parc. Une dame qui serrait un jeune enfant dans la fraîcheur du soir le doubla en hâtant le pas. Il les observa en enfonçant la tête dans son col remonté. La dame et l'enfant tournèrent le coin de la rue et disparurent.

Le jeune homme retira ses gants pour souffler sur ses doigts. Tirant de son cartable un carnet à dessin, il le posa avec soin sur ses genoux, comme si l'air allait dissoudre le papier. Il fouilla dans ses poches, en sortit un canif, et de son veston il tira un crayon qu'il se mit à tailler, après avoir une fois de plus jeté un regard circulaire autour du parc.

Avec le bout du pouce, il testa la pointe du crayon et ferma les yeux, tâchant d'imaginer sa main gauche voletant au-dessus d'une page vierge.

Un trait hésitant, l'amorce d'une courbe. Une silhouette allongée.

Encore deux coups de crayon, des arcs se répondant, l'un pour les épaules, l'autre pour le bassin, tracés à angle opposé de la ligne du corps.

Les jambes. Le galbe d'une hanche, un autre trait vers le haut, infléchi, formant une petite colline. Le bras droit replié pour soutenir le poids du tronc, le bras gauche tendu, appuyé contre un genou pas encore tracé. Ensuite, des coups de crayon rapides, suggérant des doigts fins au bout de mains grandes ouvertes.

Et enfin, la tête. Un simple ovale, incliné selon un angle désinvolte. Comme absorbé par la conversation.

Le jeune homme enfouit un instant sa main sous son aisselle. Il regarda l'ovale de biais, inclina la tête à l'unisson, sentit une raideur dans son cou.

Il ne rêvait que d'anatomie. D'un chevalet, d'une place parmi un groupe d'étudiants. D'un maître debout derrière lui qui le regarderait peindre, lui offrirait un mot d'encouragement ou un conseil bienveillant sur sa technique, un maître qui rassemblerait les étudiants autour de lui pour leur montrer comment travaille un futur membre de l'Académie.

Le jeune homme songea à sa mère, aux traits tirés et soucieux qui se peindraient sur son visage si elle découvrait ses ambitions artistiques. Et à son père, qui griffonnait dans un livre de comptes les détails de la fortune des autres et rêvait pour son fils d'un plus noble destin.

Le visage. Une ligne verticale divisant l'ovale. Pour les yeux, un trait horizontal. Puis deux coups de crayon : un pour la bouche, un pour le bout du nez, qu'il faudrait ciseler pour le rendre plus délicat, plus droit. Quelques coups de gomme à effacer pour mieux définir l'angle de la mâchoire et pour creuser les joues. Maintenant, les yeux. Bien enfoncés dans leurs orbites et surplombés par l'arcade sourcilière. Traits gras pour marquer le pli des paupières, traits fins pour les cils. Chaque pupille assombrie par des couches et des couches de plomb, en laissant une infime ouverture pour que filtre la lumière.

Il rêvait de créer. De dessins qui s'animent, qui prendraient vie dans son carnet. Que son énergie vitale, ses impressions virevoltent, tourbillonnent sur la toile. Et puis de la ville, la ville de ses rêves, dont il avait collé des images à la tête de son lit, des jardins de cartes postales réchauffés par la lumière d'un peintre.

Le jeune homme signa au bas de la page.

Jacob Kalb, décembre 1907.

L'année suivante, en août, un samedi. Le rapide Genève-Paris entra en gare avec vingt minutes de retard. Le ciel ne pouvait retenir davantage l'ondée tiède d'été qui s'abattit en vagues sur le toit vitré de la gare duquel dépassaient les wagons de troisième classe, livrés aux éléments.

Jacob Kalb, son cartable plein à craquer à ses pieds, les genoux remontés jusque sous le menton, mettait la dernière main au croquis d'une vieille dame assise de l'autre côté de l'allée centrale. Depuis que le train était arrivé en territoire français, il avait réussi à reproduire assez finement ses joues crevassées, les plis qui entouraient ses lèvres pleines. En petites vignettes, il avait réalisé quelques études de ses mains et de ses doigts serrés en un bouquet noueux perclus d'arthrite. Sur la page, la chevelure de la femme ressemblait à un amas de filaments s'échappant en rafales de son chapeau.

La pluie allait s'arrêter d'un instant à l'autre, assurait le conducteur du train, il n'y avait que quelques pas à franchir pour rejoindre la gare. Jacob tâta ses poches. L'argent extrait le matin même de la boîte de fer qu'il cachait sous son lit, l'adresse d'un hôtel pour voyageurs tirée d'un vieux guide touristique, tout était là. Il glissa son carnet à dessin sous un pan de son manteau. Le conducteur porta la main à sa casquette.

Bienvenue à Paris, monsieur. Attention à la marche.

Des omnibus tirés par des chevaux patientaient devant la gare. Une ou deux automobiles passèrent avec lenteur. Jacob regarda vers ce qu'il estimait être l'ouest, cherchant un repère, quelque chose qui figurait sur les murs de sa chambre et qu'il pourrait reconnaître. La pluie s'arrêta aussi soudainement qu'elle était venue ; déjà les pavés fumaient. Il tira le guide de sa poche et tenta de démêler le dédale de rues.

Le Parisien typique, disait le guide, *aime battre le pavé, c'est là son moyen de transport préféré*. Jacob resserra ses lacets, lança son cartable par-dessus son épaule et mit le pied dans une crotte encore fumante.

À présent, sa mère avait sûrement trouvé l'enveloppe placée contre son bien le plus précieux : la photographie d'un bambin à l'air contraint. Jacob l'entendait encore répéter aux voisins combien elle avait coûté, cette photo.

Elle était peut-être en train de lire la lettre avec son habituel froncement de sourcils, de réprimer ses larmes d'une toux discrète, de fourrager à la recherche d'un mouchoir. Jacob avait l'impression d'entendre sa voix, comme si elle le suivait depuis la gare. Mais pourquoi venir ici, Jacob? Quelle folie, une ville pareille n'est pas un endroit convenable pour un jeune garçon comme toi. Et qui va te nourrir, dis-moi? Où dormiras-tu? Ne pouvais-tu pas rester chez nous, à dessiner tes croquis? Ton père et moi, nous aurions pu t'envoyer à Paris dans un an ou deux, quand tu aurais pris quelques années, si c'est ce que tu veux vraiment.

Jacob ajusta le poids sur son épaule. Il aurait voulu récrire la lettre, ajouter qu'il était déjà en âge de s'en sortir tout seul, promettre d'écrire dès qu'il serait installé, avouer à sa mère que son pain d'épices lui manquait déjà, la convaincre qu'il était désormais un homme, lui dire qu'ils l'avaient bien élevé, elle et papa.

Au retour de la banque, son père, il le savait, resterait un instant silencieux, assis dans un coin sombre de la pièce, sourd aux affres qui tenaillaient son épouse, se demandant comment expliquer à son meilleur client que la lettre, vous savez, cher monsieur, à propos de mon fils que vous deviez accueillir comme apprenti, eh bien, ça ne pressait plus à présent.

Tout ira pour le mieux, ma chérie.

Jacob espérait que son père allait prendre sa femme par les épaules et la ramener doucement vers la gare

pour laisser leur fils se frayer seul un chemin dans la foule, le long des grands boulevards.

Il résista à la tentation de sortir de nouveau son guide. *Loin d'être un vagabond au pas lourd, le natif de la Ville lumière bat le pavé avec allégresse, par pur plaisir, se passant de plans et de boussole, sans même une destination précise.*

Après avoir remis un mois d'avance à sa nouvelle logeuse pour une chambre de bonne et s'être soulagé dans un petit coin qui servait de cabinet d'aisances deux étages plus bas, Jacob enjamba le lit et suspendit à une poutre ses vêtements détrempés. Se laissant choir sur le mince grabat, il ouvrit son carnet à dessin.

8.8.08, écrivit-il sur une page vierge. *Arrivé à Paris. Lundi, l'Académie.*

Il reproduisit sur la page le papier peint en lambeaux, reliques en charpie qui ornaient les murs d'un motif floral sûrement charmant, jadis. L'idée que quelqu'un, dans un lointain passé, s'était faite d'un chez-soi propice au repos du guerrier.



Le boulanger s'apprête à traverser le jardin. Sur le trottoir, il attend que la circulation suspende un instant sa course folle.

De l'autre côté du rond-point, une dame et son fils installent une petite table pliante. La femme y place avec soin une orchidée plantée dans une vieille théière. Elle la tourne de-ci, de-là, cherchant à la mettre en valeur, orientant son unique guirlande de fleurs vers le client. Contre la théière, le petit garçon pose une affichette sur laquelle le boulanger peut lire : *5 quelque chose*. Il descend du trottoir et traverse le rond-point.

Le soleil de juillet darde ses rayons sur le parvis d'une église voisine où un homme en larmes, une bible ouverte sur les genoux, est recroquevillé en une masse informe. Le boulanger sait bien qu'il devrait

s'arrêter et lui porter secours. Pourtant il continue sa course, convaincu qu'un prêtre viendra sûrement en aide au pauvre hère dans un avenir très rapproché.

Devant une bouche de métro, un jeune homme vêtu d'un complet mal ajusté, aux poches distendues, monte les marches quatre à quatre et bouscule le boulanger, qui se cogne contre un réverbère. Le monsieur porte un gros bouquet de fleurs. Marmonnant à la hâte un mot d'excuse, il jette un œil à sa montre, puis lève la tête vers les panneaux de signalisation qui pointent dans toutes les directions. Il se décide enfin, tire sur ses manchettes et s'éloigne d'un pas nerveux, les jambes de son pantalon révélant à chaque foulée des chevilles noueuses.

Après avoir quitté Beauvais, le vent de décembre reprit son souffle et entra en tourbillonnant dans le iv^e arrondissement de Paris. Dans une ruelle étroite frissonnait un petit garçon, tandis que son grand-père se penchait au-dessus de lui.

Concentre-toi, ordonna le vieil homme.

Encore un mois, et Henri Fournier allait avoir dix ans. Il se tenait juché sur les pages d'un livre ouvert et ses lunettes glissaient à tout moment de son nez.

Écarte bien les bras, Henri.

L'ouvrage était relié en cuir repoussé, couleur d'orange sanguine. Le pourtour en était depuis longtemps assombri par l'effet conjugué de maintes paumes en sueur. Au centre, un losange, dont les

quatre pointes étaient percées d'une minuscule ouverture, entourait une paire de babouches à bout relevé estampée dans le cuir. Le dessin était quelque peu fané, mais on pouvait toujours le deviner quand on l'observait à la lumière, sous un certain angle. Grand ouvert, le livre était assez volumineux pour qu'Henri puisse y poser ses petits pieds, chacun sur une page.

Son grand-père croyait ce livre magique, car sa police de caractères était si inusitée qu'en soixante-dix ans, le vieil homme n'en avait jamais vu de pareille le long des quais. Le père d'Henri, propriétaire de la bouquinerie familiale, espérait que l'ouvrage finirait mangé par les vers ; il prenait de la place depuis trop longtemps sans jamais rapporter un centime. Monsieur Fournier rappelait toujours à son fils que plus personne ne croyait au monde de l'invisible et qu'il valait mieux oublier la magie. Henri n'en faisait que plus confiance à son grand-père.

Plus grand, Henri, tourne les paumes vers le ciel.
Écarte les doigts.

La bouquinerie des Fournier renfermait de la poésie en surabondance, des traités de philosophie à côté d'ouvrages techniques, des récits de voyage jouxtant des œuvres romanesques. Il offrait toute une gamme de partitions froissées, de vieux numéros de journaux illustrés et de cartes postales pour touristes, en séries de dix demoiselles. L'étal consistait en une boîte peinte d'un vert particulier bien connu des bouqui-

nistes des deux rives de la Seine. On disait que les Fournier avaient inventé cette mixture mystérieuse, inflammable sans doute, qui irradiait de lumière à certaines heures et saisons. Comme si la peinture jetait ses propres reflets de citron vert dans la lumière de l'aube, d'émeraude à midi, de vert mousse à la tombée de la nuit.

En se hissant sur le bout des pieds, on pouvait entrevoir le pont des Arts.

Reste parfaitement immobile, mon garçon. Ferme les yeux.

Le visage d'Henri se crispa ; des éclats de lumière flottaient derrière ses paupières. Le vieil homme lui murmura à l'oreille.

Tu sens quelque chose ?

Je ne crois pas, grand-père.

Tes pieds, Henri. Ils sont bien placés, à l'endroit précis ?

Le petit garçon plissa les yeux derrière ses lunettes. Je ne peux pas les voir.

Une chose est sûre, Henri. Si on manque de précision, on reste... ?

... perdu dans le vague, grand-père.

Précisément. Ne bouge pas. Décrispe ton visage.

Le grand-père se plia en deux pour étudier la position des pieds d'Henri. Le gauche sur le verso, le droit sur le recto, marmonna-t-il, et il poussa d'un petit coup sec le bout du bottillon droit de l'enfant. Henri glissa le pied pour éviter de laisser des marques sur l'épais papier.

Fais attention, mon garçon ! Et maintenant ?

Henri ouvrit un œil. Rien, grand-père.

Le vieil homme se redressa en gémissant. Henri baissa les bras et souffla un nuage de vapeur. Sa mère, qui les observait du haut du logis familial, au troisième étage, l'appela.

Ça suffit, jeune homme. Il y a déjà assez de Fournier dans ce maudit métier de bouquiniste. Arrêtez-moi ces jeux-là, tous les deux ! Rentrez manger votre soupe avant de mourir de froid.

Allez, rentre, soupira le grand-père. On fera un nouvel essai l'été prochain.

Le déluge d'août s'était résorbé en fin crachin. Les Fournier allèrent explorer les livres d'occasion qu'on vendait près de l'université, chargeant Henri, à six mois de sa onzième année et toujours sans lunettes à sa taille, de veiller sur l'inventaire. Des filets d'eau de pluie dégouлинаient du rabat de la boîte.

Henri essuya une goutte qui venait de lui couler sur le crâne et poussa le tabouret un peu plus loin. Il

s'inquiétait de la chaleur, du ciel qui recommençait à se couvrir, des livres qui se gondolaient derrière lui, des cartes postales qui se couvraient de moisissure, de son arrière-train qui le démangeait. Il se leva, s'assit de nouveau, se tortilla, se gratta, secoua les jambes. Il rajusta ses lunettes, lança un regard le long des quais, vers l'amont, vers l'aval. Aucun signe de son père ni de son grand-père ; pas un couinement n'annonçait l'arrivée du chariot lourd de livres que personne n'achèterait. Henri se mit à faire les cent pas d'un bout à l'autre de l'étalage, caressant les livres de la main, laissant rebondir ses doigts sur leur dos.

Ce jeu, c'était son grand-père qui le lui avait appris, au grand déplaisir de son père, alors qu'Henri était à peine assez grand pour atteindre les livres. N'ouvre pas les yeux ! prévenait le vieil homme. Touche les livres. Quand tu te sentiras prêt, choisis-en un.

Henri faisait ce qu'on lui demandait : il dégageait un mince volume de la rangée de livres et le posait sur son front. L'objet du jeu : décrire la couverture sans l'avoir vue.

La matière, Henri. La sens-tu ? La couverture : fine toile ou cuir épais ? Ou les deux ? Et le poinçon ? La gravure ? Tu peux essayer de humer l'odeur du livre, si tu crois que ça t'aidera.

Peut-on vraiment reconnaître un bon livre à son odeur, grand-père ?

Bien sûr que non ! admettait le vieil homme. Tout ce qu'il faut, c'est amener l'acheteur à s'en saisir, comme toi en ce moment. À refermer les doigts sur le dos du livre, comme s'il n'avait été imprimé que pour lui, à caresser du pouce le velours de la tranche. Laisse-le toucher, Henri, c'est à ce moment que tu as ton acheteur. Après, qu'il le renifle tant qu'il voudra !

Henri choisit un ouvrage et le plaça sous son nez. Un effluve de lavande. Il s'imagina au milieu d'un champ de fleurs violettes. Un bruit de sabots sur le pavé le fit se retourner. Un gigantesque cheval noir passa à côté de lui au grand galop ; son cavalier, penché sur sa crinière, brandissait une lourde épée. Henri aperçut la grande croix des croisés brodée au dos de la tunique du cavalier. Au loin, un krak assiégré d'où s'échappaient des flammes.

Henri pensa à la couleur violette.

Il ouvrit les yeux. Le livre était recouvert de vélin d'un noir de bitume. Au recto comme au verso, la couverture était richement ornée de petites fleurs largement épanouies tracées au poinçon, de tiges et de feuilles enchevêtrées. Le titre avait été gravé en cuivre, aujourd'hui verdi par l'humidité. Henri l'approcha de nouveau de son nez et perçut une vague odeur de brûlé.

Son grand-père aurait secoué la tête. La couleur violette, Henri? Où es-tu allé chercher une idée pareille?

Henri rapprocha le tabouret des livres et s'étira les jambes. Il s'appuya contre la boîte verte, ajusta ses lunettes sur son nez et ouvrit l'ouvrage.

Chapitre un

Les yeux d'Henri s'accrochaient aux premiers paragraphes, prélude interminable qui semblait vouloir retarder le début du récit. Un couple se promenait, *le cœur gai, sans souci*, le long d'une rivière. On les voyait venir de loin, elle, vêtue d'une robe *d'un charme coquet*, de la couleur du *bouton-d'or que l'on voit s'épanouir au printemps*, sa chevelure *épaisse et chatoyante telles les branches d'un châtaignier*. Un chapeau de paille à large rebord, *aussi gracieux que les cieux*, protégeait son visage *empreint de jeunesse et de soleil*. Son compagnon, d'une *rare élégance* dans son costume de ville, portait des gants, une cravate et une paire de *guêtres impeccables*. Il cherchait à prendre la main de la jeune fille, d'un geste *romantique et langoureux*. Et malgré tout, le ciel était chargé de nuages *chagrins et malveillants*, menaçant *l'éclosion innocente d'un tout nouvel amour*.

Ce *bouton-d'or que l'on voit s'épanouir au printemps* insupporta grandement Henri.

À la page vingt, les choses commençaient enfin à avancer. Henri avait l'impression de voir les petites contrariétés se transformer en graves mésententes.

Les amoureux approchaient, leurs voix se faisaient plus fortes. La demoiselle *refusa catégoriquement* le présent que lui tendait son compagnon. *Il faut me pardonner*, suppliait le jeune homme dans *une rage froide*. Mais la demoiselle *ne se laissait pas amadouer*. Pas question d'accepter un livre de poésie des mains d'un tel *forban*, d'un tel *fourbe*, qui l'avait si fort tourmentée. Il protesta, *fumant de rage*, *prêt à sortir de ses gonds*, *maudissant son absurde pudeur de petite écolière*. Non, monsieur, répondit-elle d'un ton *cas-sant et tranchant*, *c'est vous qui êtes absurde*. Même un millier de vers ne me feront jamais *pardonner* à un *perfide*. Les nuages *menaçants* qui s'alourdissaient au-dessus du couple *s'assombrirent* tout à coup, et la demoiselle à la robe couleur de bouton-d'or *retira* sa main de celle du jeune homme.

Perfide, pensa Henri. J'aime bien ce mot.

Le ciel se déversa en torrent sur le couple.



Henri releva la tête. Son père était en train de sortir des livres du chariot et de les ranger. Son grand-père empilait des partitions. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, les trois Fournier furent trempés jusqu'aux os. Le père d'Henri releva le devant de la

boîte, referma le rabat et verrouilla les cadenas non sans mal. Le grand-père s'épongea le visage avec sa manche et examina le livre qu'Henri tenait à la main.

Qu'est-ce qui lui est arrivé?

Qui? demanda Henri.

À *qui*, jeune homme. À la demoiselle en robe couleur de bouton-d'or.

Je n'en sais rien. Ils allaient se faire détremper par la pluie.

Son grand-père tourna son visage vieillissant vers le ciel. Ça alors.

La grande crue de 1910 submergea les boîtes de bouquinistes sur les quais. À mesure que la Seine rentrait dans son lit, quelques âmes endurcies revenaient patauger à pas de loup dans la boue des quais. Elles se heurtaient à des boîtes vertes fermées pour la plupart : rabats clos en train de se tordre, cadenas rouillés, joints suintants de boue, librairies prisonnières livrées à la moisissure et dégageant un miasme infect.

Avec son rabat relevé, un seul étalage semblait avoir échappé à l'abandon. De ses bas-fonds vides, on pouvait voir une paire de petites jambes aux chevilles filiformes et nues, des pantalons éclaboussés et retroussés sur les genoux, deux pieds chaussés de bottes dégoulinantes de boue noirâtre.

La tête plongée sous la boîte de livres, Henri lança :
Mort, papa !

Monsieur Fournier porta la main à son chapeau pour saluer un passant qui le regardait, interloqué, puis il répliqua à son fils.

Qui donc ?

Un chat, papa ! Noyé ! Sous Voltaire !

Quelle édition ?

La grosse !

Ah, une mort instantanée, grâce au ciel. Mais sors de là-dessous, et fais voir cette pauvre bête.

Henri s'extirpa de sous la boîte en se tortillant dans un grand bruit spongieux de bottes. D'une main, il tenait la queue du matou trépassé, de l'autre il ajusta ses lunettes.

Allez, on se remet au boulot, déclara monsieur Fournier. Aujourd'hui, les bouquinistes sont de retour.

Ils avaient déserté les quais sur le conseil du grand-père. Le vieillard connaissait son fleuve comme le capitaine d'un port connaît ses bancs de sable. Une semaine avant la crue, il avait demandé si quelqu'un flairait quelque chose. Flairer quoi ? avait rétorqué Henri. Le pétrin.

Ils avaient emballé les livres, empaqueté les cartes postales, réuni les journaux en ballots. Après avoir empilé le tout sur le chariot de la famille, les Fournier, grands et petit, poussèrent et tirèrent leur charge sur le pont des Arts. Sous les arceaux, ils entendirent le tourbillon des eaux qui écumaient contre les piliers. Henri surprit son grand-père en train de regarder derrière lui.

On les a tous sauvés, pas vrai, grand-père?

Oui mon garçon, tous, sauf les licornes.

Les livres n'échapperaient pas tous à la crue. Ceux qui, au premier abord, avaient semblé d'une grande banalité, mais qui, à y regarder de plus près, s'étaient avérés exceptionnels, ces livres-là tissaient une intrigue magique dans une grammaire insolite. Marqués comme d'une corne au milieu d'un front par ailleurs insignifiant. Exceptionnels et mal compris. Feuilletés un bref instant pour être sitôt remis en place, ignorés, laissés à la merci des eaux montantes.

Les licornes? répéta Henri.

Oui, Henri, la bible. L'histoire de Noé, t'en souviens-tu?

Celle de l'arche?

Précisément. Quel animal n'a pas été du voyage?

Tu m'as pourtant raconté, grand-père, que la licorne avait survécu. Qu'il est rare d'en voir, mais qu'elle est toujours là, parmi nous.

Un sourire illumina le visage du grand-père. Toujours là, Henri. Et maintenant que le fleuve les a emportées, où pourra-t-on en voir?

Henri se frappa la tempe du doigt.

Précisément, conclut le vieil homme.



D'un pas vif, la jeune femme force l'allure. Des guirlandes républicaines et des ampoules nues, maussades, se balancent mollement d'un immeuble à l'autre au-dessus de sa tête en prévision des célébrations imminentes. Elle s'aperçoit qu'elle transpire.

Pourquoi tant se hâter, mon enfant? As-tu donc oublié ce qu'il advient des petites filles qui s'agitent outre mesure et ne sont pas sages?

La jeune femme se fait sourde à la voix de sa mère, garde la tête basse et se met à courir. Son foulard se gonfle au vent. Elle resserre le tissu contre ses joues. De l'autre main, elle se cramponne à son colis, un vieux livre de contes portant une écriture enfantine. Elle le serre contre son sein comme un trésor volé.

L'arrivée d'un nouveau-né, du moins l'espère-t-on, bouleverse nécessairement la vie de la famille. Davantage de fatigue, sans doute, mais aussi de force. Des rires et des inquiétudes au centuple, en cascade, de paisibles siestes sous un édredon douillet, des nuits glaciales passées à soigner une gorge enflammée. En haut de la pointe de gâteau, dans le ménage des Notre-Dame, la vie fut bel et bien bouleversée, mais l'espoir brillait par son absence.

Plus Octavio grandissait, plus sa mère déclinait. Madame se nourrissait à peine, se contentait d'une bouchée par-ci par-là. Ses robes fripées tombaient ballantes sur son corps, ses cols pendaient de guingois autour de son cou. Agitée, elle dormait peu, versant des larmes silencieuses auprès de son mari. Des cernes profonds apparurent sous ses yeux. Elle dont le maintien avait toujours trahi une certaine ambition,

elle se déplaçait désormais comme si elle cherchait son chemin dans la brume épaisse, ne sachant que faire ni où aller. Son sourire, s'il daignait même s'esquisser sur son visage, n'était plus qu'un mince filet de lèvres pincées. Tantôt elle suppliait Monsieur de fermer la boulangerie pour la journée : l'enfant tomberait sûrement de la fenêtre, serait enlevé par des truands ou noyé dans son bain. Tantôt elle restait sourde aux pleurs d'Octavio, qui trébuchait en faisant ses premiers pas. Certains jours, pourtant, elle trouvait la force de travailler et emmenait le bambin à la boulangerie, où il se blottissait dans un panier ou marchait à quatre pattes derrière le comptoir. La surveillance de l'enfant était assurée par les clients, qui accouraient au moindre gazouillis, au plus petit sanglot, veillant à ce que nul pied n'écrase ses doigts menus s'il s'aventurait trop près des portes bleues.

Dans la pointe de gâteau, les dimanches avaient changé eux aussi. Rares étaient ceux qui se rappelaient la dernière fois où l'on avait vu Madame à la messe. Monsieur, une fois son journal feuilleté, remontait pour trouver son fils sous la table, appuyé contre ses pieds ou les frappant avec des cuillers de bois. Madame restait assise, une tasse refroidie à la main, et de temps en temps, levait le pied d'un air absent pour laisser passer Octavio.

Tel un acrobate répondant aux vivats de la foule, Monsieur soulevait alors son fils de sous la table et l'asseyait sur ses épaules. On va te laisser un peu tranquille, disait Monsieur à son épouse, ne t'en fais pas. Père et fils rentraient la tête et empruntaient l'escalier en colimaçon qui montait à la mansarde.

Je ne m'en fais pas, soufflait Madame en fixant de nouveau son regard sur la fenêtre. Dans la même position où son époux l'avait laissée, des heures plus tôt, quand il était sorti acheter le journal.

Le 21 janvier 1910, à onze heures moins dix du matin, avec une précision scientifique qui force l'admiration, les mécanismes et engrenages des horloges publiques de la ville se sont grippés quand l'usine de production d'air comprimé a été submergée par les flots. Deux jours plus tard, les quais de la gare d'Orsay se noyaient sous dix mètres d'eau huileuse, les valises non réclamées flottant comme des archipels à la dérive.

Monsieur Notre-Dame s'adossa aux portes de la boulangerie. Le journal faisait le compte rendu de la grande crue qui avait inondé la ville un mois plus tôt.

Sous le pont des Arts, les flots ont déferlé furieusement à travers les arceaux de fer, donnant ainsi naissance à de violents tourbillons qui, selon les témoins, résonnaient du rire des démons. À partir du 24 janvier, des esquifs menés par des bateliers nobles et courageux ont commencé à transporter vers leurs ateliers les couturières des meilleurs établissements de l'avenue Montaigne.

Le 29 janvier, la Seine a commencé à rentrer dans son lit.

Monsieur n'en avait pas lu une ligne, se contentant d'étudier l'image de la une. C'était une jeune femme sereine représentant la France, portant couronne d'or, col d'hermine et toge en velours qui devait coûter la peau des fesses, lui sembla-t-il. La jeune fille dominait

une armada de citoyens qu'elle encourageait, les bras grands ouverts, à ramer au secours des victimes de l'inondation, réfugiées sur les toits des maisons voisines.

Fasciné par tant d'héroïsme, Monsieur ne remarqua pas les sourcils froncés qui se dessinaient juste au-dessus de son journal, sur le visage de madame Lafrouche, concierge d'un immeuble voisin de la boulangerie Notre-Dame.

Les époux Lafrouche fréquentaient fidèlement la boulangerie depuis l'époque où Monsieur était encore jeune homme. Mari et femme étaient d'un naturel agréable, mais un soupçon de mélancolie semblait habiter madame Lafrouche. Lorsque la grossesse de madame Notre-Dame était devenue trop manifeste, la concierge avait disparu mystérieusement de la file des clients venant chercher leur pain quotidien. Depuis, la pauvre femme se traînait jusqu'à l'autre bout de l'arrondissement pour acheter son pain dans une boulangerie près de la Seine. Une excursion, fulminait-elle nerveusement devant quiconque la reconnaissait dans la rue, d'une cruauté achevée, une épreuve pour ses genoux tuméfiés, une insulte à sa loyauté jadis indéfectible aux Notre-Dame.

Saviez-vous, monsieur, que la grande crue avait emporté ma boulangerie ?

Monsieur leva les yeux de son journal, puis regarda de nouveau la une. Quel plaisir de vous revoir, madame Lafrouche. Il y avait si longtemps...

Boulangerie qui, je vous le rappelle, était située très loin.

Vous m'en voyez navré, chère madame. Mon épouse et moi n'avions nullement l'intention de vous offusquer.

Une honte, monsieur, voilà ce que c'était. Qu'un marbre produisant les plus exquises baguettes du voisinage puisse être réduit à servir de table d'accouchement...

Vous avez raison, chère madame, c'est impardonnable. Mais, je le crains, c'était inévitable.

Madame Lafrouche frappa le sol du pied. Me voilà prête à revenir, déclara-t-elle.

Le temps referme toutes les blessures, chère madame. Vous êtes si aimable. J'ai bien hâte de vous servir demain matin.

Aimable, là n'est pas la question, monsieur. Si je reviens, c'est à cause de mon Alphonse. Il est au bout du rouleau.

Monsieur répéta qu'il était navré. Madame Lafrouche haussa un sourcil.

Normal que vous le soyez, monsieur. Après tout, c'est votre levain qui occupe à ce point l'esprit de

mon mari. Où trouver un si bon pain, sinon là? qu'il gémit. Retourne chez Notre-Dame, qu'il m'ordonne. Je t'en supplie! qu'il implore. À vrai dire, si cela ne tenait qu'à moi, Alphonse irait le chercher lui-même, son pain, ou alors il s'en passerait! Mais je ne suis pas de celles qui se dérobent à leurs devoirs d'épouse.

Vous faites honneur à la profession, chère madame.

Elle tira de son sac un colis emballé dans du papier irisé. Sa voix tressaillit et resta coincée dans sa gorge.

Ah, si vous pouviez dire vrai, monsieur! J'ai su par ailleurs que vous aviez un charmant petit garçon.

Les doigts de Monsieur, tachés d'encre, maculèrent en l'ouvrant le papier irisé qui révéla un livre relié de toile verte aux pages de garde ornées d'un jardin de fleurs couleur de violette et d'or. Un signet de soie rouge dépassait d'entre les pages. Après avoir essuyé ses mains sur son pantalon, Monsieur se mit à le feuilleter, arrêtant çà et là son regard sur une illustration.

Madame Lafrouche remit un peu d'ordre dans son sac. *Les Mille et une Nuits*, annonça-t-elle. Une idée d'Alphonse, vous pensez bien.

Monsieur étudiait les images. Un vieux pêcheur, couvert de haillons, se cramponnait à un panier d'où s'échappait un mystérieux tourbillon de fumée; un cyclope géant, à la peau noire, dont l'unique œil lui -

sait au milieu de son front, essuyait sa bouche grasseuse, accroupi à côté d'un monceau d'os humains.

D'un fantastique consommé, j'en suis convaincue, déclara madame Lafrouche. Presque illisible. Tout de même, nous l'avons acheté au Printemps.

Comme vous le dites, chère madame. Pratiquement impossible à lire.

Monsieur entra dans la boulangerie et en ressortit avec une miche dorée marquée des initiales N-D.

La meilleure fournée d'hier, chère madame. Avec mes compliments. Pour votre mari.

Madame Lafrouche cala le pain sous son bras et, tournant les talons, laissa le boulanger s'émerveiller de ce qu'un homme comme Alphonse Lafrouche soit toujours aussi épris d'une femme à qui fièvres et fausses couches avaient arraché deux bébés. Un homme qui n'hésitait pas à envoyer sa Geneviève chérie faire ses emplettes sur les grands boulevards. Et tout ça, avec un salaire de chauffeur de taxi.

Installé à la mansarde avec son fils sur les genoux, monsieur Notre-Dame tournait lentement les pages des *Mille et une Nuits*. Lorsqu'il tombait sur une image, Octavio la montrait du doigt en s'esclaffant.

Bon, c'est un début, disait Monsieur.

Il racontait à l'enfant des histoires sorties tout droit de son imagination et qui n'avaient guère de lien avec les images du livre : chevaux volants, voleurs de trésors cachés dans des cavernes, jeune homme désargenté frottant une lampe magique. À défaut de lire le livre, Monsieur racontait les contes comme il les voyait apparaître, pleins de vie, devant ses yeux.

Laissant Madame s'agiter sous l'édredon et son fils gazouiller dans le tiroir de l'armoire, monsieur Notre-Dame se glissa hors du lit.

Du haut de l'armoire de la cuisine, que son épouse n'avait jamais pu atteindre, Monsieur sortit le livre d'Octavio. Il l'ouvrit et trouva un petit espace à la toute fin. Il dénicha un bout de crayon, s'assit à la table de la cuisine et attendit que sa main cesse de trembler.

D D D De al la bilbi biblio thè que d' Oct a v oi io ND.

Boula ger ieNoterNotreDame. 8^e. Parsi Par ppp Paris.



Le boulanger tourne un dernier coin de rue et bute contre un chariot surchargé de hardes et poussé par une pauvre mendiante qui porte trois chapeaux emboîtés l'un dans l'autre, du plus grand au plus petit. Une vraie tour de Pise.

Comme il s'écarte pour laisser passer la vieille, une odeur inhabituelle lui chatouille les narines.

Pour rentrer chez lui, il prend ses jambes douloureuses à son cou. À chaque foulée poussive, l'odeur du feu se fait plus insistante.

Plusieurs mois après la grande crue de la Seine, on n'avait toujours pas fini de déblayer les rues des débris détrempés et des rats noyés. De la pestilence du fumier charrié depuis les fermes situées en amont, il ne restait plus qu'un relent distinctif. La clientèle était revenue hanter les grands boulevards, la collection de la nouvelle saison s'exhibait en vitrine, la vie s'emplissait de nouveau d'espérance.

Debout à la porte de son atelier, Pascal Normande jouait avec la chaîne de sa montre comme s'il s'agissait d'un chapelet. Il consulta l'heure, puis loucha vers le ciel. Les choses avaient bien dû progresser un peu depuis tout à l'heure. Il avait du mal à contenir son impatience. Quel supplice que de se trouver ainsi à la merci des voies naturelles de la femme, tout maître de son domaine qu'il fût ! Les tempes lui en battaient.

Pour sauver les apparences, Pascal inspectait les tables de coupe, pestait contre les petites mains, s'épongeait le front et regardait dehors entre les jambes des mannequins. Il regrettait le sou promis à un petit messager qui s'en repentirait grandement s'il n'apparaissait dans les dix secondes, porteur de la bonne nouvelle de la paternité de Monsieur et du retour prochain de Madame à l'atelier. Très bien, pensa-t-il. Il irait peut-être même jusqu'à déboursier un franc s'il lui annonçait la réalisation de son désir le plus inavoué.

Mais ces pensées grisantes furent interrompues par les inquiétudes que lui causait la saison à venir. Le moment était mal choisi pour agrandir la famille. Les clientes de l'atelier Normande s'attendaient à être servies avec empressement, pas à subir des fermetures inopinées. La nouvelle collection était encore loin d'être prête et l'inondation avait causé de fâcheux contretemps.

De sous la jupe d'un mannequin, Pascal jeta un autre coup d'œil dehors avant de refermer sa montre de gousset. Il se retourna au passage d'une couturière.

Encore une minute, déclara-t-il, et il n'aura plus rien.

Un chien se dandinait autour des chevilles des mannequins et sous le nez de Pascal. Le petit animal haletait dans la forte chaleur qui régnait dans la vitrine, à cent lieues de se douter qu'il serait offert en cadeau à un nourrisson ni qu'on le nommerait

Zouzou. Tout ce qui lui importait pour l'heure, c'était son besoin de se soulager. Il leva la patte et pissa sur un escarpin couleur de fraise mûre.

Ah, la sale bête ! Mes meilleurs talons Louis XV ! Bousillés !

Pascal inspira profondément dans l'espoir de se calmer les nerfs et souleva délicatement le petit chien de la flaque qui s'était formée sous lui, au moment même où le jeune messenger faisait irruption dans l'atelier. Le garçon retira sa casquette et tendit une main pleine d'attente. Un large sourire illumina le visage de Pascal.

Alors ?

Félicitations, monsieur. Vous l'avez, votre petite fille.

Et Madame ?

Tout le monde se porte bien, monsieur.

Pascal regarda la main tendue du jeune garçon. Il y posa le petit chien et fouilla dans son gousset.

Dix, ça ira ?

Les clientes de l'atelier Normande étaient divisées. Certaines maintenaient que si, malgré sa taille alourdie, ses pieds enflés, son urticaire, ses états d'âme et sa transpiration constante qui gâchait une robe après l'autre, madame Céleste s'était transformée en mère

dévouée, c'est qu'elle possédait enfin un accessoire de son propre cru.

Elle aura les yeux de sa mère, déclara une cliente, un regard de braise, ou je ne m'y connais guère.

Son nez sera aquilin, trancha une autre, et sa bouche des plus ravissantes, un véritable bouton de rose.

Et sa chevelure, mes amis. Une rivière de chocolat, ni trop mince, pour lui tomber piteusement dans le dos, ni trop épaisse, pour s'ébouriffer au moindre vent.

La Nature y pourvoira. Cette enfant grandira en beauté, elle sera parfaite.

D'autres, moins frivoles, considéraient que la Nature reprenait ses droits, tout bonnement. Aucune union, même aussi parfaite que celle de Céleste et Pascal, n'était jamais vraiment complète sans un enfant.

La Nature y a déjà pourvu.

Madame est une femme complète, c'est ça qui l'a métamorphosée.

Jamais on n'a vu un père plus rayonnant de fierté.

Cette petite sera une vraie Normande, sous toutes les coutures.

Et elle n'aura qu'à s'en réjouir.

Isabelle, voilà un nom qui plaisait à Pascal. Comme ma mère, disait-il.

Mais en neuf mois, Madame avait eu le temps de réfléchir à d'autres possibilités. Après avoir tout d'abord manifesté une prédilection pour Eugénie, le nom de l'épouse élégante et élancée de Napoléon III, elle s'était vite rendu compte que le surnom de Nénia ne conviendrait jamais. Il y avait bien Yvette et Gabrielle, les célèbres actrices de cabaret, sans parler d'une chanteuse nommée Polaire dont la photo paraissait chaque semaine dans les pages du journal. Pas un instant Madame n'avait envisagé de donner le jour à un garçon.

Non, trancha-t-elle. Il nous faut un nom singulier. Féminin. Avec un brin de caractère.

Comme sa mère, conclut Pascal.

Isabeau Normande posa bel et bien un regard de braise sur le monde, mais son nez s'avéra légèrement bourbonien. Plutôt que d'éclore, le bouton de rose s'étala un tantinet de travers. Et sa chevelure chocolatée, si elle ne manquait pas de s'harmoniser à son regard, n'en flottait pas moins à un drôle d'angle autour de sa tête.

Les couseuses de l'atelier Normande se mirent à l'ouvrage pour miniaturiser les toilettes de madame Céleste. Bientôt, mère et fille inaugurèrent leurs tournées dans les grands magasins. Elles se promenaient main dans la main parmi les mannequins des galeries Lafayette, où Isabeau apprenait à juger la qualité de la collection en passant un doigt déginganté sur les coutures. Au Printemps, elles s'asseyaient au comptoir flambant neuf des produits de beauté et Madame guidait la menotte malhabile d'Isabeau qui étalait du rouge un peu partout sur ses joues. À la Samaritaine, elles déjeunaient au restaurant panoramique où le maître d'hôtel leur proposait une table avec vue sur la Seine.

Madame hochait la tête avec fierté en observant sa petite fille prendre place à table, avec l'aide du garçon. Elle s'émerveillait de la voir lisser sa robe, s'appliquer à plier la serviette comme il faut sur ses genoux et commander poliment un verre de lait.

Installée sur une banquette devant une fenêtre de l'appartement des Normande, Isabeau enfilait ses bas. À quatre ans, la charmante enfant regardait avec ennui le dimanche estival passer dans la rue.

Isabeau descendit de son poste d'observation et trotta jusqu'à la porte du bureau de ses parents. D'un pied, elle fit glisser les battants de la porte, tandis que de l'autre, elle retenait son petit chien. Dérangé dans ses ronflements, son père remua dans

son fauteuil. Nous avons du travail, mon enfant, grommela-t-il.

Aussitôt dit, aussitôt retourné à la sieste. Pascal Normande avait retiré ses chaussures et défit le bouton de son gilet, laissant s'échapper un abdomen protubérant. Madame Céleste était perchée sur le canapé. Le journal qu'elle tenait à la main annonçait en toutes lettres que des jours funestes planaient sur les Balkans : ANARCHIE DANS LES RUES ! ASSASSINAT ! LA GUERRE À NOS PORTES ! Sans lever les yeux de son journal, elle suggéra à Isabeau de courir demander à la cuisinière pourquoi elle tenait tant à allumer le four alors que l'appartement était déjà surchauffé. Pourquoi ne pas se contenter d'une soupe froide ?

La cuisinière était occupée à couper des carottes à côté d'un grand chaudron fumant. Isabeau fit la grimace à la vue du monceau de légumes qui allait finir en rondelles. La cuisinière s'épongea le front et, de la main, chassa Isabeau et son chien de la cuisine.

Au salon, la petite fille s'affala sur un fauteuil et balança les pieds dans le vide. Elle considéra un instant le plafond, tenta de faire bouger ses oreilles, se cura le nez, se leva et fit le tour de la pièce, ses bas glissant comme des patins sur le parquet poli.

Elle prit un magazine de mode parmi ceux qu'on avait disposés sur une table de coin. À plat ventre sur le parquet, elle se mit à cogner l'un contre l'autre ses talons relevés, puis repoussa le petit chien et s'appuya

sur ses coudes. Feuilletant le magazine, elle s'arrêta sur l'image d'une jeune femme au visage voilé par une cascade de dentelles jaillissant du rebord de son chapeau. Piétinant le magazine, le petit chien vint lécher le nez d'Isabeau, qui le repoussa brusquement.

Zouzou ! Défense de marcher sur les belles dames de maman !

L'animal insista, mordilla la manche d'Isabeau et finit par la déchirer, laissant pendre un petit bout de tissu.

Isabeau se remit aussitôt debout. Sale bête ! Regarde ce que tu as fait ! Maman sera très fâchée !

Le petit chien baissa la tête, craignant d'être puni. Isabeau contourna le fauteuil et s'élança vers la porte. Tout d'abord, elle fit comme si elle allait se diriger vers le bureau de ses parents, puis freina subitement son élan. De la tête, le petit chien suivait chacun de ses gestes. Isabeau se précipita alors vers la cuisine.

Faisant claquer la porte, elle sautilla autour de la table en remuant les bras au-dessus de sa tête. Le chien s'efforçait de la suivre sur ses petites pattes chancelantes, grattant la faïence de ses griffes. La cuisinière versa une montagne de céleris dans une casserole fumante et se retourna vers sa planche à découper. La poignée de la casserole dépassait du poêle, véritable hameçon qui n'attendait que l'empoi - gne d'une manche déchirée.

Quand il entendit le hurlement qui sortit de la bouche de sa petite camarade, Zouzou rentra la tête. Isabeau s'immobilisa complètement et ses doigts, arqués tels les ergots d'un coq, se portèrent à son visage, prêts à le lacérer. La cuisinière laissa tomber son couteau et se mit à crier plus fort que la fillette pour se faire entendre.

Au contact du sol, l'eau renversée se refroidit aussitôt. Des lanières d'oignons s'étaient répandues sous la table. Zouzou lapa la soupe tandis qu'on sortait une Isabeau hurlante de la cuisine.

La brûlure se transforma en cicatrice, un trait boursoufflé qui éclaboussait le front et encerclait l'œil, d'une braise toujours aussi ardente, pour aller former une tache irrégulière sur la joue et retomber en gouttes le long de la mâchoire. Comme si un artiste aussi cruel qu'inspiré avait fait son œuvre, appliqué du vernis çà et là pour refléter la lumière, esquissé une délicate ligne blanche à la jonction de la cicatrice et de la chevelure, tissé une mince lisière de mèches sombres.

La cicatrice devint à son tour réflexe, poussant la jeune fille à baisser la tête pour se dérober aux regards et à arranger ses cheveux de façon à couvrir le côté défiguré de son visage. Elle apprit à placer ses boucles rebelles derrière l'oreille et à leur laisser assez de souplesse pour distraire les yeux trop curieux.

Les jours ensoleillés, on la trouvait parfois dans l'entrée de l'appartement, véritable galerie de glaces enchâssées dans de somptueux cadres dont les rebords biseautés irisaient tout ce qui passait à proximité. À l'heure où les rayons obliques de la fin du jour cabriolaient dans la pièce, Isabeau choisissait une image dans les magazines de sa mère.

Avec gros plan sur le visage d'un mannequin qui tournait vers l'objectif un menton sage et un col de cygne. Isabeau pliait la page en deux dans le sens de la hauteur, prenait la pose devant les miroirs et plaçait le magazine tout contre son visage, disposant l'image de façon à faire correspondre l'aile du nez du mannequin avec la sienne. Des traits nouveaux se reflétaient alors dans la glace, répétés en une myriade de demi-sourires.



Les sapeurs-pompiers sont arrivés. Une douzaine d'hommes unis par l'action collective. En silence, ils s'absorbent dans leurs préparatifs, tandis que leur capitaine répète sans cesse : Par ici, mesdames ! Attention, les enfants ! Dégagez, messieurs ! Devant un tel aplomb, la petite foule de badauds s'écarte du seuil de la boulangerie, non sans bousculade.

Pour atteindre le feu à l'étage, les pompiers défont les portes bleues et font irruption à l'intérieur. La vitrine vide, les paniers privés de leur assortiment quotidien, les vignettes peintes sur les faïences jaunissantes, ils n'en ont que faire. Leurs grosses bottes laissent des traces noires sur le plancher de marbre poli.

Serrant ses hommes de près, le capitaine se laisse un instant distraire par le portrait d'une jeune femme,

croqué au crayon et accroché dans un cadre tout simple au-dessus de l'entrée du fournil. Le sujet est à moitié dans l'ombre. Une épaisse mèche de cheveux, esquissée d'un coup de crayon blanc, creuse une ombre sur le visage. Un seul de ses yeux, sombre et luisant sous un sourcil arqué, darde son regard sur le capitaine.

Il se secoue, rappelle à ses hommes de bien garder la tête sur les épaules et les yeux grands ouverts et s'attarde un peu tandis que les sapeurs le doublent à vive allure. Il les regarde s'engouffrer à l'arrière de l'édifice, retire ses gants épais, dépose un baiser sur le bout de ses doigts et effleure le portrait.

Portez-nous chance, mademoiselle.

Les pompiers montent l'escalier jusqu'au dernier étage, se débattant avec le boyau et la hache, se bousculant les uns les autres pour atteindre ce qui reste de l'appartement du boulanger. Réduit à une carcasse de bois noirci, le logis sans toit lance de la fumée dans le ciel de juillet et des flocons de livres sur la foule plus bas.

Ses maîtres lui suggérèrent de peindre en plein air. Méthode difficile, certes, qui contrastait résolument avec les techniques de l'époque, admirèrent-ils. Mais un après-midi sur les quais, par grand vent, ou une soirée au parc, à chasser les insectes collés à la toile, permettrait d'affiner le talent plutôt hésitant de monsieur Kalb.

Le brouillard s'attardait sur le pont des Arts. De son sac usé, Jacob tira une petite collection de pinceaux et défit les liens de cuir qui les retenaient. À ses oreilles bourdonnaient les paroles de ses maîtres.

Servez-vous de votre imagination, monsieur Kalb.

Jacob resserra son pantalon tombant, dévissa quelques tubes et lissa le bout de ses pinceaux. Il avait les doigts gourds dans la fraîcheur du soir et les ongles mal entretenus, mais peu lui importait. Contre le garde-fou, il appuya un chevalet bringuebalant.

Recherchez la vérité, monsieur Kalb.

Jacob tira une petite toile de son cartable...

L'Art, c'est la vérité, monsieur Kalb.

... et la plaça sur le chevalet.

À l'équerre, monsieur Kalb. Si vous voulez que votre travail dépasse le stade du brouillon.

Jacob fit un pas de recul et suivit des yeux le cours du fleuve qui glissait dans le brouillard. Les immeubles, blocs de velours gris-bleu, se perdaient dans les nuages. La lumière blafarde transformait les arbres qui bordaient les quais en frange d'antracite. Les yeux fixés sur la toile vierge, Jacob avait du mal à imaginer le paysage achevé.

Imaginez, monsieur Kalb. Comme s'il était achevé et qu'on l'avait mis à sécher.

Voici donc mon ami le señor Kalb, qui met tant de cœur à l'ouvrage.

Jacob se retourna. Celui qu'à l'Académie on appelait El Bárbaro, son camarade de classe, se tenait derrière lui, observant sa toile toujours vierge.

Mon ami Kalb n'a pas trouvé la vérité aujourd'hui. J'en suis très attristé.

Jacob sentit sa gorge se serrer, ses mains devenir moites. L'envie de tendre le bras vers son ami et de le toucher le fit frémir. Le visage d'El Bárbaro s'illumina.

Tu es trop anxieux, mi amigo. C'est pourquoi ce soir, nous allons faire fi de tes soucis. Nous allons nous goinfrer comme les petits singes que nous sommes, boire à la santé de nos joueurs d'orgue de Barbarie, tout en les maudissant de nos lèvres graisseuses. Ils nous disent que la vérité, c'est l'Art, et nous, nous dansons au bout de nos laisses. Mais ce soir, nous leur lancerons au visage que la seule vérité, c'est la Vie, et ils cesseront un instant de tourner la manivelle de leur petite boîte à musique, et nous, nous pourrons enfin vivre un peu. C'est d'accord?

Jacob retourna ses poches.

Il a fait si mauvais temps aujourd'hui, rappela-t-il. Le jardin était désert, personne sur les chaises, je n'ai rien pu vendre.

La bouche d'El Bárbaro esquissa une grimace de clown et ses yeux se remplirent de liesse.

Qu'importe, mi amigo, oublions cette tristesse ! J'ai eu vent que ce soir, on ferait un tableau vivant. Rien à payer, les boissons sont offertes par la maison. Tout le monde sera là.

Des soirées, il y en avait eu d'autres : une semaine ou un mois auparavant, peut-être plus, dès ses premiers jours à l'Académie. Pour le peu de souvenirs qu'en gardait Jacob, il avait sans doute rêvé.

Le sol devient collant et se met à tourner sous ses pieds. Des cris assourdissants, des rires déments lui percent les tympans. Sorti de nulle part, un tableau s'impose à lui. *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, aux détails aussi fins que du verre brisé. Détails des victuailles, des corps qui flottent devant ses yeux. À l'avant-plan, le modèle, en tenue d'Ève, au teint d'ivoire, prend la pose, ses grands yeux noirs fixés sur Jacob.

Cette vision vous plaît-elle, monsieur?

Au fond d'un bar caché dans un sous-sol, Jacob passe le bras autour de la taille d'un camarade. Saouls comme des bourriques, ils imitent tour à tour leurs vieux maîtres. L'odeur âcre des corps en sueur et de la bière répandue rend l'air presque solide. Une estrade de fortune, déserte, occupe le centre de la pièce. Derrière le bar, une affiche annonce : DÉJEUNER SUPPLÉMENTAIRE ! UNE SEULE REPRÉSENTATION !

Deux jeunes hommes montent sur la scène d'un pas solennel. Vêtus de complets usés, ils remettent de l'ordre dans leur tenue devant les draps souillés qui pendent des poutrelles et sur lesquels on a peint le vague souvenir d'une clairière. Apparaissent alors des paniers piqués quelque part et remplis de fruits pourris, de vieux bouchons et de croûtons de pain rassis. Les deux hommes répandent ce fatras autour

d'eux. Le public entassé dans la salle sombre se met à siffler, à taper du pied, et à en redemander bruyamment.

Un jeune garçon d'une quinzaine d'années à peine monte à son tour sur l'estrade. Il porte en guise de toge un vieux rideau usé jusqu'à la corde. Clignant des yeux dans la fumée épaisse des cigarettes, il fait mine de cueillir des fleurs dans la clairière. Chaque fois qu'il se baisse pour ramasser une fleur imaginaire, il remonte maladroitement les pans de son costume.

Un homme plus âgé, potelé, nu, saute à son tour sur la scène. Couvert de poudre blanche, il s'avance à pas de loup jusqu'au centre du groupe, fait la révérence et s'allonge au milieu du déjeuner sur l'herbe. Appuyant son coude sur un genou relevé, il y pose le menton et tourne son visage vers le public. L'espace d'un instant, le nu de Manet, c'est lui, avec ses lèvres peintes en rouge ouvertes sur un sourire théâtral.

Cette vision vous plaît-elle, messieurs?

Un tonnerre d'applaudissements jaillit dans la salle.

Quelques minutes ou quelques heures plus tard, Jacob trébuche dans une ruelle en remontant son pantalon. Derrière lui retentit la voix d'El Bárbaro hurlant son nom, amplifiée par l'écho des murs.

Plus tard cette année-là, les maîtres demandèrent à Jacob de quitter l'Académie. Bien que vos portraits soient assez prometteurs, monsieur Kalb, lui expliquèrent-ils, vos paysages sont dépourvus de la moindre vision. Quant à ses perspectives de progrès, ils les jugeaient tout aussi nulles. On lui souhaita bonne chance. Il allait sûrement trouver une autre occupation : peindre des affiches de théâtre ou illustrer des journaux, par exemple. Dans cette nouvelle entreprise, les maîtres étaient persuadés que Jacob saurait faire bon usage de leurs leçons sur l'art du portrait. Les yeux, insistèrent-ils, les yeux sont le miroir de l'âme.

Jacob se tint coi pendant toute l'audience avec ses maîtres. Pas un d'entre eux n'osa le regarder dans les yeux.

Devant la porte ouverte d'une chambre de bonne, dans un hôtel pour voyageurs, la femme du concierge, les mains dans la poche de son tablier, maudissait sourdement son mari de n'avoir pas assez de courage pour transmettre lui-même ses avis d'éviction.

Elle observa Jacob Kalb ranger ses outils : une boîte de peinture, trois pinceaux, quelques crayons, un bâtonnet de fusain, un canif usé, un chevalet pliant, un petit carré de toile roulée, son carnet à dessin.

C'est un jour bien sombre, monsieur. Mais vous comprenez, le loyer... vous avez plusieurs mois de retard.

Domage que mon talent n'ait pas rapporté davantage, regretta tout haut Jacob.

La logeuse balaya la pièce du regard. Au plafond était exposée une galerie confuse de paysages miniatures, d'aquarelles à moitié finies, de croquis à l'huile, de dessins à l'encre et au crayon. Toutes qualités de lumières, de tons, de temps, de ciels, mais toujours la même vue d'un quai de la Seine. Dans chaque dessin on voyait voler les oiseaux au-dessus des flots et, à peine visibles, toujours les mêmes silhouettes à l'ombre des arbres.

Où irez-vous? demanda la femme.

Sous les étoiles, je crois bien, du moins pour un temps.

La logeuse tâta du doigt les côtes de Jacob.

Vous êtes trop maigre pour la vie de bohème, monsieur. Vendez quelques toiles. Mettez enfin quelques pièces dans vos poches. Payez votre loyer.

Il vécut un moment près des halles. Il voulait peindre les vendeurs de poulets tonitruants, les monceaux de légumes, les généreuses femmes de pêcheurs, les portefaix coiffés de leurs gros chapeaux en forme de champignon. Mais dès que l'odeur pestilentielle de choux pourris ou de fromages en putréfaction s'infiltrait dans une mesure après l'autre, Jacob démenageait. Ce furent les cochons de lait ébouillantés, leurs

cils à mi-battement, leur queue toujours en vrille, même dans la mort, qui le décidèrent à quitter définitivement ce quartier. Il trouva un petit coin sec haut perché sous le pont des Arts et l'investit de toutes ses maigres possessions.

Son cartable suffisait à les contenir. Sa boîte de peinture, un vieux chandail de laine en haillons, une paire de mitaines, des chaussettes désassorties, la veste de velours côtelé qu'il portait à son arrivée à Paris, une petite boîte en fer-blanc remplie de mégots ramassés çà et là. Seul son carnet à dessin, nouvellement acquis grâce aux quelques portraits vendus, regorgeait de pages vierges. Il avait roulé une petite toile entre les courroies de son sac pour ne pas qu'elle se froisse.

Sur cette unique toile, Jacob refaisait chaque jour une nouvelle tentative. Si le ciel se couvrait, si le vent se levait, il la retirait du chevalet puis, penché au bord de la Seine, la posait sur l'eau et l'agitait d'avant en arrière dans le courant. À mesure que le courant emportait de petites vrilles de couleur, l'insensibilité de ses doigts gourds gagnait ses poignets. Les teintes du vert qu'il avait utilisé pour peindre les boîtes des bouquinistes se dissolvaient les dernières.

La nuit, il déplaçait la toile de nouveau vierge et la posait à côté de lui pour dormir. Si les brumes de la rivière se dissipaient rapidement, elle serait sèche dès l'aube. Assez pour un autre jour, un autre nouveau départ sur le pont.

Pour Jacob, les bouquinistes des quais étaient comme une troupe de variétés, une véritable réserve de modèles vivants. Les uns se promenaient tête nue, les autres ne sortaient jamais sans leur chapeau. Certains remontaient leurs lunettes sur leur front, d'autres fermaient les yeux et s'accordaient une petite sieste. D'épaisses écharpes entouraient des cous étiques, des manteaux étriqués couvraient des épaules trop larges, de vieilles bottes ou des sandales de corde recouvraient les pieds des uns et des autres. Chaque bouquiniste protégeait sa petite collection avec ce qui lui tombait sous la main : canne ou plumeau, crachat de tabac bien expédié ou bruyantes invectives. Chacun avait son propre rituel d'ouverture et de fermeture. Ils pouvaient bien se tortiller toute la journée sur des tabourets semblables, fumer à l'ombre des mêmes platanes ou souhaiter en chœur que le rare promeneur passe son chemin sans les déranger, les bouquinistes restaient aussi différents les uns des autres que les ouvrages qu'ils vendaient.

Peu de temps après s'être installé sous les quais, Jacob remarqua la couleur particulière d'une boîte de bouquiniste. Elle était d'un vert changeant selon la hauteur du soleil et la couverture de nuages. Il tenta de la représenter dans ses paysages, s'appliqua pendant des semaines à parfaire ses mélanges : bleu de Prusse et jaune indien pour le vert profond du soir, bleu égyptien, jaune cadmium et une goutte de garance pour le vert cendré de la matinée, généreuse quantité de jaune citron pour le vert lime de midi.

Cet inventaire-là semblait avoir trois propriétaires : le premier courbé sous le poids des années, le second empâté et entre deux âges, le dernier plutôt jeune, peut-être même adolescent. Jacob devina que l'entreprise était une affaire de famille. Le plus jeune avait sûrement tiré la courte paille, car c'est lui qu'on avait chargé de veiller sur les livres et il passait chaque jour assis sur le même tabouret.

Le soir, quand le soleil se réfugiait derrière les immeubles le long des quais, Jacob observait le petit bouquiniste retirer un gros volume de sa collection. Après avoir regardé de-ci de-là pour vérifier que personne n'approchait, le jeune homme posait l'ouvrage sur le pavé. Il remontait ses verres sur son front, plantait ses pieds sur le livre ouvert, levait les bras et tournait son regard vers la voûte céleste.



Le boulanger laisse tomber ses livres et joue frénétiquement des coudes dans la foule. En s'écartant, des badauds se détournent, honteux de n'avoir rien pu faire, malheureux de voir cet homme qu'ils connaissent depuis toujours confronté à une si tragique fatalité.

N'oubliez pas qui vous êtes, monsieur. Souvenez-vous de votre père. Rappelez-vous que vous êtes un Notre-Dame.

Le vieil homme aux épaisses bécicles vient à sa rencontre.

Quel désastre, mon ami ! Ils sont tous... partis en fumée...

La vieille dame qui lançait des ordres à droite et à gauche s'approche, elle aussi.

Mon cher enfant, remercie le bon Dieu d'être toujours en vie.

Le boulanger ne voit personne, n'entend pas une seule parole de réconfort.

Il repousse la main que le vieillard a posée sur son épaule et se précipite vers les portes bleues qu'il ne se rappelle pas avoir laissées ouvertes. Passant au pas de course devant le comptoir et les paniers vides, il suit les traces de bottes vers l'escalier du fond et monte les marches quatre à quatre.

Si Octavio Notre-Dame était aussi chétif que son père, il avait pourtant d'habiles petits poings pleins de force pour un si jeune enfant. Il tenait de sa mère une chevelure de jais qu'on ne pouvait dompter qu'en la huilant abondamment et en la poussant sous un chapeau. Signe distinctif: des yeux vif-argent, aussi menus que des boutons de col, sous une arcade de sourcils dont l'un se levait toujours plus haut que l'autre. Comme s'il s'apprêtait à livrer un secret.

Dans une salle étouffante pleine de bambins de six ans, chaque coup, chaque bousculade ébranlant toujours un peu plus les croyances qu'elle pouvait encore entretenir sur l'innocence des petits garçons, une sœur de Sainte-Clotilde écrivait à la craie sur le tableau noir: *1349 – 1431 – 1572 – 100 000 – 1793 – XVI.*

La sœur se retourna vers ses élèves. Alors, mes petits messieurs, lança-t-elle, voyons si nous connaissons notre histoire.

Octavio rentra le menton, serra les mains sous son pupitre et marmonna quelque chose.

Notre-Dame? demanda la sœur en soulignant 1349.

Les ongles enfoncés dans les paumes, Octavio bafouilla le mot « peste ».

PLUS FORT, JEUNE HOMME. Que Dieu puisse t'entendre.

1349, ma sœur. La peste noire.

Continue, mon petit. Elle souligna tour à tour chaque nombre au tableau.

1431, ma sœur. Mort de Jeanne d'Arc sur le bûcher.

1572. Massacre de la Saint-Barthélemy. Les catholiques ont tué 100 000 personnes.

1793. Mort du roi Louis sous la guillotine.

Et de quel Louis s'agissait-il, jeune homme?

Seize, ma sœur.

Très bien. Et les 100 000?

Octavio observa le visage parcheminé de la religieuse se transformer en celui de Jeanne d'Arc. La peau translucide de la pucelle d'Orléans grésillait dans les flammes et son armure fondue formait une

flaque à l'avant de la classe. Pendant ce temps, la sœur demandait avec insistance à Octavio : Pourquoi ? Pourquoi tant d'hommes et de femmes devaient-ils périr ?

Notre-Dame ? répéta la sœur.

Pourquoi avoir tondu la tête de cette pauvre Jeanne d'Arc ? se demandait Octavio.

NOTRE-DAME !

La pucelle d'Orléans disparut dans un jaillissement de flammes.

Parce qu'ils étaient protestants, ma sœur.

Les bottillons de votre fils, chère madame.

Madame Notre-Dame avait été convoquée par le directeur de l'école. Assise dans le bureau du jeune curé, elle s'était laissé distraire par une carte de la Terre sainte fixée au mur derrière lui.

Madame ?

Oui, mon père. Les bottillons. Vous disiez ?

À l'envers, j'en ai peur. C'est un signe.

Madame sentit le souffle froid de l'archange Gabriel sur sa nuque.

Que cela te serve de leçon, Immacolata.

Elle passa la main sur son oreille comme pour en chasser une mouche importune.

Un signe, mon père?

Oui, on pourrait le dire, chère madame. Ou encore un symptôme.

Ses bottillons. À l'envers.

À tous les coups, confirma le prêtre.

C'est déjà pas facile de lui rappeler de les porter.

Mais madame, il ne s'agit pas de mémoire. Octavio ne semble pas voir les mots.

Voir, mon père? Mon petit garçon a de très bons yeux.

Je n'en disconviens pas, mais il ne semble guère distinguer sa droite de sa gauche. Le signal s'égare quelque part entre ses yeux et ses pieds. Son cerveau ne fait pas le lien entre les deux. Il voit certes ses pieds, tout comme ses bottillons, mais il ne comprend pas comment les uns s'emboîtent dans les autres.

Madame pencha la tête pour suivre le tracé du Jourdain jusqu'à la mer Morte. Le directeur continua sur sa lancée.

Votre fils sait son alphabet. Il comprend que les lettres forment des mots, seulement il ne saisit pas comment les agencer. Son cerveau mélange tout, retourne

les mots à l'envers, d'avant en arrière, de haut en bas. Quand il ne les perd pas carrément de vue. Croyez-moi, madame, j'ai fait toutes les recherches imaginables, lu toutes les études, consulté les dernières théories. Les experts parlent d'une incapacité à distinguer les mots. Ils ont même inventé un terme pour ça, la *dyslexie*. C'est tout nouveau dans le domaine de la pédagogie.

Madame fronça les sourcils. Si je vous comprends bien, vous me dites qu'il ne lit pas comme les autres garçons?

Qu'il ne *peut* pas, madame. Peut-être son nom, et encore. J'ai bien peur qu'il n'y ait pas grand-chose à espérer non plus du côté de l'écriture.

Madame Notre-Dame sentit les larmes lui monter aux yeux. Ces temps-ci, elle pleurait presque tous les jours.

Tu ne ressentiras jamais ce qu'une mère éprouve naturellement.

Le prêtre lui remit une feuille maculée de taches d'encre, de petites empreintes digitales et d'un fouillis indescriptible de pattes de mouche des plus fantaisistes.

Les élèves étudient la Genèse, madame. Voici ce qu'a écrit votre fils.

Au ua momenc

Au commencement, ieud

Au commencement, dieu Dieu cra les xieuc les cieux

*et la tere terre au commencement Dieu
au memoc
au Au commencement, Dieu créa les xieuc cieux et la
terre. la la La terre tait était morf informe te et vide :
il y des netebres il y avait des ténèbres à à la rusface
surface
dees llll Commencement Commencement
Commencement*

C'est bien le fils de son père, déclara madame Notre-Dame en remettant la feuille au directeur.

Un bon fils, madame, charmant et poli. Chétif pour son âge, replié sur lui-même, mais doué à sa manière. Il s'en sort très bien avec les additions. Un vrai talent pour les chiffres et les dates. Il ne cesse de surprendre les sœurs par sa prodigieuse mémoire. Événements historiques, batailles, conquêtes, règnes de rois et de reines, ce genre de choses. Prodigieux, étant donné.

Étant donné, mon père?

Il n'apprendra jamais comme les autres enfants, madame. Chaque jour le voit prendre du retard. Je ne nie pas l'importance des chiffres et du par cœur, mais cela ne suffit pas à combler les lacunes d'un cerveau si incohérent. L'art, la littérature, la philosophie, jamais Octavio n'en connaîtra le plaisir, chère madame. Jamais il ne mènera une... comment dire? une vie de l'esprit.

Les larmes jaillirent des yeux de Madame.

Ma chère dame, reprit le prêtre, séchez vos pleurs. Ayez foi en notre Seigneur. Les lacunes de votre fils

sont semblables à nos péchés : de simples instruments des desseins de Dieu.

Madame fouilla ses manchettes et en extirpa un mouchoir. Mon père, quand j'ai rencontré mon époux, je me suis sentie comblée par le destin. Les histoires que racontait mon Émile ne manquaient pas de charme, elles me faisaient rire, c'est à cause d'elles que je suis tombée amoureuse. Peu m'importait qu'il ne sache pas lire. Je ne l'en aimais que davantage. Il n'a jamais rougi de... comment dites-vous déjà?... ses lacunes. Comment aurais-je pu avoir honte, moi ? Il me disait que les Notre-Dame avaient toujours été trop absorbés par leur travail pour trouver le temps de lire. C'est Dieu qui a mis mon fier Émile sur ma route, je l'ai accepté comme il était. De toute mon âme. Quelle plus grande preuve de foi ?

On ne marchand pas son devoir devant Dieu, madame.

Tout ce que j'espérais en retour, mon père, c'était que le Seigneur répande sa grâce sur moi, bénisse notre union et nous accorde un enfant. Était-ce trop demander ? Recevoir comme on donne ? D'ailleurs, les enfants ne sont-ils pas un don de Dieu ? Je savais ce qui pouvait arriver et m'en suis ouverte à l'archange Gabriel. Qu'un enfant risque toujours de subir le même sort que son père, comme Émile a hérité du sien. Depuis, je tâche de me montrer bonne mère à chaque instant. Et voilà, mon fils est puni pour ma vanité. N'avoir pas vraiment de mère et se voir maintenant renvoyer de l'école... Il ne faut pas lui faire ça,

mon père. Rien de tout cela n'est de sa faute, c'est moi qui ai péché.

Madame, je suis persuadé que vous êtes la meilleure des mères et que vous ne voulez que le bien de votre fils. Alors, faites-nous confiance, nous qui avons son intérêt à cœur. Octavio sera bien mieux à la maison. Quand il en aura l'âge, il marchera sur les traces de son père et fera honneur à la profession de boulanger. Soyez assurée que l'archange vous a entendue. Il connaît chacun de vos agissements. C'est à nous d'accomplir le destin décidé par Dieu. Tout ce qu'il y a à faire, c'est de donner à Octavio une situation qui requiert... comment dire?... moins d'intellect. Votre fils prospérera, je vous l'assure. Pour la joie du Seigneur.

Une leçon, Immacolata, une leçon pour les vaniteux.

Sur le chemin du retour, Madame repensa au marbre dans le fournil de la boulangerie. Les traits d'Émile, déformés par l'inquiétude, la douleur fulgurante de la dernière contraction, le premier cri poussé par l'enfant, rien qu'un murmure. Puis les ténèbres envahissantes, tandis qu'elle luttait bec et ongles pour échapper au précipice où elle ne faisait que s'enfoncer. Les ongles maculés de terre humide.

Elle sentit ses genoux flancher et eut peur de s'affaisser sur le pavé. Elle s'imagina allongée le long du trottoir, les badauds en cercle autour d'elle. Madame

serra la main de son fils, priant pour que la menotte rosée qu'elle avait vue se lever dans le bol de pâte l'empêche de tomber. Elle se demanda si Gabriel l'entendait, s'il avait même jamais entendu une seule de ses supplications.

Octavio n'osa pas se plaindre de la douleur que lui causait sa mère en lui broyant la main, ni de sa difficulté à tenir le rythme, de la crainte de laisser tomber son cartable ou de l'effroi que lui inspirait sa mère. Comme ils approchaient de la pointe de gâteau, Immacolata lâcha soudain la main de l'enfant et s'arrêta au milieu de la rue, les épaules secouées de sanglots. Octavio bafouilla qu'il était navré, que tout serait pour le mieux, que les autres élèves n'allaient plus se moquer de lui, qu'elle n'aurait plus à l'emmener à l'école chaque matin, je t'en prie ne pleure pas, je serai sage, c'est promis promis promis.

Et il se précipita dans la boulangerie pour aller rejoindre son père.



En atteignant le dernier étage, le boulanger s'immobilise devant la porte de son appartement arrachée de ses gonds, craquelée, maculée, striée de coups de hache, couverte de petites cloques de peinture formées par la chaleur. Le capitaine sort de l'appartement et pousse la porte sur le côté. Le boulanger tente d'entrer et aperçoit, au-dessus des larges épaules de l'autre, les piliers qui soutenaient des murs colorés, transformés en briques grises, fondues, dont la silhouette se découpe sur le ciel. Le pompier le retient fermement.

Il n'y a plus rien à faire, monsieur.

Si je comprends bien, j'ai un nouvel apprenti, remarqua Monsieur.

Émile Notre-Dame continua à diviser sa boule de pâte à pain pendant que son épouse lui racontait sa visite à l'école. D'un geste calme, il en mit la moitié de côté, saupoudra la table de farine et prit son rouleau à pâtisserie. Tandis que Madame quittait le fournil, il commença à abaisser la pâte. Et pour la seconde fois de sa vie, il s'adressa à Dieu.

Il lui demanda d'où venait Sa cruauté.

Vous punissez un autre garçon innocent, le prochain Notre-Dame, pour la sottise de son père. Qu'avons-nous donc fait pour mériter cette malédiction?

Il aurait bien voulu savoir pourquoi le Seigneur se permettait de briser le cœur d'une femme si vertueuse.

Elle a tant voulu être mère... Si seulement Vous la laissiez l'être.

Il rappela à Dieu leur première conversation. Prosterné devant l'autel matrimonial, il avait remercié tous les anges et les saints d'avoir escorté son Immacolata depuis sa lointaine Toscane, elle qui avait traversé une mer infestée de requins et de sirènes pour venir s'agenouiller au côté d'un modeste quidam du VIII^e arrondissement.

Et maintenant, Vous la condamnez à ce triste fournil.

Sous la force du coup qu'il porta au marbre, le rouleau à pâtisserie de Monsieur se fendit sur toute sa longueur.

Ce soir-là, l'atmosphère était lourde dans le logis des Notre-Dame. Sans toucher à son assiette, Madame alla s'enfermer dans la chambre à coucher. Monsieur regarda sa femme disparaître, puis glissa sa chaise jusqu'à celle d'Octavio. Tous deux gardaient les yeux baissés sur leurs mains. Le boulanger desserra enfin les dents.

Je n'étais pas fait pour l'école, moi non plus. Nous autres, les Notre-Dame, nous avons toujours trouvé d'autres moyens de nous divertir.

Le silence s'étira quelques minutes. Seize doigts se croisèrent, quatre pouces se mirent à tourner lentement. Tandis qu'Octavio commençait à s'agiter sur sa chaise, un pigeon se posa sur le bord de la fenêtre.

Est-ce que je t'ai déjà raconté l'histoire des oiseaux? demanda Monsieur.

Octavio secoua la tête. Monsieur délia le treillis que formaient ses doigts et les étala sur la table.

Eh bien, imagine un temps jadis...

Une époque où vivait un empereur incomparable. Il ne donnait pas de grands banquets et ne promulguait aucune loi. Nul monarque étranger ne lui rendait visite, pas un ambassadeur ne lui demandait de conclure des traités. Il n'envoya jamais de troupes envahir les royaumes voisins. Sa demeure était humble et les ménestrels ne chantaient pas ses louanges. Il n'instituait point de fêtes. Ce n'était ni un tyran enfermant ses ennemis au donjon, ni un dément commandant au soleil de réduire son feu. Il était simple, comme son père et ses ancêtres avant lui. Vertueux et pur.

Mais un empereur tout de même, interjeta Octavio.

Incomparable, répéta Monsieur. Mais il avait un secret.

Monsieur observa son fils écarquiller les yeux, puis il poursuivit son récit en murmurant: Il n'était pas assez sage pour être empereur, à vrai dire.

Ou du moins c'est ce qu'il croyait. Enfant, il se sentait différent des autres. Les gamins qui l'entouraient semblaient avoir l'esprit plus alerte que lui. Quand il leur demandait comment ils étaient devenus si savants, ils souriaient en haussant les épaules. C'est un petit oiseau qui nous l'a dit, ricanaient-ils. Alors qu'il grandissait, son embarras persista. Les autres ne cessaient de se comporter comme s'ils étaient plus éclairés que lui, même s'il cherchait à apprendre, à comprendre le plus possible, même s'il croyait parfois savoir.

La ville sur laquelle il régnait, qui comptait de hauts édifices et de magnifiques arbres au feuillage touffu, était un refuge pour les oiseaux. Les citadins aimaient beaucoup leurs compagnons à plumes, mettaient à leur disposition toutes sortes de perchoirs et d'abris, se réjouissaient de leur moindre chant.

Mais les oiseaux, ils ne lui disaient toujours rien, à l'empereur? demanda Octavio.

Patience, mon garçon. Si tout le monde adorait la gent ailée, certains résidents se délectaient aussi du son de leur propre voix. Leur verbiage voletait au-dessus des rues comme les volatiles eux-mêmes. Ces commérages, il le savait, finiraient par éventer son secret. On se moquerait de lui, on le traiterait de sot.

Il devait trouver un moyen de le dissimuler. Un jour, il revêtit ses plus beaux atours, fit briller ses chaussures, disciplina sa chevelure et se frotta le visage. Puis il fit venir l'artiste le plus talentueux de la ville. J'aimerais que vous fassiez mon portrait, lui

dit-il. Peignez-moi tel que vous me voyez. Ne me représentez ni plus grand, ni plus mince, ni plus gracieux. Je le veux ressemblant, tout simplement.

Mais est-ce qu'il était beau ? s'enquit Octavio.

Partout où il allait, les dames se pâmaient sur son passage, répondit Monsieur. Mais où en étais-je ?

Le portrait, papa.

Ah oui. Le peintre l'acheva en un mois et le monarque en fut très satisfait. C'était comme s'il se regardait dans un miroir. Plissant les yeux, penchant la tête, il en examina tous les détails et se mit à se demander qui était vraiment cet homme, sur la toile. De quoi aurait-il l'air vêtu d'autres vêtements ? Qui serait-il avec une barbe ou un chapeau ? Enfin, une idée lui vint.

Octavio s'assit bien droit sur sa chaise.

Il s'imagina autre, déclara Monsieur.

Octavio fronça le sourcil. Monsieur poursuivit son récit.

Dans son esprit, il se redressa, cessa de voûter les épaules, releva le nez et sourit avec confiance. Il devint un homme qui pouvait marcher dans la rue la tête haute, le visage rayonnant au soleil. À qui les oiseaux de la ville allaient non seulement dire plein de choses, mais avec qui ils se montreraient très heureux de vivre. Le portrait d'un sage.

Ainsi, en s'imaginant autre, il sortit pour rassembler une petite escadrille.

Au début, il ne savait pas quels oiseaux inviter chez lui. Il ne connaissait ni leur nom, ni leur origine, ni leurs habitudes. Il ne faisait qu'admirer leur variété, le plumage de ceux qui pouvaient tenir dans sa main. Il se les représentait tous ensemble dans ses appartements. C'est ainsi qu'il les choisit, un par un.

Pendant des années, il monta sa collection ailée, qui occupait tous les recoins de sa demeure. Les cages lui servaient de meubles, tenant les fenêtres ouvertes ou redressant son lit, faisant office de tables, de sièges ou d'étagères pour en loger d'autres. Certains oiseaux, au plumage si chatoyant qu'il l'aveuglait, n'étaient pas plus gros que l'œuf qui les avait contenus. Quelques-uns étaient gigantesques, hideux, brunâtres, ternes. D'autres ne cessaient jamais leur irritant et bruyant ramage. Il y en avait de toutes sortes : bouffis et chétifs, gros bêtes, petits futés et deux ou trois taciturnes.

Et ceux qui chantaient, ils lui parlaient, à l'empereur, papa ?

Pas si vite, répondit Monsieur.

La ville observait l'oisellerie impériale croître et devenir chaque jour plus encombrante. Les citadins voyaient bien que leur souverain était sage ; comment en serait-il autrement, avec autant d'oiseaux sous son toit ? Mais ils savaient que ceux-ci allaient devenir nerveux, ce qui ne manque jamais d'arriver avec ces créatures ailées. Tôt ou tard, leur propriétaire allait devoir les relâcher. Mais il continuait d'en ramener

toujours davantage. Et le jour vint où ses appartements ne purent en loger un seul de plus. C'est à ce moment-là que c'est arrivé...

La voix de Monsieur traîna, produisant un effet qu'il avait appris de son père.

Qu'est-ce qui s'est passé? demanda Octavio.

Ils ont disparu, expliqua Monsieur. Un jour, alors que Sa Majesté était sortie, ils ont réussi à se libérer. Quand l'empereur est rentré chez lui, il a trouvé ses appartements désertés, les cages ouvertes, les perchoirs vacants. Personne ne les avait entendus s'enfuir. Personne n'avait remarqué le ciel obscurci derrière une nuée d'ailes.

Il pleura la perte de ses compagnons à plumes, dont la présence à ses côtés avait été sa plus grande joie, à jamais envolée. Pis encore, il savait qu'on ne le prendrait plus pour un sage. En apprenant que ses oiseaux l'avaient quitté, les gens commenceraient à poser des questions indiscrètes: Comment un homme qui a toute une volière chez lui est-il assez sot pour la perdre? Il n'aurait rien à répondre et les citadins finiraient par le pousser à l'exil.

Est-ce qu'ils l'ont fait? s'enquit Octavio.

Pas tout à fait, répondit Monsieur. Vois-tu, plus il se tracassait à propos de ses amis à plumes, plus il arrivait à les voir dans sa tête. Aussi clairement que s'ils s'entassaient toujours dans ses appartements. Puis il se souvint de son portrait. De l'homme qu'il s'était représenté, debout devant lui. Pouvait-il en faire

autant avec ses oiseaux? Le petit être puant qui perdait ses plumes et vivait au-dessus des armoires de cuisine, par exemple. L'imaginer bondir tout à coup, comme s'il était deux fois plus gros, et enfler son poitrail au plumage vert pour chanter la sérénade aux oiselles à l'autre bout du perchoir. Ou cet autre affublé d'un gigantesque bec jaune, perché toute la journée sur le dossier de son fauteuil, tirant sur les broderies effilochées et faisant tout un dégât. Était-il possible de le voir en pensée lever son large bec, toussoter, puis réciter un poème?

Et ça se peut, papa?

Oui, affirma Monsieur, il a réussi. Il a découvert que les petits oiseaux n'avaient jamais rien dit à personne. Et qu'en vérité, il n'en avait guère besoin. Les images dans sa tête lui suffisaient amplement pour le rendre sage.

Un empereur vertueux et pur, conclut Octavio.

Monsieur suspendit son va-et-vient autour de la table. C'est pourquoi nous autres, les hommes de la famille, nous avons tant besoin d'images.

Comme dans ton journal?

Le boulanger le plus osseux de Paris sourit. Nous allons l'étudier ensemble. Nous commencerons dès dimanche.



Le capitaine de brigade a déjà vu ça. Trop de versions de la même rengaine : *Mais je n'étais sorti qu'un moment*. Quelqu'un va chercher son courrier en laissant une bougie trop près d'un pan de rideau qui flotte. Le temps qu'il lise une carte postale d'Arromanches et se dispute avec sa concierge, toute une vie de camaraderie part en fumée. Pour le chef des pompiers, le plus tragique, c'est la perte d'animaux de compagnie. Chiens, chats, souris, lapins, lézards, poissons même, au fil des ans il a vu passer tout un zoo incinéré. Il se souvient d'un couple de tourterelles dans le xii^e arrondissement, lovées l'une contre l'autre, les griffes encore cramponnées au perchoir, réduites en un amas de cendres. Il aurait préféré buter contre les ruines de Pompéi plutôt que d'être témoin du suicide d'une veuve sur ses vieux jours.

Il pousse doucement le boulanger vers l'escalier. Mieux vaut rester à l'abri, monsieur, jusqu'à ce que mes hommes aient tout nettoyé.

Il l'observe parvenir à faire quelques pas avant de s'affaïsser contre la rampe. Prenez votre temps, monsieur. C'est tout un choc, je le sais, mais estimez-vous heureux. Vous auriez pu vous trouver chez vous.

Émile Notre-Dame déplia son journal en prenant soin de cacher la première page, lissa le pli entre ses doigts, puis, le tenant à bout de bras, lui donna un petit coup sec, se lécha résolument le pouce et enfin, le retourna.

Étalé sur la une, un homme en uniforme militaire porte les mains à sa poitrine tandis qu'il s'effondre sur le siège arrière d'une décapotable. Des taches d'encre rouges éclaboussent sa tunique blanche, le coup fait tressaillir ses médailles, son casque est de guingois. Une femme vêtue d'une élégante tenue de ville et coiffée d'un chapeau à plumes assorti se cramponne à son compagnon et essaie de le retenir dans sa chute mais, l'air surpris, elle perd elle aussi l'équilibre. Le long des rues et sur les balcons se massent les spectateurs du cortège, qui n'arrivent pas à en croire leurs yeux et, l'air stupéfait, pointent du doigt vers la périphérie de l'image.

Monsieur suivit leur regard.

Un individu vêtu d'un complet sombre, le visage caché par le rebord de son chapeau, se détache de la foule. Le petit pistolet qu'il pointe vers le couple dans l'automobile laisse échapper un éclair jaune et un petit nuage de fumée.

Octavio sortit de la boutique et s'assit à côté de son père. Il se mit à siffler un air méconnaissable. Au bout d'un moment, il soupira de la façon la plus ostensible possible.

Tu me l'as promis, papa.

Monsieur, réalisant soudain qu'il n'était pas seul, leva les yeux de la une, les posa sur son fils, puis de nouveau sur son journal. C'est bien vrai, admit-il.

Il regarda le ciel, se gratta la tête, passa un doigt autour de son col. Il fait chaud, aujourd'hui, constata-t-il. Octavio acquiesça du chef, le sourcil encore plus haut que d'habitude.

Ce n'est pas un début, ça.

Tu as bien raison, admit Monsieur. Parfois, il faut un petit coup d'envoi pour lancer une histoire. Je connais un jeu. J'imagine que c'est un bon moment pour te le montrer, pourquoi pas ?

J'aime bien jouer, répondit Octavio.

Monsieur lui expliqua les règles. Tout d'abord, il nous faut une image, dit-il. N'importe laquelle. Chacun de nous note un détail, si petit et accessoire soit-il. Puis nous décrivons ce que nous voyons. Mais, et c'est là le secret, il faut utiliser le moins de vocables possible. Tour à tour un mot, deux ou trois, et ainsi de suite. Et sans même qu'on s'en rende compte, une histoire naît.

Alors, qui commence, papa ?

Toi.

Monsieur lui fit voir la une en cachant discrètement le meurtrier des doigts. Octavio étudia attentivement l'illustration.

Rouge, dit-il.

Soupe aux tomates, répondit son père.

Des gouttes.

Une petite cuillère.

Sur un gros ventre.

Qui se soulève de rire.

Rigolade.

Le soldat tombe.

Tandis que sa jolie femme.

Tente de le rattraper.

Il est lourd. Trop de tomates.
Elle est maigre. Pas assez de soupe.
La foule les acclame.
Quel spectacle!
Le lieutenant Jean-foutre.
Et madame Crève-la-faim.
Dans leur automobile.
Voiture de course.
La plus rapide sur quatre roues.
En quête de plus de soupe.
Et d'une plus grande cuillère.

Le lendemain, monsieur Notre-Dame demanda à son fils d'ouvrir les portes. Dehors, les premiers clients formaient déjà une file peu disciplinée. La petite foule passa à côté d'Octavio. Les commères discutaient d'une voix forte.

Voyez-vous ça !

Assassiné !

En plein jour !

Les Autrichiens ne toléreront pas ça !

Les Serbes paieront pour ce qu'ils ont fait !

La Russie s'en mêlera sûrement !

Et la Prusse, alors !

À neuf heures seize tapantes, monsieur Grenelle se glissa dans la boulangerie. Célibataire, il vivait deux étages au-dessous des Notre-Dame et consacrait ses journées à bricoler montres et horloges. Il passa sa commande habituelle — deux brioches —, loucha à travers ses épaisses bécicles et passa un doigt calleux sur la vitrine. Octavio prit son poste et, suivant la direction dans laquelle le client pointait, attrapa les brioches choisies et les donna à sa mère, qui tenait la caisse. À travers la vitre, le petit garçon regarda le pantalon de l'homme, dont l'étoffe était distendue aux genoux. Le visage de Grenelle, avec ses yeux ronds qui clignotaient, gonflés par les verres grossissants, apparut au-dessus de lui. Tout le monde l'appelait Grenelle l'aveugle.

Allez, mon jeune ami, dit-il. Donne-les-moi vite avant que le Kaiser se ramène.

Grenelle esquissa un sourire.

À l'intérieur, on continuait de discuter à mi-voix. Ce qu'un journal pouvait bien imprimer, de nos jours, c'était scandaleux ! Et l'archiduc, avec son épouse, la situation était des plus tragiques, c'est certain, peu importe ce qu'on pensait de leur pays. Si la guerre

éclatait, eh bien, le VIII^e arrondissement serait prêt, même si les politiciens ne le sont pas. Ces fichus Boches peuvent nous envoyer ce qu'ils ont de pire, nom de Dieu, ils vont se frotter au meilleur bois dont on se chauffe, ils vont bien le regretter.

Les images de Monsieur avaient toujours concerné des mondes hors de portée : allées et venues, personnages, lieux qui n'avaient pratiquement rien à voir avec sa vie. Même les convulsions qui agitaient parfois Paris semblaient lointaines. Les commérages ne faisaient que lui rappeler qu'il avait ses propres tracasseries. Son fils lui ressemblait chaque jour davantage. Surtout depuis qu'il n'allait plus à l'école. Son épouse se transformait en étrangère, malgré les efforts qu'elle faisait pour dompter ses humeurs. Tous deux avaient besoin de lui, et voilà que cet officier maculé de soupe tombait devant sa porte. Monsieur savait que sa clientèle avait raison : chaque homme valide du VIII^e arrondissement devrait faire son service. Il regarda sa femme et son fils. Mais ma place est ici, marmonna-t-il.

Au meilleur bois dont on se chauffe, s'écria quelqu'un. Même notre brave et frêle boulanger.

Monsieur Notre-Dame avala péniblement sa salive.

Si la France nous appelle, dit-il.

Notre-Dame, c'est ça? Comme la cathédrale?

Monsieur prit la plume de l'officier de recrutement et apposa sa griffe, *N-D*, comme sur ses pains de campagne.

Ayant confié la boulangerie à son épouse, il se hâta de retourner à la pointe de gâteau. Mais au lieu de franchir à grandes enjambées les portes bleues, ce à quoi l'autorisait désormais sa qualité de poilu sans peur et sans reproche, il se glissa à l'intérieur par la ruelle sans qu'on le remarque.

Se demandant s'il avait bien entendu frapper, Grenelle leva les yeux d'un ressort en spirale qui lui résistait. Ses visiteurs se faisaient rares; parfois, un voisin venait lui montrer son aiguille des minutes qui retardait. Ce jour-là, il n'attendait personne. Il hésita devant le loquet, retira ses bésicles et colla au judas son œil le mieux portant.

Je ne suis pas sûr que Madame soit à la hauteur, expliqua Monsieur à Grenelle quand il lui eut ouvert. Le célibataire sentit la honte courber le dos du boulanger.

Mais vous, monsieur, l'êtes-vous?

Allez-vous... vous enrôlez? s'enquit Émile.

J'ai essayé, dans la division d'infanterie motorisée. Étonnantes inventions que ces automobiles, on me dit qu'elles se conduisent pratiquement toutes seules. Mais il n'a fallu qu'un seul coup d'œil à mes bésicles pour que l'officier de recrutement me jette dehors en

riant. Un conducteur qui raterait le tournant et plongerait tout droit dans la Manche, c'est la dernière chose qu'il nous faut, a-t-il déclaré.

Grenelle se força à sourire. Monsieur se contenta de regarder ses pieds.

Je ne sais pas comment vous demander ça...

C'est d'accord, répondit Grenelle. Ce sera un honneur de servir un soldat.

Mais je ne vous ai encore rien demandé...

Maintenant que vous savez la réponse, la question devrait être facile à poser.

Pouvez-vous veiller sur mon commerce, ma femme et mon fils? Je serai plus tranquille si je sais qu'un ami est là pour s'occuper d'eux. Je rentrerai dès que je pourrai.

Comme je l'ai dit, ce sera un honneur. Mais même l'honneur a un prix, mon ami.

Mais encore? demanda Monsieur.

Une brioche de plus fera l'affaire, répondit Grenelle. En complément de ma commande habituelle. À titre gracieux, bien entendu. Pour ce prix-là, vous pouvez bien rester au front jusqu'à ce qu'on vous fasse général.

Le matin où son régiment devait se présenter sous les drapeaux, Monsieur, flottant dans son uniforme d'infanterie, sangla sa ceinture jusqu'au dernier cran, redressa son matricule, le numéro 6694, et descendit à la boutique. Il fit le salut militaire et annonça à tous que leur loyal Notre-Dame, lavé et poli de frais, n'allait pas être longtemps absent. Passant au milieu des clients, il serra des bras, distribua des baisers. Il vit son fils qui se tenait sur le seuil, la main à la tempe, comme il faut. Monsieur l'attrapa sous les coudes et, après quelques grognements d'effort, le hissa sur ses épaules.

Ne t'en fais pas, le rassura-t-il. Nous avons vu les images, dans notre journal, pas vrai? Nous sommes si nombreux à aller au front que les trains sont pleins comme au mois d'août. L'armée a même loué des taxis avec chauffeur pour nous amener. Ce n'est qu'une promenade à la campagne pour rencontrer nos voisins tapageurs. Je serai de retour en un rien de temps, avec une oie de Prusse sous ma veste. Enfin, je serai le boulanger le plus en chair de tout Paris.

Monsieur posa son fils sur le sol. De la manche, il essuya le comptoir, puis une éclaboussure sur ses bottes. Ensuite, il embrassa son épouse assez longtemps pour la faire rougir. Madame planta ses doigts dans la toile rugueuse de sa veste, cherchant les épaules osseuses de son mari. Elle lui murmura à l'oreille.

Je suis perdue à présent. Reviens vite me retrouver.

Elle savait bien qu'il ne lui écrirait pas.

À un rythme inégal, deux paires de jambes maigri-chonnes levées bien haut entamèrent leur marche sous le soleil brûlant de l'été. Grenelle l'aveugle se tenait sur le pavé, devant la boulangerie, un doigt sur l'aile du nez, et s'inclina au passage des Notre-Dame.

Monsieur se retourna et se mit à marcher à reculons, agitant les bras comme un chef d'orchestre.

Tout ce qu'il faut, c'est savoir compter, s'écria-t-il, et marcher au pas. Une-deux-une-deux, sans jamais s'arrêter. On peut aller n'importe où, gauche-droite-gauche-droite. Outre-Rhin, trois-quatre-trois-quatre. De retour à temps pour le repas de Noël, droite-gauche-droite-gauche.



À la terrasse d'un café, un monsieur attire l'attention du garçon, puis jette son journal tout froissé dans la rue. Occupé à déposer l'argent sur le plateau, il ne remarque pas la jeune femme qui l'enjambe et s'éloigne d'un pas vif.

Dans un petit square, une file d'enfants étourdis s'allonge d'un bord à l'autre d'une allée, en attendant l'ouverture du manège. La jeune femme les croise et saisit une parole enfantine à propos d'un malabar de cirque. D'une seule main ! s'écrie une petite fille devant ses camarades qui trépignent de rire.

Sur un banc, non loin de là, deux dames d'un certain âge lisent chacune un exemplaire du même livre. L'une d'elles le referme soudain et donne un coup de coude à sa compagne. Je te l'avais dit, non ? Je savais que c'était lui. Depuis la toute première page.

Le duo lève les yeux sur la jeune fille qui presse le pas, puis retourne à sa lecture.

Un autre coin de rue, et la jeune femme fait halte pour reprendre haleine. Avant de s'engager dans le rond-point, elle attend que la circulation suspende un instant sa course effrénée.

Malgré les folles rumeurs qui arrivaient de l'étranger, le pont des Arts bourdonnait d'activité. Les grappes de passants traversaient la travée de fer comme des automates, semblant n'avoir pour seule destination qu'un bout ou l'autre de la passerelle, et pour seul souci que la crainte de trébucher en changeant de direction.

Henri Fournier tourna le dos à la foule et se pencha sur le garde-fou. Il s'appliqua à remplir sa bouche de salive. Son ami Mabillon, lui aussi enfant de la balle, était accroupi à ses côtés.

Mon père pense que la guerre sera finie d'ici un mois, déclara Mabillon.

Henri visa une péniche qui passait sur le fleuve. Il cracha de toutes ses forces, puis s'essuya le menton.

Qu'est-ce qu'il en sait, ton père? Il est bouquiniste.

Son crachat se perdit dans le sillage torrentueux de la barge. Mabillon leva la tête pour étudier un nuage qui passait au-dessus de leurs têtes.

Qu'y a-t-il de mal à ça? Ton père comme le mien. Et nous le serons un jour. C'est la vie.

Henri posa son regard sur les boîtes alignées le long des quais et repéra son père, massif même à distance, gesticulant au milieu d'un cercle de badauds.

Bouquiniste, répéta-t-il. J'espère que non. Ça ne rapporte rien!

Il s'adossa contre la rambarde et se tourna vers son ami.

Tu penses t'engager?

Mabillon regarda la cathédrale en amont. Une navette fluviale naviguait bas sur la Seine, laissant échapper des volutes de fumée de sa cheminée. Ses passagers se pressaient les uns contre les autres, renaient leur chapeau, pointaient du doigt, consultaient des guides touristiques.

J'en doute, répondit Mabillon. Trop petit. Quelques centimètres de plus, et j'aurais pu passer pour un grand de 18 ans. Et toi?

Henri remonta ses verres sur son nez.

J'en doute, dit-il. Trop myope.



Un homme, vêtu d'un vieux chandail en haillons, des mitaines aux mains, sortit de la foule et s'arrêta en face d'Henri et de Mabillon. Grand, d'une pâleur maladive, il jeta un regard vers l'aval, puis déposa son sac dont il tira une collection de bâtonnets. D'un mouvement circulaire, il déplia son chevalet, en écarta les pieds et le mit en place. Ensuite, une petite toile. Puis une boîte de peinture, un bocal d'eau et une poignée de pinceaux. L'artiste plaça le châssis sur le chevalet, recula d'un pas et fixa l'horizon. Après un moment, il choisit un pinceau et traça quelques touches hésitantes.

Août, ce n'est pas un mois pour porter des mitaines, pensa Henri. Il se demanda comment le bocal était sorti du sac sans laisser échapper une seule goutte.

Mon père dit que les Allemands ne savent pas nager, racontait Mabillon. Ils vont en baver pour traverser le Rhin.

Tandis que le peintre esquissait la silhouette des immeubles qui longeaient les quais, la navette s'avancait en faisant teuf-teuf. À côté de son camarade, Mabillon s'appuya au garde-fou. Ils observèrent l'artiste reproduire le ciel à l'aide de couches de gris et de bleu. Le tableau dégoulinait de peinture.

Mabillon se tourna vers le bateau qui approchait.

Henri regarda naître sous les doigts du peintre une série de carrés verdâtres représentant les boîtes des bouquinistes, sous la tache d'ombre des arbres.

Mabillon remplit sa bouche de salive.

Henri se tourna vers le fleuve, croisa les bras sur le garde-fou et appuya son menton sur ses poings. Qu'est-ce qu'il en sait, ton père? répéta-t-il.

Mabillon se tassa brusquement contre la rambarde. Son crachat blanchâtre décrivit un arc au-dessus de l'eau et se défit dans la brise. Henri haussa les épaules et appuya son front sur ses mains. Entre les planches disjointes de la travée, il vit passer le bateau sous ses pieds, indifférent à leur petit jeu.



À côté du rond-point, une dame replie un tabouret tandis qu'un garçon range dans une valise une série de théières ébréchées et une affichette portant l'inscription 5 CENTIMES MERCI. La circulation suspend un moment sa course et la jeune femme descend du trottoir.

En passant devant une église, elle remarque un vieil homme voûté assis sur les marches, une bible sur les genoux, marquant une page d'un doigt noueux. À ses yeux cernés de rouge, elle voit qu'il a pleuré. Sa gorge se serre. Elle se souvient de l'avoir lue elle aussi, se rappelle que cela éloignait la solitude.

Il guérit ceux qui ont le cœur brisé, et Il panse leurs blessures.

Mais le temps presse et elle ne peut s'arrêter.

Des soldats en rangs serrés, mal à l'aise dans leur uniforme tout raide, sautillant presque pour garder le pas, défilaient sur les grands boulevards. Une démonstration grandiose, des spectacles quotidiens. Chaque parade joyeuse s'en allait rejoindre les trains et les taxis qui emportaient les soldats. On avait ressorti les drapeaux tricolores, rangés un mois plus tôt, pour les accrocher de nouveau aux balcons. Les enfants qu'on portait sur les épaules faisaient peur aux chevaux. Des jeunes femmes tendaient des fleurs aux amoureux qui passaient. Des vieillards se redressaient sur leur canne, leur regard vide trahissant de sordides souvenirs.

Août 1914 : la ville semblait se vider et la rumeur des boulevards avait fini par s'éteindre. Comme suspendue par l'attente.

Madame Notre-Dame se tenait devant les fours où cuisait le premier lot de baguettes, bras croisés sur son tablier maculé de farine, regard fixé sur la fumée qui réussissait à s'échapper des portes. Elle respirait bruyamment, impatiente de sentir ces effluves qu'elle connaissait mieux que sa propre odeur et qui s'accrochaient à Émile jusque dans leur lit. La température dans le fournil devenait étouffante et l'air trop lourd à respirer. Madame se sentit défaillir et se retint à la table de marbre.

Ces derniers jours lui avaient pesé. Elle avait vu son mari et son fils sortir de la boulangerie en marchant au pas. Elle aurait tant voulu courir derrière eux, prendre la main d'Octavio et le retenir, lui dire d'être aussi brave que son père. Imagine-toi en train de déguster cette oie, lui aurait-elle dit. Mais c'était madame Lafrouche qui avait rattrapé Octavio.

La veille au soir, elle avait retranscrit chaque recette dont elle se souvenait. Les pains au levain, les croissants, la brioche aux herbes. Elle avait inspecté à répétition les entrepôts du fournil : les huches de farine, la quantité d'œufs, le levain qui restait. Elle prépara deux boules de pâte à baguette avant d'en arriver à des proportions qu'aurait approuvées son Émile. Elle en mit une troisième à lever et monta à l'étage pour réveiller Octavio et lui demander de l'attendre à la boutique. À bout de forces, elle se rendait bien compte qu'elle n'arriverait pas à tenir la boulangerie toute seule.

Une forme accroupie, dont la silhouette se découpait dans la lumière blafarde de l'aube, apparut à la

fenêtre du fournil. Grenelle l'aveugle frappa au carreau et cria qu'il se présentait comme on le lui avait ordonné.

Octavio s'était rendormi derrière le comptoir. Madame le poussa du coude. Elle leva les yeux sur Grenelle : que diable faisait-il dans la boulangerie à une heure pareille ? Le délire de la guerre lui avait-il fait perdre la notion du temps ? Et qui le lui avait ordonné ?

Grenelle réfléchit à la vitesse de l'éclair.

Ah, mais personne, pas même vous, madame, ne peut enfourner tous ces pains, puis monter les vendre, je ne veux rien insinuer, vous n'êtes ni déficiente ni infirme, bien au contraire, madame, mais ne serait-il pas plus simple si on vous aidait, pas pour la fournée, mais pour la vente, après tout, est-ce si difficile ? Prendre l'argent et servir le pain, ce qui ne veut pas dire que votre travail était facile, je souligne juste à quel point Émile et vous formez un tandem extraordinaire, quel malheur si les affaires battaient de l'aile en son absence, si seulement quelqu'un qui connaît la plupart des clients pouvait vous épauler, appuyer sur la touche des francs, donner un coup de main à la boutique, garder un œil sur le petit, tout en laissant l'ouvrage magistral à une experte comme vous, madame, et en passant, savez-vous que le gouvernement a banni les croissants, quelque chose à voir avec l'approvisionnement en beurre, mais vous êtes au courant, bien sûr...

Grenelle conclut sa tirade par un bâillement. Toutes mes excuses, madame. Il est très tôt.

C'est mon mari, n'est-ce pas ?

Il a voulu bien faire, madame.

Elle épousseta la farine de son tablier. J'en suis certaine. Eh bien, soit ! Il vous sera plus facile de veiller sur nous si vous êtes ici. J'imagine que vous n'avez jamais fait un vrai pain de votre vie ?

Non, madame.

Alors, vous serez responsable de la boutique. Heureusement que mon fils a du talent pour les chiffres, il vous aidera à vous habituer. Et je vous prie de ne pas mettre le nez dans mon fournil.

Grenelle passa le bras autour des épaules d'Octavio. L'homme et le garçon se mirent au garde-à-vous.

Vous pouvez compter sur nous, assura Grenelle.

Madame le remercia de l'avoir mise au courant pour les croissants.

Un souci de moins, conclut-elle.



La clientèle se montra patiente pendant l'apprentissage de Grenelle et lui pardonna d'oublier qui avait commandé le pain au levain ou combien de pains de

seigle sortiraient des fourneaux, je vous assure, mademoiselle, ils seront prêts sans tarder. Quelques comères se plaignirent de l'attente, des erreurs de prix ou de la monnaie oubliée, mais Octavio s'interposait et chuchotait à l'oreille de Grenelle.

Ne faites pas attention, monsieur, elles se plaignent sans arrêt.



Près d'une bouche de métro, la jeune femme s'arrête un moment pour observer un homme, à peu près de son âge, sortir de nulle part et saluer une dame. Il hésite, puis se penche vers elle et l'embrasse sur les joues. Elle semble mal à l'aise dans sa nouvelle paire de chaussures et passe une main nerveuse dans ses cheveux. Le visage de l'homme est couvert de sueur. Tirant sur les jambes de son pantalon trop court, il offre à son amie un gros bouquet de fleurs un peu fanées, qu'elle accepte en souriant. La jeune femme se détourne et poursuit sa course.

Plus de quatre années de rumeurs et de spéculations, de gros titres inquiétants et d'illustrations inventées, des demi-vérités aux mensonges avérés, circulèrent autour de la boulangerie Notre-Dame. Le conflit s'invitait comme une vague venue lécher le seuil ou surgissait en raz-de-marée prêt à tout ravager à l'intérieur. Tôt ou tard, la marée redescendrait, laissant derrière elle des filets de rumeurs, bribes d'information échappées d'une lointaine tourmente.

Ce que ces quatre années allaient laisser comme souvenir à madame Notre-Dame, du moins l'espéreraient-on, c'était que les responsables politiques rétabliraient la fabrication des croissants. Madame arriva à en confectionner une version bien à elle, fin mélange de beurre et de pâte, qu'on ne lui reprocherait pas de

faire admirer à son mari si d'aventure il rentrait un jour.

Elle aurait aussi pu garder le souvenir des soirées passées à aider son fils à organiser la montagne de journaux chaque jour plus haute qu'il mettait de côté pour son père. Ou du dimanche où Octavio initia Grenelle l'aveugle au jeu des histoires. C'était le premier Noël de la guerre. Assis sur le seuil de la boulangerie et grelottant de froid, ils singeaient le groupe de joyeux poilus qu'on voyait en une, blottis autour d'un feu de tranchée : certains chantaient, d'autres dansaient en tandem quelque chose comme une gigue, l'un fumait la pipe, une tasse dégageant de la vapeur à la main.

De ces années-là, il lui restait le soulagement qu'elle ressentait quand elle imaginait son Émile au chaud, sain et sauf comme ces soldats dans le journal, ou quand elle observait du haut de la pointe de gâteau son fils et Grenelle esquisser des pas de danse en bas, sur le pavé.

Ce que madame Lafrouche se rappellerait, c'était 1916. Les soldats revenaient alors à Paris en permission, mais pas son Alphonse. Des hommes vidés, brisés se tenaient sous les porches, les épaules courbées, s'appuyant avec peine sur leurs nouvelles béquilles. Mais aucun signe d'Alphonse. Le facteur qui frappa à sa porte cet été-là, la façon dont il ôta sa casquette et s'épongea le front en lui remettant un télégramme. Le

nom qui s'était propagé tout l'hiver dans le VIII^e arrondissement : *Verdun*. Les explications données sur le lieu de sépulture de son mari, que madame Lafrouche pourrait visiter une fois le retrait de l'ennemi assuré et la stèle commémorative érigée par l'armée. Et comment oublier la noirceur de l'été 1916, le fol espoir que l'armée se soit trompée ? Mais son plus vif souvenir, c'était la douleur dans les yeux de madame Notre-Dame, inquiète que son homme à elle ait pu connaître le même sort. Et les paroles rassurantes de Grenelle. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, lui avait-il murmuré.

Grenelle, quant à lui, gardait surtout le souvenir du printemps 1918. Le pain enfin rationné. Les doléances généralisées dans les longues files d'attente pour de maigres rations : notre patrie rendra l'âme à petit feu, avec toutes ces privations ! Les coups de fusil confus autour de la ville, les voix entrecoupées des gens qui parlaient de troupes ennemies massées aux portes de Paris. Quand la nouvelle d'un bombardement de la capitale se répandit dans la boutique, il concocta une histoire pour distraire Octavio. N'y fais pas attention, lui dit-il. Ça vient de notre armée, pas de la leur. Nos poilus s'exercent à lancer des feux d'artifice en prévision de la victoire. Imagine un peu la fête qu'on lui fera, à ton père, quand il poussera ces portes-là !

Octavio se souviendrait longtemps de son dixième anniversaire, en août 1918. Sa mère lui avait réclamé une histoire tirée de son livre. Surpris, il avait monté l'escalier en colimaçon au pas de course, rapporté *Les Mille et une Nuits*, cherché l'image d'un homme aux somptueux atours, coiffé d'un turban et monté sur un cheval volant. Il ne pouvait raconter ce que son père et lui avaient inventé à partir de cette illustration. Pour sa mère, il voulait quelque chose d'extraordinaire : c'était la première fois qu'elle se prêtait au jeu. C'est l'un des chevaux de papa, commença-t-il, sachant bien ce qu'elle allait répondre. Mais il n'en a pas, objecta-t-elle. Il les cache au fournil, peut-être ? Octavio émit un petit rire. Ce serait trop bête, dit-il. Non, celui-là est l'un des rois qui ont livré le marbre de papa. Ah, je vois, dit-elle en feignant la surprise. Et qui chevauche ce Louis-là ?

Octavio n'oublierait jamais comment il avait répondu. C'est papa, survolant les champs de bataille, en route pour la maison.

Quel merveilleux cadeau d'anniversaire ce serait, conclut Madame.

Et puis, le dernier novembre de la guerre. Depuis des semaines, les ouï-dire retentissaient dans la ville, chaque jour, presque chaque heure.

Madame était assise au fournil, les bras saupoudrés de farine, les joues empourprées par la chaleur, le dos sentant les premiers froids de l'hiver à travers les

vieux murs de pierre les plus éloignés des fourneaux. Dans l'accalmie qui suivait l'affluence matinale, elle tentait de se remémorer le visage d'Émile, comme chaque jour depuis qu'il avait tourné le coin de la rue quatre ans plus tôt. Son sourire espiègle tandis qu'il s'éloignait à reculons, avant de disparaître. L'image était floue à présent, plus qu'une faible lueur à laquelle elle aurait voulu pouvoir s'accrocher. Ces derniers temps, elle cédait à la panique dès qu'elle imaginait une balle traverser la poitrine de son mari, ou un médecin à côté d'une table d'opération tentant avec frénésie de stopper l'hémorragie, ou son homme trébuchant, tout seul, le long d'une route bordée de moignons d'arbres.

C'est alors qu'elle entendit sonner les cloches de l'église Saint-Augustin.

Un lundi? pensa Madame.

Des bruits de pas précipités se firent entendre dans la rue, derrière la fenêtre du fournil. Puis des voix étouffées. Impossible de comprendre ce qui se disait dehors. Elle crut entendre des gens chanter. Le parquet au-dessus d'elle se mit à craquer plus que de coutume. Il se passait quelque chose là-haut.

Alors qu'elle montait au rez-de-chaussée, le visage d'Octavio apparut en haut de l'escalier.

Viens vite, maman! C'est bien vrai. La guerre est finie. Papa va rentrer.

Avant que midi ait sonné, madame Notre-Dame se frayait déjà un chemin vers le ministère de la Guerre, dans les rues enivrées et dansantes.

Elle se joignit aux nombreuses femmes qui faisaient la queue. Quand elle eut enfin atteint le comptoir, elle apprit au petit bout d'homme qui se trouvait là qu'elle n'avait aucune nouvelle de son mari depuis le début de la guerre. L'officier poussa sa bouteille de brandy de côté, posa quelques questions, griffonna dans un grand cahier, lui expliqua toute l'injustice de la pénurie d'agents affectés à la résolution de si nombreux cas. Il l'avisa que l'heure était à la patience et à la réjouissance. Nous allons faire enquête, madame. Entre-temps, aurait-elle l'amabilité de porter avec lui un toast à la paix?

Jour après jour, Madame fermait la boulangerie pendant l'accalmie de l'après-midi et se rendait au ministère de la Guerre. Dehors, des centaines d'épouses, de petites amies, de mères, d'enfants se pressaient en nombre toujours plus grand, le cœur rempli d'espoir.



La jeune femme tourne le coin de la rue, bute contre une chiffonnière et fait voler dans la rigole les trois chapeaux dont celle-ci est coiffée. Son chariot est surchargé de hardes. La demoiselle balbutie des excuses et se penche pour ramasser les chapeaux dont la chute n'a pas aggravé l'aspect déjà lamentable.

Pas la peine de tant vous hâter, mademoiselle, gronde la vieille femme. Puis sa voix se radoucit. Ce qui te fait courir si vite, mon enfant, sera toujours là quand tu arriveras à destination.

La lettre, expédiée par un hôpital près d'Amiens, leur parvint des mois plus tard.

— notre hôpital soigne votre époux depuis quelque deux ans, après qu'on l'eut découvert, à moitié mort de faim, dans les ruines d'un village voisin. Nous ne saurons jamais comment il a réussi à survivre, au fond du fournil d'une boulangerie détruite par les bombardements. Quand on nous l'a amené, il parlait à peine. Nous lui demandions d'écrire son nom, mais il semblait ne pas nous entendre. Nous l'avons d'abord cru sourd, avec tous ces bombardements, vous comprenez. Seul son numéro de matricule pouvait nous donner un indice sur son identité ou son origine. Nous avons envoyé une lettre après l'autre au ministère de la Guerre pour savoir qui était notre brave matricule 6694. Imaginez notre joie quand nous avons enfin appris son nom. Rassurez-vous, madame, sachez que votre époux est sain et sauf, bien que toujours d'une maigreur cadavérique. Il a retrouvé la

voix et nous raconte les histoires les plus extraordinaires. Nous avons l'immense joie de vous annoncer qu'il rentrera en train sous peu. Notre Émile Notre-Dame, infanterie première classe, nous manquera beaucoup. Ce fut un patient très coopératif, qui a allégé nos peines pendant ces années difficiles.

Les soldats se massaient sur la plateforme et se bousculaient en rangs désordonnés, sales, une barbe de plusieurs jours aux joues, vieux avant leur temps. Madame serrait la lettre, scrutait chaque regard vide qui passait devant elle, au milieu de la troupe dont les deux rangs s'écartaient pour l'éviter. Aucune trace d'Émile Notre-Dame. Quand elle se rendit compte qu'elle était restée seule sur la plateforme, elle sentit l'effroi la saisir, ses mains se mirent à trembler en tâchant de déplier la missive et ses yeux se mouillèrent en relisant pour la centième fois les instructions de l'hôpital sur le train en provenance d'Amiens.

Enfin, Madame l'aperçut du coin de l'œil. Monsieur Notre-Dame se tenait sous l'horloge de la gare, jouant avec le dernier bouton de son uniforme. Si elle n'avait pas tourné la tête, elle serait passée à côté de lui sans rien voir qu'un uniforme souillé de plus dans la mer de crasse qui se déversait des wagons. Son teint était blanc comme un drap, ses yeux enfoncés dans ses orbites, ses cheveux hirsutes couverts de fils d'argent. Son pantalon tombait autour de ses hanches, comme s'il était un enfant qui s'amuse à porter les vêtements de son père. Sur sa poitrine, on avait épinglé un carré de papier : *Paris VIII^e*.

Madame se plaça devant son mari et chercha son regard. Elle avança la main vers son visage.

Monsieur lâcha le bouton et leva le menton. Son sourire mit du temps à apparaître.

Excusez-moi, mademoiselle, dit-il. Je cherche quelqu'un.

C'est moi que tu cherches, répondit Madame.

Dans son regard, le vif-argent se raviva. Alors, vous devez être Marianne. Je suis à votre service.

Avec peine, il esquissa une révérence.

Octavio regarda l'homme qui ressemblait à son père s'affaler dans un fauteuil. Il n'y comprenait rien. Il tenta de lancer une histoire. De retour, articula-t-il. Monsieur l'ignora. Octavio sentit son visage s'empourprer et ne put s'empêcher de lui tirer sur la manche.

Mais papa! Ça ne va pas du tout! De retour! Avec une oie de Prusse sous la veste, que tu avais dit. Le boulanger le plus en chair de tout Paris! Tu ne l'es pas du tout! Et où sont tes médailles? Il suffisait de savoir compter, pas vrai, et de marcher au pas. Une-deux-trois-quatre. Je t'ai mis les journaux de côté et j'ai été bien sage! J'ai aidé maman. C'est pas juste, papa!

Octavio sentit les larmes lui monter aux paupières. Tu avais promis, papa. Une oie pour Noël.

Madame prit les mains du petit garçon. Va chercher Grenelle, ordonna-t-elle.

Grenelle nettoya ses bécicles et attendit que ses yeux s'ajustent à la lumière blafarde dans la boutique.

Octavio s'essuya le nez avec la manche. Maman a tout essayé, expliqua-t-il. Papa ne veut rien manger. Je lui ai apporté un journal, mais ça ne l'intéresse pas du tout. Je pense que nous avons besoin d'aide, monsieur.

Émile s'était endormi là où il s'était assis, son uniforme couvert de miettes, un journal sur les genoux. Grenelle ordonna à Octavio d'écarter les rideaux, puis demanda où était sa mère.

Octavio allait d'une fenêtre à l'autre. En haut, dit-il.

La lumière du soleil s'engouffra à l'intérieur et réveilla le boulanger. Monsieur se redressa en sursautant, son visage émacié tordu par l'effroi.

Bienvenue chez vous, mon ami, commença Grenelle. Vous ne seriez pas plus à l'aise là-haut?

Les yeux de Monsieur s'agitaient de droite à gauche comme s'il avait été frappé de cécité.

Le fournil, c'est plus sûr, dit-il, plongeant la main dans la poche de son pantalon à la recherche d'une montre que Grenelle savait perdue depuis longtemps.

Monsieur regarda dehors. D'une minute à l'autre. Les tirs vont retentir. On est morts si on reste ici.

Grenelle se tourna vers Octavio. Nous aurons besoin d'une couverture et d'un oreiller, dit-il.

Au sous-sol, Grenelle arrangea un lit sur la grande table, devant les fourneaux. Octavio la débarrassa des petits bouts de pâte durcie et de la poussière de farine. Je suis né là-dessus, rappela-t-il.

Si cette table convient aux bébés, elle peut aussi servir à leurs papas.

Il fallut quelque effort pour aider Émile à se lever. C'est bien le boulanger le plus osseux de tout Paris à présent, pensa Grenelle en le guidant dans l'escalier qui menait au fournil. Monsieur se recroquevilla sur la dalle de marbre. Octavio posa une couverture sur les épaules de son père.

Grenelle quitta la pointe de gâteau et revint dans l'heure avec une meule de fromage, une boîte de sardines et des morceaux de fruits dans un filet. Déjeuner pour nous quatre, annonça-t-il. Il demanda si Madame était descendue.

Octavio contourna l'édifice et, du bas des escaliers, appela sa mère. Il tendit l'oreille, attendant le frottement des pattes d'une chaise ou des bruits de pas. Mais il n'entendit rien et retourna à la boulangerie. Elle doit être crevée, dit-il.

La boutique restera fermée pour le moment, décida Grenelle. Tout le monde est à bout de forces.

Cette nuit-là, Octavio se coucha sous la table où ronflait son père. La pointe de gâteau craquait et geignait au-dessus d'eux. Il ne dormit que d'un œil et crut entendre des pas dans l'escalier. Notre-Dame en personne apparut à la porte du fournil, portant dans ses mains lumineuses un plateau de pains au chocolat. Octavio se retourna. Le rêve s'estompa tandis que la Vierge Marie écartait les bras en souriant.

Grenelle l'aveugle, assis au coin de la vitrine, les genoux remontés, sa tête branlante retombant sur ses bras, luttait contre la fatigue qui embrumait son esprit. Il voulait rester éveillé; l'aube allait se lever bien assez vite. Il cherchait toutes sortes d'excuses qu'il débiterait d'un ton neutre dès qu'il passerait la tête par les portes bleues pour saluer les premiers clients. Je sais à quel point nous voulons tous que les choses reviennent à la normale, dirait-il, et Madame m'a demandé de vous remercier de votre aimable attention. Ce fut un véritable chemin de croix pour notre boulanger. Il y a beaucoup de temps à rattraper. Laissons-leur un jour ou deux, vous voulez bien? Pour refaire connaissance. Vous comprenez, j'en suis sûr.

Le lendemain, à midi, Madame n'était toujours pas descendue à la boulangerie. Grenelle demanda à Octavio de garder un œil sur son père. Je file chez moi chercher quelques affaires, annonça-t-il. De retour en moins de temps qu'il en faut pour le dire.

Grenelle monta jusqu'à l'appartement des Notre-Dame, dont il trouva la porte ouverte. Il appela Madame et entendit du bruit dans la chambre à coucher. Il entra et appela de nouveau.

Il la trouva assise sur le bord du lit, le regard dans le vide. En voyant ses yeux enflés et ses joues rougies, il se dit d'abord qu'elle n'avait cessé de pleurer depuis hier. Devant elle, la porte de l'armoire était ouverte et coincée contre le lit.

Madame? demanda Grenelle.

Laissez-moi tranquille.

Si vous descendiez? Je vais nous faire du café.

Madame se tourna vers l'horloger aveugle.

Je voulais me changer, vous voyez, mettre quelque chose de plus élégant. Pour lui souhaiter la bienvenue. Mais je n'arrive pas à pousser le lit. Et maintenant, j'ai coincé le tiroir, et...

Je peux vous aider, madame.

... et c'est trop tard à présent. D'autant qu'Émile ne remarquera sûrement rien...

Je suis sûr que si, madame. Il a seulement besoin de temps.

Allez-vous-en.

Si vous permettez, insista Grenelle.

Madame finit par hurler en direction de l'horloger aveugle.

Comme vous voulez, madame. Je reviendrai plus tard.

Grenelle referma doucement la porte de la chambre derrière lui.

Le lendemain, en fin de journée, Grenelle consulta sa montre. Une autre journée s'était écoulée. Un peu plus, d'après ses calculs. Et Madame restait enfermée. Il s'apprêtait à monter à l'étage quand un uniforme apparut dans l'embrasure des portes bleues.

L'inspecteur expliqua les raisons de sa visite.

Je connais les Notre-Dame, commença Grenelle. Monsieur est souffrant et Madame n'est pas encore levée. Vous pouvez me laisser votre rapport, je le leur transmettrai.

Tout ça n'est pas très régulier, dit l'autre. Mais il était en retard dans sa ronde, il avait toute une mati -

née d'avis à déposer et dans ces circonstances, il allait prendre congé, veuillez recevoir nos condoléances, monsieur, je vous souhaite une bonne journée.

Au fournil, Grenelle approcha le document de ses yeux jusqu'à ce que les lettres se dessinent plus clairement. Il se racla la gorge et commença à lire tout haut.

En tant qu'officier, j'ai le triste devoir de vous annoncer qu'à deux heures trente hier matin a été constaté le décès d'une dame Immacolata Notre-Dame, dont le dernier domicile connu se situe dans le VIII^e arrondissement de Paris, aux environs de l'église Saint-Augustin, à la suite de graves blessures causées par le piétinement d'un cheval qui, au moment de l'incident, tirait le chariot de livraison d'un sieur Philippe Lecler, résident de Courbevoie, marchand d'anguilles, et propriétaire légitime dudit animal. Malgré divers témoignages concernant la nuit sans lune et l'obscurité subséquente, le poids des anguilles, l'élan du chariot, l'agitation observable de la victime et sa prostration physique au moment des faits, témoignages dûment obtenus pendant l'examen minutieux de la scène et déposés devant notaire, tels qu'inclus aux présentes, le soussigné a conclu à l'accident, inévitable et malheureux. Aucune mesure supplémentaire n'a donc été jugée nécessaire et ledit Lecler, déclaré innocent de toute négligence et de tout délit, a pu retourner à sa résidence avec l'animal et le chariot en question.

Signé, daté, et cætera.

Grenelle releva la tête. Monsieur n'avait rien dit et à part un sourcil plus haut que l'autre, le visage

d'Octavio n'exprimait aucune émotion. Comme si l'horloger avait parlé une langue étrangère.

Grenelle scruta le visage de Monsieur dans l'espoir d'y déceler des bribes d'entendement, mais seule son imagination s'imposait à lui. Il voyait Madame serrer son châle sur sa tête, repérer une zone d'ombre entre deux réverbères, attendre que la vieille jument de Lecler prenne de la vitesse, choisir le bon moment pour descendre du trottoir, fermer les yeux.

Monsieur Notre-Dame esquissa un sourire et demanda si quelqu'un voulait l'entendre raconter une histoire.



Ça fait longtemps qu'il est entré, remarque quelqu'un. Je me demande s'il va bien.

Et vous, comment iriez-vous?

La foule se rassure en pensant que, comme la brigade est toujours sur les lieux, le boulanger n'est pas entre trop mauvaises mains.

Les spectateurs lèvent la tête pour mieux voir les pompiers qui apparaissent dans les ruines de l'appartement, en haut de la pointe de gâteau. Un ou deux jeunes sapeurs oublient un instant la gravité de la situation, agitent leur casque, bombent le torse, retroussent leurs manches et montrent leurs biceps couverts de suie. Avides de jouer un rôle dans un conte cruel de la vie urbaine qui épatera leurs parents de la campagne, certains badauds s'oublient eux aussi et saluent de la main en retour.

Grenelle se pencha pour ramasser les fleurs qui commençaient à s'accumuler sur le seuil de la boulangerie. Madame Lafrouche s'approcha, un œillet rouge à la main. Je pense que c'était l'une de ses fleurs préférées, dit-elle.

La couleur, sûrement, acquiesça Grenelle.

Comment va le petit ?

Il a ses bons et ses mauvais jours. Comme vous-même, j'imagine.

Madame Lafrouche prit une grande respiration. Mon Alphonse... oui, deux ans déjà... on pourrait croire que c'était hier... il aimait tant le pain au levain... excusez-moi, oui, Octavio, vous dites qu'il ne va pas trop mal ?

Il s'en remettra, madame. C'est un garçon solide. Un grand réconfort pour son père.

Lisent-ils le livre que je lui ai donné? demanda madame Lafrouche. Une idée d'Alphonse, vous savez, comme toujours...

Grenelle prit la fleur qu'elle lui tendait. Un petit mensonge ne fera pas de mal, pensa-t-il. Tous les jours, madame.

Elle se tordit les mains. Il est peut-être... trop tôt... mais je me demandais si... enfin, quand... la boulangerie rouvrira ses portes... ce qui allégerait notre fardeau à tous.

Bientôt, l'assura Grenelle, très prochainement. Vous faites bien de le demander, madame. Il serait bon de revenir à la normale. Je veillerai à ce que Monsieur reçoive votre cadeau.

Pendant une bonne partie de la guerre, la boulangerie Notre-Dame avait su faire avec de maigres approvisionnements. La ville avait eu la bonne fortune de n'avoir jamais vraiment manqué de l'essentiel, hormis de brèves pénuries de beurre. La vitrine était souvent restée à moitié vide, car Madame restreignait la variété de pains offerts aux clients, mais ceux-ci pouvaient se féliciter de n'avoir guère connu la disette.

Je suis un pèlerin en terre étrangère, se dit Grenelle en s'appuyant sur le marbre tout en s'efforçant de

dégager une image précise de l'état des stocks. Octavio se hissa sur la table et Grenelle se tourna vers lui.

Ton père vantait toujours les mérites de son petit apprenti. Mon Octavio est doué, disait-il, un vrai Notre-Dame. Alors, jusqu'à quel point l'es-tu, au juste ?

Octavio haussa les épaules. Des fois, papa me laissait travailler aux fourneaux. Je l'aidais à préparer les pains les plus simples. On faisait de la brioche tous les jours.

Pas celle de ta mère, j'espère, s'inquiéta Grenelle.

Non, monsieur, la spécialité aux herbes de papa.

Octavio décocha un sourire à son père. Monsieur Notre-Dame était assis dans son coin du fournil, les yeux fixés sur la fenêtre.

Cette brioche... elle m'a bien manqué, conclut Grenelle.

Mélanger la farine, le levain et l'eau dans un bol ne constituait pas une grande difficulté. Il suffit d'une douzaine d'essais pour trouver la bonne proportion de sel et de sucre. Le jeune garçon s'efforça de se rappeler la méthode de son père, pour les œufs : gracieux tour de main, comme celui d'un jongleur, passage d'une main à l'autre, coup délicat sur le bord du bol, jet final, rapide et juste. Au cinquième essai, Octavio avait percé le mystère de la manœuvre : briser la

coquille contre la jatte, laisser s'échapper le jaune et le blanc tout en gardant la coque à la main. La septième fois, il y arriva d'une seule main. Aux dixième et onzième coups, il cassa deux œufs en même temps, un dans chaque main.

Tu es bien le fils de ton père, déclara Grenelle.

Malaxer le tout s'avéra plus difficile. L'horloger jurait : la pâte lui collait aux doigts plutôt que de rester dans le récipient. Octavio s'agenouilla sur la table et se mit à pétrir la pâte de toutes ses forces, la poussant et la tirant jusqu'à s'en meurtrir les poignets. Grenelle le regardait faire, saupoudrait le marbre de farine, déposait une mesure de beurre de temps en temps. Ils arrivèrent à façonner une boule toute luisante. Grenelle, couvert de farine, et Octavio, essoufflé, le visage en feu, contemplèrent leur création comme si elle allait exploser d'un instant à l'autre.

Tout d'un coup, Monsieur se leva de son coin. Chancelant sur ses jambes, il s'accrocha au rebord de la table. Mon marbre, déclara-t-il.

Octavio et Grenelle levèrent les yeux vers le visage rayonnant de Monsieur.

Saviez-vous, messieurs, qu'il vient des carrières de la Toscane? Une dalle aussi haute que la pointe de gâteau. Elle a fait le voyage sur une mer infestée de requins et de sirènes. Ensuite, on l'a mise à bord d'un train cracheur de feu qui ne s'est arrêté qu'une fois arrivé au bord de la Seine. À l'aide d'un treuil, on l'a hissée sur une barge poussée par cent rameurs. Il lui

a fallu un jour pour faire son entrée dans Paris. On l'a ensuite placée sur un chariot tiré par cinq étalons portant des noms de rois, quatre Henri et un Louis. Des quais jusqu'ici, on pouvait entendre vingt sabots faire vibrer les pavés et les déchasser de leur mortier. Et la voici, *mia bella Italiana*, toute prête à recevoir ma pâte à pain.

En parlant, Monsieur faisait de grands cercles avec les bras comme s'il pétrissait une immense miche.

Grenelle se mit à diviser la pâte, en suivant les mouvements de Monsieur, et roula délicatement chaque morceau entre ses doigts. Octavio trouva les moules à brioche. La préparation fut transformée en une série de petites balles lisses qu'ils placèrent chacune dans un des moules qui s'alignaient sur les plaques. Le badigeon, rappela Octavio.

Il cassa un œuf dans un autre bol et y ajouta quelques gouttes d'eau. À petits coups des plus délicats, comme son père le lui avait appris, il enduisit chaque brioche d'une couche d'or liquide.

Puis il pointa le doigt vers une jarre sur l'étagère. Le secret de papa, chuchota-t-il.

Grenelle la plaça sur le marbre. Une odeur de romarin lui emplit les narines. Octavio en prit une grosse poignée. Penché au-dessus des plateaux, il le réduisit en poudre en le frottant entre ses paumes. Une poussière de flocons verts, comme la plus fine des neiges, se posa sur les petits bijoux de pâte.



Quatorze minutes, trente-deux secondes, annonça Grenelle. Il déposa les plateaux de brioches sur le marbre : deux douzaines de petits dômes, certains d'une rondeur parfaite, d'autres aplatis et brûlés, tous ornés d'un peu de vert.

Tu les entends? demanda Monsieur.

Octavio tripota une brioche entre ses mains jusqu'à ce qu'elle refroidisse. Il l'approcha des oreilles de son père et la tapota du pouce. Le visage de Monsieur s'éclaira d'un sourire.

Elles chantaient, vous savez. Les sirènes. Quand mon marbre naviguait au-dessus d'elles.

Le lendemain, l'affichette FERMÉ POUR UNE PÉRIODE INDÉTERMINÉE fut retirée de la vitrine de la boulangerie Notre-Dame. Madame Lafrouche fut parmi les premières clientes.

Parfois, la nuit, couché sous la table du fournil, Octavio écoutait les cliquetis métalliques des portes des fourneaux répandant leur chaleur se mêler aux ronflements de son père en train de s'assoupir. Dans son sommeil, Monsieur marmonnait des paroles inintelligibles à propos de bottes sèches, de couvertures chaudes ou d'arbres encore capables de donner de l'ombre. À pas de loup, Octavio montait au dernier étage de la pointe de gâteau et poussait un fauteuil

mal rembourré près de la fenêtre pour observer la scène, en bas.

La rue était si étroite qu'elle semblait toujours drapée de pénombre, ce qui donnait aux portes et fenêtres l'allure de grands trous noirs et aux immeubles des inclinaisons d'ivrognes. Des silhouettes s'y dessinaient parfois, travailleurs de nuit, insomniaques ou vagabonds. Octavio les voyait comme une série de chapeaux et de sommets de crânes, toujours les mêmes, et de parapluies quand il pleuvait. Il se demandait si les ténèbres ne lui jouaient pas des tours. Les sombres formes qui émergeaient des porches et disparaissaient derrière le coin de la rue n'y retournaient-elles pas en catimini, attendant qu'il se rendorme, répétant leur manège? Les chapeaux, les crânes, les parapluies semblaient toujours quitter la rue, sans jamais revenir.

Octavio ne s'était jamais aventuré plus loin que l'école. De son poste d'observation en haut de la pointe de gâteau, il se demandait où allaient tous ces gens qui disparaissaient au coin de la rue. Il avait les mains moites juste à l'idée de s'éloigner du seuil de la boulangerie.

Aux premières lueurs de l'aube, une chiffonnière apparaissait parfois, son chariot surchargé de tout un fatras : couvertures, vieux manteaux, draps, rideaux, édredons, chapeaux, chaussures, gants, bas, robes, pantalons. La femme, elle-même amas de hardes, portait une couche de vêtements par-dessus l'autre : bas sur ses chaussures, collants par-dessus ses bas, jupes sur pantalons, écharpes, manteaux, vestons, chandails,

vestes et chemisiers superposés. En équilibre sur sa tête, elle portait une pyramide de chapeaux, du plus petit au plus grand. La vieille femme s'avancait sous la lumière des réverbères, glissait jusqu'au prochain halo, disparaissait et reparaissait, puis s'évanouissait au coin de la rue.

Octavio n'avait aucune envie de les suivre, ni ces vagabonds de la nuit ni cette pauvre mendiante. L'idée de quitter la pointe de gâteau et le souvenir de ce qui était arrivé à sa mère et à son père après qu'ils l'eurent fait lui retournaient l'estomac et le couvraient de sueur froide.

Mais il était déjà temps de retourner allumer les fourneaux et de réveiller son père.



En tournant le coin d'une rue, la jeune femme sent une fumée à peine visible lui irriter les yeux. L'odeur de brûlé lui chatouille le nez. Elle s'approche, interdite devant la petite foule qui semble être sortie tout droit du pavé. Elle garde la tête basse et sa chevelure s'échappe de son foulard.

Personne ne s'occupe d'elle, tandis qu'elle se place d'un pas hésitant derrière les badauds.

Madame Céleste s'était convaincue, comme n'importe quel autre parent l'aurait fait, que l'accident n'avait jamais eu lieu. Avec douceur, elle enfilait une nouvelle robe par-dessus les bras tendus de la jeune Isabeau. Avec patience, elle guidait les doigts de la petite fille et lui apprenait à disposer ses cheveux en anglaises. Elle souriait et hochait la tête quand Isabeau offrait ses commentaires enfantins sur les magazines de sa mère, donnant son appréciation d'un chapeau, d'une paire de chaussures, d'un chemisier.

Pendant ces années-là, madame Céleste s'inquiétait secrètement pour Isabeau. La pensée que la petite puisse souffrir du commérage des boulevards lui était insupportable. Dès qu'elles sortaient de l'appartement familial, Madame faisait tout pour protéger sa fille des doigts pointés et des regards cruels, dissimulant un tremblement nerveux derrière une voix sévère. Ma

chère enfant, tu sais bien qu'une jeune fille ne doit jamais sortir tête nue. Si tu insistes pour venir avec moi, de grâce porte un foulard.

Pourtant, malgré le temps qui passait, la tare de sa petite fille ne s'estompait guère. Plus madame Céleste s'évertuait à l'ignorer, plus la cicatrice lui apparaissait crûment. Son angoisse se retournait contre elle. Elle savait que les commères les plus acharnées ne la verraient plus jamais comme une carte de mode, avec ce pauvre petit minois brûlé qui émergeait de derrière ses jupes. Personne ne dirait « magnifique, magnifique... » à présent. Les mauvaises langues ne retiendraient que son échec. Une mère si fière, diraient-elles, et voyez le résultat. Ce n'est pas Isabeau qu'on blâmerait pour sa maladresse. Non, ce serait Céleste qu'on désavouerait, elle qui serait condamnée : « honteux, honteux ». Pas assez vigilante pour protéger sa fille.

Sommes-nous obligées de sortir aujourd'hui, ma chérie ? Le temps est à l'orage.

À l'âge ingrat, les membres d'Isabeau s'allongèrent, la faisant paraître un peu gauche. Elle avait si souvent plié ses magazines préférés qu'ils commençaient à se déchirer au moindre contact. Elle errait comme une âme en peine dans les appartements Normande. Un jour, Pascal en eut assez.

Peut-être qu'un livre la distraira, suggéra-t-il à sa femme. C'est bientôt son anniversaire. Comment a-t-elle pu grandir si vite?

Pascal tendit à Isabeau son cadeau d'anniversaire. C'était un guide du Louvre, usé, assez petit pour tenir dans une poche et dont on avait maintes fois plié les coins de pages. Le bouquiniste avait assuré qu'il valait dix fois son prix : voyez, monsieur, les nombreuses reproductions de cette édition fort rare. Pascal ne fit qu'un commentaire : comme ces tableaux semblaient minuscules et ternes ! J'aime à croire que les vrais valent la visite, dit-il en lui tendant la moitié de la somme demandée.

Vous ne serez pas déçu, monsieur.

De retour chez lui, Pascal écrivit sur la page titre :

*À notre chef-d'œuvre, à l'occasion de son quatorzième
anniversaire. Avec toute notre affection,
de maman, papa et Zouzou.*

Isabeau se retirait dans sa chambre pendant des heures, blottie sous l'édredon, à lire les descriptions de son guide. Elle étudiait le plan des étages, suivait du doigt les galeries le long des lignes pointillées, examinait les images fanées. Suivant son humeur, elle s'interrogeait sur les œuvres les plus tragiques, pour

les délaissier ensuite au profit de toiles plus réjouissantes. Elle dessinait des étoiles à côté de ses préférées, soulignait ou biffait les noms et adjectifs qui lui plaisaient ou lui déplaisaient. Elle rêvait de tableaux, de ses peintures à elle, et s'amusait à les imaginer accrochés aux murs de sa chambre.

Ses rêveries devinrent obsession de jeune fille. Le soir, à table, elle ne parlait de rien d'autre. Comme ses tableaux devaient être magnifiques ! Et tous ces personnages, semblant sortir du cadre pour rejoindre leurs admirateurs, n'est-ce pas, maman, que leurs yeux doivent suivre les visiteurs qui font le tour de la galerie. Des centaines de gens, sûrement, visitent chaque jour le musée, comme tes clients, papa.

Je t'en supplie, papa. Si on y allait nous aussi ?

Un dimanche après-midi, Pascal Normande s'éveilla en sursaut de sa sieste.

Nous devrions nous montrer en société, suggéra-t-il en se frottant les yeux, nous montrer, aller voir...

Madame Céleste errait dans la pièce, disposant les vases de-ci, de-là, les remplaçant à nouveau. Aller voir ? demanda-t-elle en passant un doigt sur le rebord de la fenêtre.

... une pièce de théâtre, répondit Pascal. Un vernissage, une exposition. Comme nous le faisons avant... avant...

Une exposition? s'enquit Madame.

Des œuvres d'art. Les tableaux du guide d'Isabeau, par exemple. Ce serait bon pour les affaires, tu ne crois pas? Suivre de nouveau la clientèle. Même Isabeau sait qui visite les musées.

La suivre? Comme des moutons, tu veux dire.

Isabeau les adore, ces peintures, interjeta Pascal. Comment un père peut-il refuser ce petit plaisir à sa fille?

Tu ne suggères tout de même pas que nous devrions y aller tous les trois?

Nous ne pouvons pas la cacher indéfiniment, ma chérie.

Tu ne parles pas sérieusement!

La comédie a assez duré. La petite a le droit d'être heureuse, elle aussi.

Qui te parle de comédie? Il s'agit plutôt de lui épargner le pire. Pense aux ragots si nous commençons à la faire parader dans la rue. J'en frémis déjà, rien que d'y penser.

Pascal balaya l'air de la main. Les gens parlent déjà, trancha-t-il. Sais-tu ce qu'on raconte? Que nous la gardons enchaînée dans un placard, comme une sorte d'animal sauvage. Il y a même une rumeur qui court, je l'ai entendue moi-même, voulant que ce soit toi qui aurais jeté de l'eau bouillante sur elle, par jalousie. Crois-moi, le jour où ils la verront, cette cicatrice, ils

trouveront d'autres sujets de conversation. La laideur ne laisse pas une impression moins fugace que la beauté. Les commères oublieront notre fille, d'une façon ou d'une autre. C'est toi qu'elles admireront.

Je préférerais de beaucoup qu'elles s'en abstiennent.



Madame Céleste insista pour attendre que les arbres fleurissent, que les Tuileries soient libérées de leur fange et qu'on puisse y marcher tout à son aise. Il fallait éviter les jours de vent, qui ferait voler les chapeaux, les robes et le foulard d'Isabeau. Et le ciel devait être sans nuages.

Foulard? demanda Pascal.

La petite portera du rose, résolut Madame. Et l'un des foulards de ta collection, celui qui a des plumes de paon, tiens. Assurons-nous qu'elle le serre contre sa joue et qu'elle jette les extrémités par-dessus ses épaules.

Isabeau s'éloigna de son poste d'écoute contre le trou de la serrure, le visage en feu. La peur d'être vue, les regards insistants, les murmures semblaient donner vie à la brûlure qui lui balafrait la joue. Mais elle ne pouvait rater cette chance. Elle était prête à tout pour voir ses chers tableaux. Elle se pencha vers son petit chien.

Zouzou, le Louvre. Peux-tu le croire ?

Le petit chien, désormais quasi aveugle et tout à fait sourd, vint enfouir son nez dans le pli de la cheville d'Isabeau.

Les Normande se joignirent aux visiteurs qui se bousculaient dans l'entonnoir étroit des portes du Louvre pour émerger dans la grande galerie, échevelés, émerveillés, comme projetés par une lance à eau.

Isabeau portait un rectangle de soie dessiné par son père dont les extrémités lui descendaient dans le dos. Cramponnée à son guide, elle leva les yeux vers le plafond de verre et buta contre sa mère, qui la repoussa d'un mot ou deux — il fallait faire attention où elle mettait les pieds — tout en rajustant le pli de sa robe.

Les rayons de lumière entraient à flots dans la salle comme si elle eût été à ciel ouvert. D'une main gantée de rose, Isabeau s'abrita les yeux. L'autre bout de la galerie lui semblait à mille lieues et cette sensation d'infini lui donna une chair de poule qui remonta le long de ses bras. Elle sentit un chatouillement sous le genou et un frisson traverser son crâne, frétille et tressaillit d'émoi.

Quelques grandes personnes s'agglutinèrent autour d'elle, certaines se penchant vers les tableaux situés à leur niveau, d'autres levant la tête pour admirer les œuvres accrochées près du plafond. Nul ne prêtait attention à la jeune fille au foulard orné de plumes de paon.

À mesure qu'Isabeau progressait dans la galerie, elle voyait des éclats de couleur et pensait reconnaître les œuvres, maintenant transformées : rouges profonds, mordorés, verts et jaunes somptueux, noirs d'encre et azurs. Elles étaient toutes là, les amies qui partageaient sa chambre, ses favorites qui lui apparaissaient tout à coup gigantesques après les reproductions granuleuses du guide. Certaines faisaient toute la hauteur des murs, leurs personnages semblant prêts à sortir du cadre, comme elle s'y attendait. D'autres, plus petites qu'elle ne l'aurait imaginé, étaient collées les unes aux autres, joue contre épaule, oreille contre joue. On y voyait des têtes décapitées sur un plateau, des saints montrant du doigt le ciel en souriant, des bourgeois on ne peut plus sérieux, des mères et leurs fillettes, des bébés coiffés de bonnets, des marins naufragés, des musiciens et des déesses qui dansaient au milieu de ruines antiques.

Le flot des visiteurs ralentit et forma une masse qui se bousculait du coude autour d'un tableau qu'Isabeau savait être, d'après le plan des étages, la fameuse *Joconde*, qu'elle n'aimait pas tellement. La reproduction de son guide lui donnait l'air crasseux d'une

balayeuse de rue. Dans le journal de son père, Isabeau avait appris qu'on avait dérobé le portrait quelques années plus tôt. Pendant des mois, des milliers de visiteurs étaient venus pleurer devant le carré de papier peint jauni et les crochets où il avait été pendu. Ils avaient même laissé des poèmes, des fleurs et des lettres de condoléances, comme si la disparue était leur bien-aimée. Quels gestes insensés ! pensa Isabeau. La femme du portrait lui semblait un peu grassouillette, ses atours ternes, ses cheveux grasseyeux, ses mains démesurées.

Isabeau en cherchait un autre, celui d'une jeune fille à peine plus âgée qu'elle. De la page du guide, le modèle lançait un regard suppliant qui semblait dire : ne vous massez pas autour de moi, ne me montrez pas du doigt, ne me vénerez surtout pas. La toile était accrochée au milieu de paysages imaginaires et de scènes de la vie paysanne. La petite plaque sur le mur disait : 422, *Le Printemps, Ingres, signé et daté de 1856*.

Seule dans sa chambre, Isabeau lui avait donné des noms secrets : peut-être Téthys, ou encore Iolanthe. Quelque chose d'exotique, hors du commun. Mais maintenant qu'elles étaient là, face à face, Isabeau lui trouvait plutôt un air de Sofia. Entièrement nue, elle se tenait sur le bord d'un étang à la surface lisse, dans une forêt dense, une urne en équilibre sur l'épaule, dont l'eau s'échappait pour se déverser entre ses doigts. Sa peau, dépourvue de taches et d'ombre,

semblait éclairée de l'intérieur. Ses aisselles et ses parties intimes étaient glabres. Elle n'avait aucune cicatrice.

Isabeau rougit comme si elle se regardait dans le miroir. Sofia ne faisait aucun geste pour couvrir sa nudité, mais Isabeau percevait un début de mouvement dans sa pose, dans la façon dont la jeune fille serrait les genoux. Isabeau imagina deux sœurs, seules dans leur chambre, partageant la même timidité. Se révélant l'une à l'autre leurs corps de femme en devenir, au milieu de rires et de cris étouffés.

Elle contempla le visage de Sofia, ses lèvres entrouvertes esquissant un sourire circonspect. Elle s'en approcha. Les grands yeux bruns de la jeune fille ressemblaient aux siens, un peu bridés vers le bas. Sa chevelure était d'un brun moins chocolaté, peut-être, mais tout de même approchant. Elles avaient peut-être la même taille, mais Isabeau n'aurait pu le dire avec certitude. Elle s'imagina dos à dos avec Sofia, se cognant la tête et éclatant de rire.

Elle serait la plus brave, pensa-t-elle. Sofia n'avait rien à cacher. Et pourtant, elles auraient pu être sœurs.



La jeune femme regarde la fumée s'échapper de l'immeuble, de l'autre côté de la rue. Des morceaux de papier tourbillonnent lentement autour d'elle, déposant quelques flocons dans sa main tendue. Elle lit quelques demi-mots, des lettres roussies, s'étonne des éclats d'orange, de rouge et de vert qui brillent dans sa paume ouverte. Sur la pointe des pieds, elle se balance d'avant en arrière, tentant de mieux voir la scène entre les épaules des badauds. C'est à cet instant qu'elle arrive à lire le nom de la boulangerie et qu'elle reconnaît l'homme qui en sort d'un pas débouchant, son costume familial couvert de cendres.

Octavio et son père passaient leurs dimanches sur le seuil de la boulangerie. Le jeune homme ouvrait le journal, montrait une image ou une photographie à son père et lui donnait un mot ou deux pour lancer le jeu. Mais Monsieur restait là à sourire, le regard dans le vide et les lèvres closes. Octavio suggérait autre chose. Parfois, sans crier gare, Monsieur se mettait à raconter une histoire de son cru. Sur la dernière page, un politicien à la moustache de morse et aux sourcils froncés pouvait tout aussi bien se faire pape en Avignon un beau matin.

Celui-là n'est pas un client facile, expliqua Monsieur. Impossible de le contenter. Si tes croissants ne s'émiettent pas comme il le désire ou si ta croûte n'est pas assez ferme, il t'arrachera tes vêtements et t'attachera à une colonne de son cloître sans même un Je-vous-salue-Marie-pleine-de-grâce. Il distribuera des

rameaux de palmier à tes clients et les invitera à fouetter ton dos décharné de boulanger.

Octavio Notre-Dame s'était transformé en jeune homme très capable, aussi élancé que son père, qu'il dépassait pourtant d'une tête. Grenelle l'aveugle acquit sa propre notoriété avec sa « spécialité de l'horloger », très demandée par la clientèle : un pain tressé qu'il avait confectionné par accident et qui ne semblait jamais tout à fait cuit, mais n'en fondait pas moins dans la bouche. La plantureuse jeune femme qui serrait sa gerbe de blé, le souriant boulanger qui humait l'arôme du pain et les chérubins qui tendaient leur angélique petit-déjeuner, Notre-Dame et sa bière, tous continuaient à veiller sur la boulangerie.

Après avoir assuré la troisième fournée de la journée, Octavio montait prendre un peu l'air. Quelques comères pouvaient encore se trouver dans la boutique, marmonnant entre elles, dans l'attente d'une oreille plus attentive où déverser leurs propos pendant l'affluence du midi. C'est le calme plat dans le monde, aujourd'hui, annonçait quelqu'un. Mieux vaut ne pas bouger. On ne sait jamais, il pourrait se passer quelque chose ici. Grenelle haussait les épaules et s'affairait à redresser les paniers. Octavio s'appuyait à la vitrine et retirait de petits bouts de pâte logés sous ses ongles.

Le silence s'installait tandis que l'arôme du pain frais montait du fournil. Quelqu'un demandait alors une anecdote. Octavio se grattait le crâne et s'étirait de tout son long.

Suite et fin de l'histoire de la disparition du N, c'était l'une des préférées. Octavio se concentrait, pour se rappeler les leçons de géographie des bonnes sœurs, et commençait par suggérer que Napoléon n'avait rien à voir avec la disparition de la lettre. C'était plutôt l'ancienne cité de Nice qui devait porter le blâme. Car jadis, les Niçois avaient décidé de montrer toute leur fierté civique en décorant le portail de leurs maisons.

Ces Méridionaux, remarquait une commère. Faut pas leur faire confiance, si vous voulez mon avis.

Peut-être, continuait Octavio, mais les pères de la cité pensèrent qu'il serait opportun d'agir ainsi. Ils envoyèrent des bandes de malfaiteurs voler des I, des C, des E, et bien sûr des N, partout où ils pourraient en trouver. Seule consigne des commanditaires du crime : tâchez de n'assassiner personne. Malgré ce bémol, aucun coin du pays ne fut épargné. Des vil-lages comme Issou, ou Courcelles, ou même le petit hameau d'Épretot, constataient au matin qu'on les avait vandalisés pendant la nuit.

Octavio faisait alors une pause et inclinait la tête comme le font les endeuillés. Pauvre petite Nantenne, soupirait-il. Son sort fut le plus funeste. Telle une agnelle innocente, toute gonflée de ses quatre N et

de ses deux E, dévorée tout rond par ces méchants loups de voleurs de lettres.

Et où pouvait bien se trouver la tragique Nantenne? demandait-on inévitablement. Octavio cachait alors son visage dans ses mains, dissimulait des larmes feintes et pointait un doigt tremblant vers l'extérieur. Difficile à dire, mes amis. Personne ne connaît plus le chemin pour s'y rendre. Tous les panneaux de signalisation ont été volés.

Mais c'est où Nantenne, au fait? demanda Octavio à Grenelle, un soir qu'ils fermaient boutique. J'ai entendu le nom à l'école, mais j'ignore complètement où ça se trouve. Grenelle répondit que même lui n'en était pas sûr, peut-être sur la route de Dijon.

Vous y êtes déjà allé? demanda Octavio.

À l'époque où je courais les chemins, répondit Grenelle.

On disait qu'il avait quitté le giron familial à l'âge de quinze ans. Il suffisait à ce garçon désœuvré aux doigts agiles, doué d'une acuité auditive hors du commun, de prêter l'oreille à n'importe quel trouble de la mécanique horlogère — un rouage dérégulé, un clapet enrayé, un engrenage coincé — pour savoir aussitôt comment le réparer. Les montres de gousset ne man-

quaient jamais de tels dérèglements. Les réparer, c'était son «petit travail», comme il disait.

Il fut un temps apprenti auprès d'un joaillier de Lyon, remontant des colifichets et calibrant des balanciers d'horloges. Après un an, las de peiner au profit d'autrui, il se fabriqua une trousse d'horloger à partir de vieilles valises, la jeta sur son épaule et s'en alla offrir de ville en ville ses services d'estimation, de réparation, de restauration. Il aimait parcourir le pays, enchâsser des gemmes plus menues qu'un grain de sable, remonter des ressorts aussi fins qu'un cheveu ou polir des médaillons pour révéler une promesse d'amour depuis longtemps oubliée. À la boulangerie, on pensait qu'il restait peu d'endroits où Grenelle n'avait roulé sa bosse en son temps. Les mauvaises langues disaient même qu'il n'avait pas épargné beaucoup de cœurs sur son passage. Difficile d'imaginer notre aveugle, disaient les commères, allant de village en bourgade, renfilant les perles des colliers, souriant d'un sourire de vainqueur, caressant un cou reconnaissant, attachant un fermoir, cherchant un lit de paille dans un coin de grange, disparaissant avant le lever du soleil. Mais n'avons-nous pas tous été jeunes?

Quand Octavio lui demandait s'il y avait du vrai dans ces rumeurs, Grenelle se contentait de sourire.

Tu ne devrais pas croire tout ce qu'on raconte, mon garçon, mais j'ai bien voyagé, ici ou ailleurs.

Mais où, au juste? demanda Octavio. Ici, ailleurs?

C'est toujours ici qu'on se trouve, répondit Grenelle. Mais là où j'étais perdait vite son charme. Il y avait

toujours un ailleurs de l'autre côté des collines, au prochain village, au prochain carrefour. Cet ailleurs qui me semblait plus prometteur, il n'était jamais là où je me trouvais.

J'aimerais pouvoir faire de même, déclara Octavio. M'en aller ailleurs.

Quitter la boulangerie, c'est ça? demandait Grenelle. Et pourquoi ne le ferais-tu pas?

Vous voyez ce qui est arrivé à maman! Et à papa!

Les gens partent pour toutes sortes de raisons, mon garçon. Certains y sont forcés. D'autres veulent juste connaître un peu d'aventures ou casser la routine. Cet ailleurs, comme je l'appelle, n'est pas aussi cruel que tu le crois, et pas si loin que ça. Parfois, il suffit de marcher jusqu'au bout de la rue et de tourner le coin. Et souviens-toi, peu importe jusqu'où tu iras, notre ici ne s'en ira jamais.

Pour marquer le dixième anniversaire de l'Armistice, le journal du dimanche présentait un collage de photographies coloriées à la main et entourées de bannières, de drapeaux et d'armes disposées en croix. On y commémorait les plus braves généraux que la guerre ait connus. Octavio montra du doigt une moustache cirée, un képi décoré de feuilles de laurier, une poitrine alourdie de médailles. Monsieur se mit soudain à parler.

Il faut qu'on s'en aille... trop longtemps au même endroit... les tireurs nous ont repérés... on va en attraper une entre les deux yeux, si on s'en va pas... on doit partir... sortir de la boue... trouver un coin sec... le commandant, il dit... gardez le soleil dans le dos, les gars... les Boches... ils peuvent pas nous voir avec le soleil dans les yeux... le capitaine a tort, les gars... n'en croyez pas un mot... nos amis d'en face... ils nous repèrent bien, va... aussi vrai que je vous vois... nos silhouettes, parfaitement visibles... autant porter une cible entre les deux yeux... les Boches ne nous rateront pas... ils ne ratent jamais leur coup.

Monsieur s'efforça de se mettre debout, les yeux grands ouverts et remplis d'effroi, la sueur ruisselant sur son visage.

C'est le moment d'y aller, les gars... droite-gauche-droite-gauche... tout droit vers le soleil... une-deux-une-deux... laisse-le se coucher derrière toi... tu es un homme mort.

Octavio renonça aux journaux. Rien pour rassurer son père. Il tira *Les Mille et une Nuits* de dessous son lit et souffla sur la poussière qui le recouvrait.

Tandis qu'il tournait une page après l'autre pour lui montrer ses images préférées — la caverne des voleurs, les marins sur leur bateau volant, le garçon à la lampe dorée —, son père se contentait de regarder sans rien dire. Jusqu'à ce qu'Octavio arrive au dessin

d'une princesse, ses jupes rouges flottant autour d'elle, qui murmurait quelque chose à l'oreille du roi.

L'important, déclara soudain Monsieur, c'est qu'elles étaient rouges.

En payant son pain au levain, madame Lafrouche demanda des nouvelles du boulanger. Octavio lui avoua sa frustration. La terreur de son père ravivée par les journaux, son indifférence devant leurs images préférées dans *Les Mille et une Nuits*. Son père semblait s'estomper un peu plus chaque jour.

Vous devriez quitter cet endroit, lui dit madame Lafrouche. Trop d'histoire, trop de souvenirs. Ton père a besoin de changer d'air.

Octavio pensa au pire. Il songeait à son père qui s'éloignait au pas militaire dans la chaleur de l'été, à sa mère blottie sous le réverbère, aux sœurs levant leur badine, comme si tout ça ne datait que d'hier.

Tu es un bon fils, affirma madame Lafrouche.

Mais... où irions-nous? demanda Octavio.

Pour l'amour du ciel, je ne sais pas, moi! N'importe où. Juste une promenade, une petite balade, pour trouver de nouvelles images. Vous pourriez essayer le Louvre.

Et c'est loin, ça?

Plus près que tu ne le crois, répondit madame Lafrouche.

Grenelle l'aveugle regarda Monsieur s'accrocher au bras de son fils et poser un pied dans la rue. Octavio trébucha, puis retrouva l'équilibre pour deux. Il se tourna vers Grenelle. Le visage de l'horloger s'illumina.

Rappelle-toi, lui dit-il. À gauche, puis deux rues plus loin, à droite. Encore deux rues, de nouveau à droite. C'est le bon chemin.

Je vais m'en souvenir, répondit Octavio. Gauche-deux-droite-deux-droite.

Père et fils firent quelques pas.

Tout droit vers le soleil, rappela Monsieur.

Octavio contempla le ciel, puis ses pieds. Oui papa.

Grenelle observa les Notre-Dame s'avancer avec lenteur vers le coin de la rue, puis disparaître de sa vue.

Au début, ils formaient un bien nerveux duo : leurs pas hésitants, leur rythme prudent.

Ils suivirent les consignes de Grenelle. Gauche-deux-droite-deux-droite, avait répété l'horloger. C'était assez pour les mettre sur la bonne voie. Il avait écrit le code pour Octavio : G2 sur la main gauche, D2D sur la main droite. Octavio se souvenait du G et du D que sa mère avait tracés sur la pointe de ses bottillons, quand il était enfant.

Tout ira pour le mieux, assura Grenelle.

Quelques semaines plus tard, les Notre-Dame avaient leur propre système, une séquence qu'ils suivaient chaque dimanche, comme de petits cailloux semés sur le chemin, au cas où ils se perdraient.



À quelques rues de la boulangerie se trouvait un barbier qui avait installé sur le pavé l'une de ces extravagantes chaises en fer munies de leviers, manettes et autres dispositifs pour la hausser ou ajuster l'appui-tête. Le plus souvent, un client allongé dans la chaise, le visage couvert de mousse à raser, tenait obligeamment le miroir pendant que le barbier aiguisait son rasoir.

À côté, un salon de pédicure, et devant, une file d'hommes bâillant d'ennui, impatients, se tortillant sur des chaises en bois installées sous les fenêtres. Quand Octavio et son père passaient devant eux, ils entendaient à tout coup quelqu'un demander à qui le tour d'aller voir si les ongles de sa femme étaient secs.

L'homme en train de se faire raser grommelait qu'il arrivait de suite.

Un coin de rue plus loin, s'ils soutenaient leur rythme habituel, les Notre-Dame s'arrêtaient pour observer une femme d'âge mûr, du plus grand chic, sortir d'une longue voiture noire. Tandis que son chauffeur lui ouvrait la portière, elle se retournait et ordonnait à ses cinq chiens miniatures de la suivre, dans un fouillis de laisses, jusqu'au parc voisin. En attendant que passe la petite procession, Émile donnait le nom de chacun des chiens : Henri, Henri, Henri, Henri et Louis, annonçait-il.

Ensuite venait le vendeur de marrons, penché sur une vieille marmite noircie, offrant ses cônes en papier remplis de marrons chauds. Il portait un béret élimé et une moustache aussi mince qu'un trait de plume. Une jambe de pantalon retroussée et repliée dans la ceinture, il s'appuyait sur une béquille usée. Ils n'échangeaient aucune parole, aucune formalité, aucune cérémonie, mais l'homme aux marrons et le père d'Octavio s'adressaient le salut militaire.

Enfin, ils croisaient la femme aux pigeons. Vêtue d'un lourd manteau d'hiver, peu importe le temps qu'il faisait, elle était assise sur un banc, occupée à émietter une baguette pour nourrir une flopée d'oiseaux qui roucoulaient à ses pieds. Quelques audacieux volatiles se perchaient sur ses épaules, tandis que deux ou trois faisaient claquer leurs ailes au-dessus de sa tête, se disputant le perchoir au sommet de son crâne.

Octavio pouvait toujours compter sur la femme aux pigeons et ses compagnons à plumes pour faire sourire son père.

Au début, ils formaient un bien nerveux duo, mais la curiosité finit par affermir leurs pas. Au fil de leurs promenades, Octavio et son père jetaient un œil aux vitrines des échoppes, passaient la tête dans de mystérieuses entrées et s'attardaient aux coins de rue aveugles, s'écartant pour laisser passer les gens pressés.

Au bout de quelques dimanches, ils réussirent à traverser tout le VIII^e arrondissement, bras dessus bras dessous, main dans la main, le fils aux commandes, le père gardant le rythme du mieux qu'il pouvait. Et au fur et à mesure que passaient les semaines et les mois, Octavio sentait son père changer, comme si un marionnettiste le tirait vers le haut pour le redresser et raffermir sa démarche.

Au bout des Champs-Élysées, le ciel s'ouvrait en un long bâillement au-dessus de la place de la Concorde, comme si la ville en avait assez de ces longues avenues rectilignes bordées d'arbres et qu'elle avait besoin de s'étirer un peu. Ce n'était qu'une joyeuse pagaille de véhicules allant en tous sens. Le père et le fils parvenaient de justesse à ne pas se faire écraser. Monsieur broyait le bras de son fils et Octavio se

rappelait sa mère, qui le lui serrait si fort en rentrant de l'école. Ils poursuivaient leur route.

Deux roues, quatre roues, poussées, tirées ou à pédales, freins grinçants, émanations sifflantes, obscénités lancées à tue-tête leur emplissaient les oreilles. Au-delà, les Tuileries les invitaient à s'asseoir à l'ombre et à reprendre haleine après la promenade matinale et la longue minute passée à braver le tourbillon effréné de la Concorde.

Près du bassin aux bateaux, le gardien du parc était perché sur une échelle appuyée sur une statue de nymphe. D'une main, il se tenait à la poitrine de marbre froid, et de l'autre, il nettoyait à l'aide d'une grosse brosse la tête souillée de fientes de pigeon. Il ne sembla pas remarquer le jeune homme qui tirait deux chaises vers le bord du bassin.

Octavio vérifia la position du soleil, ajusta les chaises et aida son père à s'asseoir confortablement. Appuyant les pieds sur le muret, il ferma les yeux et sentit la chaleur du soleil à travers ses paupières. Une voix derrière lui le fit sursauter.

Vous avez mis mon gravier dans un sacré désordre, monsieur.

Le gardien agitait sa brosse. Octavio se redressa avec maladresse. Son père courba le dos et se protégea la tête de ses bras. Octavio se tourna vers l'homme et s'excusa.

Nous allons au musée, monsieur. Tout ce que nous voulons, c'est nous reposer un peu.

Le gardien grogna et leva le pouce vers le Louvre, qu'on voyait à travers les arbres. En partant, remettez les chaises là où vous les avez prises, lança-t-il.



Le boulanger trébuche en sortant de la pointe de gâteau. Ses cheveux s'échappent en touffes désordonnées. Ses doigts sont aussi arqués que les ergots d'un coq. Il se plie en deux, agrippe ses genoux, respire avec peine dans l'air lourd de fumée, lutte contre un haut-le-cœur. Des perles de sueur tombent sur ses chaussures du dimanche, soulevant de petits nuages de cendres en atterrissant.

La foule se rapproche. Inutile de l'étouffer, aboie la vieille dame. Pour l'amour du ciel, laissez-le un peu respirer.

L'homme âgé aux épaisses bésicles pose un bras sur les épaules voûtées du boulanger, secouées de sanglots. Il lui donne de petites tapes dans le dos et murmure quelque chose qui ressemble à une berceuse.

C'est fini, mon garçon.

C'est fini.

Isabeau Normande devint restauratrice. Aussi longtemps que brillait la lumière du jour à travers les fenêtres du sombre sous-sol du Louvre, elle s'appliquait à retirer les impuretés et négligences des collections du musée, un art qu'elle avait acquis sous la gouverne d'une certaine madame Tessier.

Cette femme sans âge ne vieillit guère pendant les années qu'Isabeau passa à ses côtés. Chaque matin, elle arrivait au musée avec le même visage fripé. Impossible de savoir d'où elle venait.

Bien sûr, des mythes, légendes, rumeurs et vagues ouï-dire circulaient parmi les membres du personnel. On disait que madame T. avait été déposée tout bébé dans un panier devant la grande entrée du musée, comme Moïse parmi les roseaux. Qu'elle leur survivrait tous. Que si jamais elle rendait l'âme, on aurait tout intérêt à l'enterrer sous la *Vénus de Milo*.

Elles s'étaient rencontrées quelques jours après le dix-huitième anniversaire d'Isabeau, au printemps 1928. C'était un petit matin gris, assombri par la neige fondante et la pluie. Sous le musée, Isabeau avait trouvé son chemin dans le dédale de couloirs jusqu'au lieu de l'entrevue. D'un geste muet, madame T. la fit asseoir sur un tabouret à côté de sa table de travail. Comme Isabeau retirait son foulard et ajustait sa mèche de cheveux, elle remarqua un tableau sur la table.

La femme leva les yeux de son ouvrage. Alors, mademoiselle, parlez-moi de...

La nervosité d'Isabeau prit le dessus. Je vois que vous travaillez sur *Le Jeune Mendiant*, bafouilla-t-elle, espagnol, n'est-ce pas? Murillo, si je ne me trompe, mais le prénom, non, ne me dites pas, Bartolomé! Oui, c'est bien ça, vous savez, j'ai toujours admiré son œuvre, et ce tableau en particulier, voyez comme l'artiste jette un rayon de soleil sur le jeune garçon, si bouleversant, et le détail du panier de fruits, on pourrait presque y goûter, à ces crevettes, et l'étrange pose du modèle, quelle histoire nous raconte-t-elle! Vous ne pensez pas? Et quand j'étais petite et que j'ai commencé à visiter le musée, je suis une habituée, vous savez, madame, je passais des heures à me demander qui pouvait être ce gamin sur la toile, ce qu'il pouvait chercher sous sa chemise et pourquoi ses pieds étaient si sales, bon sang! Je lui ai même donné un nom, Pedro, je le trouve tellement beau...

... de vous, poursuivit madame T.

Isabeau se tortilla sur son tabouret. Excusez-moi, madame, mais me retrouver assise ici, dans ce sous-sol, c'est plus que je n'aurais pu imaginer. Je me laisse un peu emporter...

C'est ce que je vois, remarqua madame T. Mais laissez-moi vous expliquer une chose, mademoiselle. Le problème, c'est que vous êtes trop passionnée. Si vous êtes ici aujourd'hui, c'est que vos parents ont mentionné votre nom à quelqu'un qui a évoqué le leur à un autre qui a parlé de vous à mon supérieur, qui m'a suggéré de vous trouver un poste. Et vous voilà assise devant moi, obstruant ma lumière et dégoulinant de pluie sur mon parquet, impatiente de me dire combien vous aimez les tableaux de mon musée. À quel point vous les connaissez, les admirez, en avez rêvé depuis votre plus tendre enfance. J'aimerais bien qu'il en soit autrement, mais je n'en ai cure. Tous ceux et celles qui se sont assis sur ce tabouret ont déclaré le même dévouement, sont tombés à genoux en me disant qu'ils étaient prêts à tout, même à se jeter dans la Seine, si ça pouvait préserver et protéger mes peintures. Comme si une bêtise pareille pouvait remettre la beauté à sa juste place. Non, mademoiselle, je n'ai pas besoin de tels exaltés. Ce qu'il me faut, c'est une fille qui va bien nettoyer, bien brosser, avec l'esprit vide, les doigts minutieux et un unique désir : faire ce que je lui dis. Selon toute apparence, ce n'est pas votre cas. Vous m'en voyez navrée.

Mais je pourrais être cette fille-là, insista Isabeau en retenant ses larmes et en triturant son foulard. Je vous

en prie, madame, donnez-moi une chance, c'est tout ce que je demande.

Madame T. leva les yeux d'un éclat de vernis qui lui résistait et releva ses lentilles grossissantes sur son front. Au fil des ans, elle en avait vu, de ces apprentis pleins d'espoir. Elle avait étudié de près d'innombrables portraits. Dès le premier regard, elle savait prendre la mesure des êtres, qu'ils soient de chair, d'os ou d'huile.

Elle observa Isabeau et attendit ce moment où le regard de la jeune fille se teinterait d'ennui pour révéler une de ces petites privilégiées qui ne dureraient pas une semaine.

Mais il ne vint jamais. L'agitation de celle-ci dénotait autre chose, pensa madame T. Certainement pas de l'indolence. Peut-être était-elle sincère, son amour des tableaux véritable. Si, au fil des ans, ils étaient devenus de véritables amis pour elle, pourquoi pas pour une autre ? L'air renfrogné de madame T. s'estompa.

Comme je l'ai dit, mademoiselle. Selon toute apparence. Mais ici, nous avons une expression : il faut se méfier des apparences.

Madame T. souleva le menton d'Isabeau.

Levez les yeux, mademoiselle. Ici, vous êtes au Louvre, pas dans le métro. Vous ne verrez rien du tout si vous continuez de fixer vos souliers.

L'uniforme d'Isabeau était une triste blouse dont les poches débordaient d'une pléthore de pinces, molets, grattoirs, couteaux et brosses. Sur sa table de travail, elle avait rangé une panoplie de mystérieux émulsifiants, chaque pot de verre ou de fer aligné avec soin derrière le suivant. Elle arrivait à faire passer de petits tampons d'ouate d'une jointure à l'autre, pour améliorer la dextérité, avait expliqué madame T., comme le joueur qui manipule une pièce d'argent en considérant son prochain pari.

Retirées des galeries, démontées de leur cadre et posées à plat, les œuvres dont s'occupait Isabeau se présentaient sous une étrange perspective. Du haut du mur, le sujet fixait du regard le visiteur en suivant sa progression à travers la salle. Mais sur la table d'Isabeau, c'était autre chose qui attirait l'attention : mentons fuyants qui faisaient saillie, verrues et taches de rousseur qui prenaient vie, rides, bosses, balafres, peaux irritées en avant-plan. Comme si les sujets, qu'ils soient saints ou roturiers, se retrouvaient dans l'officine de leur médecin, pantalons en tire-bouchon autour des chevilles, bas de laine abandonnés au bout de la table.

Ainsi reposait Louis XIV, couvert d'une pellicule de plâtre jaunâtre et d'une couche de tempera écaillée, résultat des souffles, des fumées et de l'air vicié brassé par le défilé ininterrompu des visiteurs. Au mépris de ce vernis, le Roi-Soleil portait toujours sa blouse la plus fine, son jabot de dentelle, ses bas de soie, son

double menton encadré d'une masse de boucles sombres. Une main tenait le sceptre royal en équilibre, l'autre, posée sur son ample taille, repoussait ses robes versaillaises pour révéler une paire de délicates chaussures à talons rouges.

À la table d'à côté, madame T. était penchée sur le panneau d'un retable gothique. Comment va ton homme? demanda-t-elle sans lever les yeux de son ouvrage.

Isabeau s'inclina au-dessus de la jambe bien tournée de Louis. Encore quelques petites touches et j'aurai fini, répondit-elle.

Pas cet homme-là, ton homme à toi. Celui du dimanche. J'imagine que tu as envie de courir le rejoindre là-haut.

Isabeau ignore la question.

À vrai dire, continua madame T., je n'y vois pas d'intérêt. Cette façon qu'il a de traîner dans les galeries avec ce vieil homme tout courbé à son bras... À eux deux, ils ne pèsent pas bien lourd. Et les balivernes qu'ils racontent devant chaque tableau! Selon toute apparence, je ne vois rien de bien recommandable à son propos.

Mais au-delà des apparences? demanda Isabeau.

Aucune idée. Je l'avoue, j'ai entendu les propos du personnel. Il semble que certains visiteurs parmi les plus impressionnables se pâment devant eux.

Madame T. trempa un tampon d'ouate dans un liquide nauséabond et se mit à travailler sur le visage hurlant d'un calvaire souillé. Et toi aussi, pauvre petite, conclut-elle.

Groupées en demi-cercle dans une niche de la grande galerie, des écolières s'agitaient dans leur tenue d'excursion. Devant elles, une aquarelle de dimensions modestes représentait les berges d'une rivière. Parmi les verts et les bleus des peupliers, les herbages de la rive et les eaux calmes, on pouvait voir un couple qui se promenait. La femme portait une robe jaune tachée de soleil. Son compagnon manquait de détails et n'était qu'une vague forme sombre blottie dans l'ombre.

La maîtresse frappa dans ses mains, mais ses élèves n'y prêtèrent aucune attention. Elles étaient obnubilées par deux hommes qui se tenaient devant le tableau. Ils formaient un bien maigre et bien nerveux duo aux épaules voûtées par l'examen minutieux de l'œuvre. Leurs vestons étaient tout fripés et leurs chaussures éculées. Les mains du plus jeune, croisées dans son dos, tenaient un chapeau au rebord souple. L'aîné tremblait en agrippant l'autre par le coude.

Les gloussements des gamines s'amplifièrent.

Le jeune homme pencha la tête et secoua son chapeau dans son dos, les agitant d'un même va-et-vient. De temps en temps, il marmonnait quelque chose. Le vieux lui répondait sur le même ton.

Les rires étouffés se propageaient comme la fièvre.

En désespoir de cause, la maîtresse leur fit signe de se taire. Le silence retomba et on put entendre les voix des deux visiteurs, l'une douce et profonde, empreinte d'un soupçon d'hilarité, l'autre forte et abrupte, comme si le vieil homme était un peu sourd.

Des amoureux, commença le plus jeune.

Un duc, répondit le vieux.

Avec sa fiancée...

La célèbre actrice...

Très dramatique...

Qui se promènent...

Soudain, le ciel s'assombrit...

Le temps est à la pluie, dit-il...

Comme la pluie m'ennuie, répond-elle...

... d'un ton théâtral...

Mais ma chérie, dit le duc...

... m'aimez-vous?

L'actrice détourne la tête...

Non, monsieur, je ne vous aime pas...

Mais pourquoi?

Je ne veux pas...

... être...

... être...

... duchesse!

Elle le pousse...

... dans la rivière, et...

... elle rit...

... et ouvre son parapluie...

L'eau...

... ne lui monte qu'aux genoux...

Il bat l'air de ses bras...

... comme s'il se noyait.

Mon chéri, dit l'actrice...

Bien sûr que je vous aime...

Mais vous m'avez poussé, rétorque-t-il...

Ce n'était que pour m'exercer...

... explique-t-elle...

... à jouer...

... et j'ai pensé...

... que vous alliez vous noyer...

... pauvre chéri.

L'homme se met...

... à rire.

Qu'est-ce qu'il y a de si drôle? demande la femme...

Ma chère, répond le duc...

C'est moi qui...

... qui...

... jouais la comédie!

Le jeune homme avait mimé la scène, poussant, riant, battant l'air de ses bras, s'esclaffant. Les écolières pouvaient à peine se contenir.

Le duo se retourna, faisant face à une rangée de visages radieux. Le moins âgé tapota son chapeau, scrutant la niche comme si elle était soudain plongée dans la noirceur. Le vieux se contenta de sourire. Ne sachant où se cacher, le premier écarta le bras d'un côté et fit une profonde révérence.

L'une des fillettes leva la main.

Monsieurmonsieurmonsieur! Qui c'est?

L'homme ne s'était toujours pas relevé. Qui donc, mademoiselle ?

Le duc et l'actrice. On ne devrait pas leur donner un nom ?

Il se retourna vers le tableau. Je pense que oui.

Roméo et Juliette, suggéra la gamine.

Il se toucha le menton. Drôles de noms, pour de tels personnages, non ?

Mais ils ont l'air très drôles.

Comme vous voudrez, mademoiselle. L'homme se redressa, remit son chapeau sur sa tête, fit une nouvelle courbette devant ses auditrices et emmena son compagnon en le tenant par le coude.

Isabeau se détourna quand ils passèrent près d'elle. Elle arriva à entrevoir le visage du jeune homme et lui sourit, espérant qu'il lui jetterait un regard, mais se rappela soudain qu'elle devait rajuster son foulard. Elle revit ses yeux brillants, plissés de contentement, un sourcil plus haut que l'autre, aussi clairement que s'il s'était arrêté pour la regarder. Elle ne changea de position que pour suivre des yeux le duo qui disparut dans la foule de la grande galerie.

Madame T. ne leva pas les yeux de son panneau de retable.

Je ne veux pas le savoir, Isabeau. Ça ne me regarde pas, ce que tu espères, ce pour quoi il vient ici chaque semaine, ce qui l'incite à porter le même complet chaque dimanche. Et ne trouve pas d'excuse à son chapeau, ne me raconte pas ses histoires qui n'ont rien à voir avec les trésors de notre musée, ne tente pas d'expliquer qui peut bien être son étrange compagnon. Je ne veux entendre aucune expression comme *charmant*, *avenant* ou *intelligent*, et je t'en prie, ne dis pas qu'il est amoureux de nos tableaux, on m'a répété ça trop souvent.

Si vous vouliez le savoir, madame, ce sont ses yeux, répondit Isabeau.

Laisse-moi deviner... des lacs mystérieux, c'est ça ?

Du plus vif argent, madame.



La brigade quitte le toit. Le boulanger semble regarder en direction de la jeune femme, mais sans la voir, comme un animal traqué. Elle frissonne et se détourne, courbe l'échine, se fait toute petite dans l'espoir qu'il pose ailleurs son regard sombre. Une sueur froide lui glace le dos : la peur qu'on la remarque, l'appelle, la montre du doigt.

Le boulanger détourne les yeux et se fraie un chemin à travers la foule. Elle entend des commentaires à mi-voix.

Si on peut faire quelque chose, monsieur.

N'importe quoi. Vos désirs sont des ordres.

Je peux vous prêter quelques livres, monsieur.

Si ça peut vous aider à vous remettre sur pied.

La jeune femme se terre parmi la foule et s'éloigne de l'homme le plus possible. Elle se blottit contre la vitrine de la boutique.

Les sapeurs-pompiers émergent de la pointe de gâteau, essuyant leurs visages et allumant leurs cigarettes. Le capitaine aboie quelques ordres et les voilà qui ne forment plus qu'un seul corps, enroulant les boyaux, rangeant l'équipement, laissant des traces de suie un peu partout.

Il cesse peu à peu de neiger.

Son travail commençait avant le lever du soleil : la fastidieuse quête de fissures à colmater, de poussière à déloger, d'écailles de peinture à rafraîchir. Penchée sur sa table pendant des heures, elle avait mal au dos. Les yeux lui piquaient, elle était incapable de cligner des paupières de crainte de manquer un détail important dans la lumière glauque des sous-sols.

Isabeau Normande prenait son déjeuner sur le bord du bassin aux bateaux. Quelques tranches de pomme, une bouchée de saucisse, une pointe de fromage, le tout avec un livre et une chaise contre le dossier de laquelle son dos pouvait enfin se redresser avec soulagement.

Elle tirait une chaise de sous les bosquets et la plaçait toujours au même endroit. Après avoir noté la hauteur du soleil, elle en enfonçait les pattes dans le

gravier et s'installait. Si l'air était doux, elle enlevait ses chaussures, retirait ses bas, plongeait les pieds dans l'eau et étirait douloureusement les orteils. Elle s'absorbait alors dans son livre, ignorant les enfants qui lançaient leurs petits bateaux et gonflaient les joues pour les pousser vers le large.

À peine quelques pages, et déjà elle fouillait dans son sac à la recherche d'un crayon. Ici, un trait décidé sous un mot, là, un point d'interrogation dans la marge. Parfois, dans certains livres, elle encerclait des paragraphes entiers qu'elle marquait de points d'exclamation. Les pages, elle en pliait les coins, y insérait des signets, y dessinait de gigantesques X. Elle traçait des rectangles autour de phrases ou d'opinions et les reliait d'un trait sinueux entre le haut et le bas de la page. Puis, d'une main ferme, elle écrivait les pensées que lui inspiraient ses lectures.

Absorbée dans ce dialogue, Isabeau oubliait parfois de manger. Des jours plus tard, madame T., levant le nez de sa table, se tournait vers elle et lui demandait d'où venait cette odeur de fruits pourris.

Quand l'air était doux, le cœur de la ville semblait battre sur le pont des Arts. Les élégantes allaient et venaient; on reconnaissait ainsi les saisons et les années par la hauteur des mollets découverts, la largeur des hanches, la profondeur des décolletés. Des couples d'amoureux, timides ou hardis dans leurs enlacements, se lovaient contre la rambarde. Les

pique-niqueurs étalaient une nappe par terre, partageaient leur confit, se versaient du vin. Les manifestants marchaient en rangs serrés, brandissant des banderoles réclamant la justice ou l'anarchie, de meilleurs salaires ou plus de congés. Les seules choses qui ne changeaient guère avec les saisons, c'étaient la vue qu'on avait du pont et le nombre de chiens qui y traînaient.

Aux yeux de Jacob Kalb, les pique-niqueurs laissaient bien trop de restes qui finissaient emportés par le vent ou piétinés. Les manifestants rompaient les rangs dans le désordre et s'enfuyaient, dispersant les chiens qui manquaient de faire tomber son cheval. Les élégantes regardaient par-dessus son épaule et ne se gênaient pas pour lui dispenser une pléthore de conseils.

Espérant qu'une bonne ondée allait arroser la foule, Jacob ramassait ses affaires et se rendait aux Tuileries où il cherchait des modèles prêts à suspendre leur va-et-vient et à poser pour lui, prêts à payer un sou ou deux pour suspendre quelque chose dans leur salon.

Il en vint à reconnaître les visiteurs les plus assidus du jardin. Le jeudi matin, les joueurs de cartes se pointaient, deux vieillards qui jouaient une ou deux parties de belote à l'ombre de la statue de Diane. Celui qui tirait calmement sur sa pipe avait toujours le meilleur jeu, le vieux à la cigarette éteinte maudissait le ciel et lançait ses cartes au visage de son opposant.

Le mardi était jour de tricot : les commères, dos à dos, causaient de leur homme comme des femmes deux fois plus jeunes, tout en tricotant d'épaisses mitaines rouges, un rang après l'autre. Le dimanche, la jeune lectrice s'installait seule au bord du bassin aux bateaux. Jacob la regardait tirer une chaise de sous les bosquets, la placer toujours au même endroit et appuyer ses pieds sur le muret. Elle gardait le visage caché sous une mèche de cheveux et enfoui dans son livre.

Jacob avait déterminé qu'elle devait être Parisienne. Elle semblait se ficher de ce qui se passait autour d'elle. Rebuté par tant de froideur, il s'abstenait de lui poser des questions. Il continuait à traîner aux Tuileries, cherchant quelqu'un d'autre qui serait prêt à lui payer de quoi ajouter une page à son carnet ou remplir son ventre d'un bol de soupe.

Sauf un jour. En s'éloignant de la jeune femme en direction des bosquets, Jacob Kalb se souvint de ce que lui avait dit El Bárbaro, longtemps auparavant, lors de ses premiers jours prometteurs à l'Académie.

Ils s'exerçaient à rendre le drapé, les plis, la lumière et l'ombre, le volume léger, la suggestion des formes sous les crêtes et les creux formés par le tissu. Assis, Jacob avait posé en équilibre sur ses genoux une petite table à dessin couverte de papier. À l'avant de la salle, un modèle au corps massif recouvert de brocart était allongé sur une chaise, ses bras flasques

repliés derrière sa tête, ses yeux mi-clos promenant un regard ennuyé sur le plafond. Dans un coin, le maître chronométrait ses élèves avec une montre de gousset.

Jacob travaillait, effaçait, retravaillait une série de plis là où le tissu glissait du ventre protubérant de l'homme. À côté de lui se tenait celui qu'on appelait El Bárbaro.

Tu fais du bon travail, mi amigo. Mais je pense que tu y mets trop d'acharnement.

Il y a quelque chose qui cloche, répondit Jacob. Je n'arrive pas à trouver quoi, au juste.

Cette chose, ce n'est peut-être pas toi, mais ce que tu essaies de dessiner.

Jacob jeta un œil sur l'ouvrage de son voisin. Le papier était vierge.

Mais... qu'est-ce que tu attends? demanda Jacob.

Quelque chose d'intéressant, mi amigo. El Bárbaro poussa sa petite table de côté et s'approcha du sujet.

À votre place, monsieur! ordonna le maître. El Bárbaro murmura quelque chose dans l'oreille du modèle et disposa l'un de ses bras devant ses yeux.

Monsieur!

El Bárbaro remercia l'homme au corps massif, retourna à sa place et se mit à l'œuvre. Jacob observa l'esquisse d'un visage émerger rapidement du papier.

Aucun pli, aucun repli de brocart n'apparurent sur le dessin.

Nous sommes censés nous exercer à représenter le drapé, fit remarquer Jacob.

Ça, je le sais, répondit El Bárbaro.

Jacob se présenta. Jamais personne ne m'avait dit que je faisais du bon travail.

Il est sûrement meilleur que celui de notre professeur, Jacob. Et que le mien. Je m'appelle Carlos.

Je croyais que c'était El Bárbaro.

Pour les maîtres, je suis le barbare. Pour toi, je serai simplement Carlos, apprenti artiste, moi aussi.

Tu n'as toujours pas représenté l'étoffe.

Mais ce qu'on ne voit pas est plus intéressant, pas vrai? Je veux voir ce qui est invisible, le visage du modèle, par exemple. Comme le taureau attiré par ce qui se cache sous l'éclat virevoltant d'une cape.

Le taureau?

Ou le barbare, si tu préfères.

Jacob se racla la gorge. Un portrait, mademoiselle?

Isabeau s'assura que la boucle de cheveux recouvrait bien sa joue. Elle ne leva pas la tête.

Je ne crois pas, monsieur.

J'ai besoin de m'exercer un peu, plaida Jacob.

Désolée. Non merci.

De loin, mademoiselle. Je garderai mes distances, je resterai là, sous les arbres. Je peux dessiner pendant que vous lisez. Vous n'en serez pas incommodée.

Isabeau leva les yeux. Sa chevelure glissa et révéla un soupçon de profil, une ombre de cicatrice. Non, répéta-t-elle.

Jacob n'avait rien mangé depuis des jours. Il ne pouvait gaspiller la lumière de midi à importuner quelqu'un pour un résultat invendable, mais son estomac le poussa à insister.

Ça prendra si peu de temps, mademoiselle.

La colère se peignit sur les traits d'Isabeau. Elle ravala les larmes qui lui perlaient aux paupières.

Jacob haussa les épaules. Et ça ne vous coûtera presque rien.

Isabeau posa son livre sur ses cuisses tandis que Jacob s'apprêtait à s'en aller. Elle examina ses vêtements, les haillons qui lui pendaient aux épaules, les ourlets effilochés de son pantalon. Elle arrangea à nouveau sa coiffure. Après un moment, elle s'essuya les yeux et le rappela.

D'accord, monsieur. À une condition.

Jacob lui suggéra de baisser le menton. Votre joue sera cachée dans le noir, mademoiselle. Je vous assure. C'est une pose charmante.

Isabeau se tortilla sur sa chaise et pencha la tête. Ses cheveux tombaient en boucles souples. Jacob leva la main.

Voilà. Ne bougeons plus.

Elle le regardait d'un œil.

Il commença à tracer un simple ovale, légèrement incliné. Puis une ligne verticale. Ensuite, d'autres traits pour l'œil, la bouche, le nez. Jacob effila la mâchoire, creusa la joue visible. Il laissa un côté du visage vide. Il le remplirait d'ombre plus tard.

Bon début, mademoiselle.

Ensuite, il esqua le seul œil visible d'Isabeau, sombre et enfoncé dans son orbite, tournant vers l'observateur un regard scintillant.

Pendant qu'il travaillait, Jacob lui demanda si son livre lui plaisait.

Pas tellement, répondit Isabeau. L'auteur peine à y expliquer l'art cubiste.

La démarche des cubistes est différente, mademoiselle.

Isabeau leva le visage. Difficile, vous voulez dire.

Baissez la tête. Difficile ?

Informe, précisa Isabeau. Impossible à identifier, sans aucune discipline. Comme le travail d'un amateur.

Je vois, mademoiselle. Et l'art doit être figuratif ?

Oui, ça doit ressembler à quelque chose.

Et qu'en dit votre bouquin ?

Isabeau fit tourner les pages jusqu'à une peinture. Elle la montra à Jacob qui l'étudia un moment, puis retourna à son ouvrage. Isabeau lut à haute voix.

Prenez le Portrait de l'amour. Nous voilà devant une tête gigantesque, sûrement celle d'une femme, tout en angles, en arêtes et en textures.

C'est une bonne définition de ce mouvement, mademoiselle. Un peu vague, peut-être. Explique-t-on comment les cubistes utilisent la couleur ?

Isabeau continua sa lecture. *Les oranges, les rouges et les verts vifs évoquent avec éloquence les masques de cérémonie et les boucliers guerriers des tribus de...*

Ils aiment bien l'art primitif, l'interrompt Jacob.

... l'Afrique, rendus par de simples plans et formes géométriques, bordés d'une épaisse ligne noire, pour dresser le portrait incisif d'objets tridimensionnels dans les limites de toiles plates.

Jacob sourit. C'est bien ça, mademoiselle. On est censé voir tout à la fois. Les cubistes sont connus pour ne rien cacher. Histoire de révéler tout ce qui peut

être vu et surtout l'invisible. La beauté des émotions sous tous ses aspects, voilà ce qu'ils cherchent.

Mais il n'y a rien de beau là-dedans ! s'exclama Isabeau.

Le titre n'est peut-être pas fortuit, fit remarquer Jacob.

Portrait de l'amour ?

Jacob suspendit son geste. Pensez à l'artiste, mademoiselle.

J'imagine qu'il a peint son amante.

Et pourquoi pas sa passion ?

Mais comment peut-on voir les sentiments d'un autre ?

On peut les imaginer, rétorqua Jacob. Se représenter le peintre debout devant son chevalet, brûlant d'amour pour la femme assise devant lui. Il en perd ses moyens. Il ne peut faire naître les couleurs assez vite sur la toile. Il peint tel un amateur, comme vous le dites si bien, sans faire attention à l'anatomie, à la perspective, à l'échelle. Ce qui apparaît sur la toile nous est, à nous, méconnaissable. Mais pour lui, c'est le portrait de l'amour qui habite ses pensées, son âme, son ventre.

Mais son inspiration ne réside-t-elle pas dans la beauté physique de son modèle ? demanda Isabeau. Pourquoi ne pas montrer ça ? La rendre fidèlement, dans ses moindres détails ?

Mais qui peut dire qu'il ne l'a pas fait, mademoiselle?

La laideur n'intéresse personne.

Est-ce vraiment une œuvre si repoussante, un travail si malhabile, ou tout simplement une vue passionnée de l'esprit? Prenez un vitrail, mademoiselle. Le verrier ne connaît rien à l'art. Il n'a jamais été témoin d'un miracle, aucun ange n'est apparu au-dessus de son lit, il ne reconnaîtrait pas Dieu s'il Le croisait dans la rue. Et pourtant, la foi remplit son cœur. Cette chose qu'il ne peut voir, cette flamme, elle attise tout de même son imagination et guide son couteau le long des morceaux de verre.

Et je suppose que quand on lève les yeux vers les vitraux, on voit le paradis? demanda Isabeau.

Ou bien quelque chose de reconnaissable, mademoiselle.



Jacob balaya des petits bouts de gomme à effacer. Il s'approcha en tendant son carnet pour montrer le résultat à Isabeau, mais elle leva la main et détourna le regard. Merci pour la conversation, dit-elle.

Elle lui remit quelques pièces. Je vous en prie, gardez le dessin, monsieur. Je sais parfaitement de quoi j'ai l'air.



La foule commence à se disperser à contrecœur.

Le pauvre homme devra dormir au fournil, lâche
quelqu'un.

Au moins, la boulangerie est indemne, réplique un
autre. On ne manquera pas de pain.

Son père y a bien dormi, après la guerre.

Les chiens ne font pas des chats.

Et le fils est solide. Il retournera aux fourneaux en
un rien de temps.

Le bal populaire lui remontera le moral.

Et à nous alors !

Dans quelques jours, les femmes du quartier danseraient le Lindy Hop, un swing très en vogue cet été-là. Leurs hommes, trinquant à la santé des dieux du vélo et des jolies filles de cabaret, s'égosilleraient avec leurs grosses voix. Leurs enfants feraient des culbutes et de l'équilibriste, tireraient la langue et se faufileraient en patins à roulettes parmi les danseurs.

Le soir, des fanions tricolores pendraient du haut des fenêtres et des balcons, les ampoules scintilleraient jusqu'à se brûler dans la fièvre des célébrations. Sous les ruines ruisselantes de la pointe de gâteau, on gambillerait encore en rêvant d'une échappée du peloton dans les cinquante derniers mètres pour décrocher la victoire au Tour de France. Et sur la scène, les sens s'affoleraient devant le galbe des hanches aguichantes et la courbe ferme des poitrines, devant chaque cambrure, chaque mamelon pointant derrière les plumes légères et les petits éventails japonais.

Le vieil homme aux épaisses bésicles pourrait trouver le boulanger Notre-Dame assis sur le seuil de sa boutique pour regarder les célébrations. Ils partageraient peut-être un verre de vin en discutant de la reconstitution de la bibliothèque. Le pied du jeune homme pourrait marquer le rythme de la musique sans qu'il s'en rende compte.

Si dame Fortune souriait à ce coin du VIII^e arrondissement, voilà comment on célébrerait le 14 juillet 1938.

Jacob ouvrit son carnet à dessin.

Un homme, vêtu d'un bleu de travail d'ouvrier de banlieue et portant un bouc méticuleusement taillé, le pas suspendu, tire sur une laisse. Son petit animal, un lapin assez gras pour la casserole, les oreilles rabattues, les pattes raidies, se regimbe contre son maître qui le tire vers les bosquets. Les détails précis témoignent d'une main sûre. On pourrait tirer un à un les poils de la queue de l'animal rebelle.

Une femme mal maquillée joue un air d'accordéon, appuyée à un réverbère. Un élégant, bras et jambes figés dans un mouvement de danse, se penche pour mettre une pièce dans la petite tasse aux pieds de la musicienne. De prime abord, on pourrait croire que ses membres sont disloqués. Mais à y regarder de près, on remarque la gracieuse courbe qui va de ses

épaules au bout de ses doigts, comme si l'homme se trouvait sous les projecteurs, se protégeant les yeux pour scruter les balcons devant les vivats des spectateurs lui demandant de bisser son numéro.

Assise sur un banc, une jeune fille porte une couronne de fleurs printanières. Elle relie de petites bottes avec un bout de ruban. Autour d'elle, des paniers remplis de lavande. Une pancarte autour de son cou annonce qu'UN BOUQUET PARFUMÉ REND LE LOGIS ACCUEILLANT. Il faudra que l'artiste peaufine la boucle des rubans.

Un homme noir, les cheveux grisonnants et pommadés, séparés par une raie nettement tracée, porte un smoking en haillons. Assis sur une chaise d'enfant, il tient sur ses genoux une planche rugueuse peinte pour ressembler à un piano. Le dessin montre l'homme levant théâtralement ses longs doigts au-dessus des touches, comme s'il attendait le signal du maestro, prêt à faire éclore une première gamme de notes graves.

Trois messieurs venus d'Orient, en haut-de-forme et queue-de-pie, une fleur à la boutonnière, discutent près du portail en fer forgé du jardin. Deux d'entre eux font danser leur canne dans des directions opposées tandis que le troisième consulte une carte. Une généreuse dose de crayon gras et de coups de gomme à effacer rend les bourdalous en soie avec un tel réalisme que le dessin pourrait passer pour une photographie.

Un petit garçon en pantalon court, bottillons polis et chapeau de paille est perché sur le rebord du bassin aux bateaux. Dans ses bras, il berce un petit navire toutes voiles dehors, aussi grand que lui. En haut du grand mât, le drapeau tricolore flotte dans la brise invisible. De sous sa casquette d'amiral, le petit garçon jette un regard perçant vers l'observateur. Son sourire est fier, ses taches de rousseur abondantes.

Un gardien des Tuileries, appuyé sur le socle d'une statue, allume sa cigarette de l'après-midi. Il a posé son râteau à côté de lui. *Thésée et le Minotaure* font l'objet d'une rigoureuse étude de muscles tendus et de mort certaine, réalisée au crayon. Engagés dans une lutte sur leur piédestal, ils les ignorent superbement, lui et le petit nuage de fumée au-dessus de sa tête.

Jacob Kalb ferma son carnet, le goût d'un chimérique civet de lapin à la bouche. Une autre semaine de travail. Et pas le moindre acheteur.

Une brume épaisse s'installait le long du fleuve. Les passants qui frôlaient les étalages, le menton enfoui dans leur col, s'en allaient ailleurs, d'un pas vif.

Ailleurs, au chaud et au sec, pensa Henri Fournier. Il remua sur son tabouret, resserra le manteau de son père sur ses épaules et observa les quais dans une direction, puis dans l'autre. Il prit le livre de son grand-père dans la boîte.

Perdu dans le vague, Henri.

Il déposa le livre sur le pavé.

Le gauche sur le verso, le droit sur le recto.

Et plaça un pied sur chaque page.

Doucement, Henri, aussi léger qu'une plume.

Il retroussa ses manches jusqu'aux coudes, écarta les bras, leva le visage vers le ciel et ferma les yeux.

Il s'imagina marchant sur des œufs, recourbant les orteils sur les fraîches coquilles blanches qui se changent en sable. Il se trouve au bord de la mer, les vagues avalent la plage sous ses pieds, la transformant en une boue chaude où il s'enfonce. Une autre lame se brise sur la grève et encercle ses chevilles. Il entend une voix râpeuse. Excusez-moi, dit la voix. Il regarde le sol pour voir l'eau se retirer, défaire son étreinte, le libérer pour qu'il puisse s'envoler. La voix toussote.

Pardon, monsieur.

Henri ouvrit un œil. Des yeux sombres injectés de sang et profondément enfoncés dans des orbites ridées lui rendirent son regard.

Oui? demanda Henri.

Toutes mes excuses, monsieur.

Henri le reconnut. C'est vous, le peintre? demanda-t-il. Celui du pont.

Jacob tendit une main tremblante. Je m'appelle Kalb, dit-il. Eh oui, c'est devenu mon chez-moi depuis quelque temps déjà.

Il y a pire, j'imagine, répliqua Henri. Que puis-je vous offrir? Mon inventaire est un peu passé de mode, j'en ai peur, mais je pense bien pouvoir recommander un ou deux titres.

Je n'ai guère de moyens, en ce moment, objecta Jacob. À vrai dire, je pensais plutôt vous vendre quelque chose.

Mais monsieur Kalb, vendre, c'est mon métier à moi.

Et comment vont les affaires? demanda Jacob en tentant de sourire.

Henri leva un sourcil. Ça pourrait aller mieux. Et les vôtres? L'art, ça marche bien, pas vrai?

Je fais surtout des portraits. Pour les promeneurs, aux Tuileries. J'arrive à récolter quelques pièces, ça et là.

Croyant sentir une odeur nauséabonde, Henri examina les vêtements de Jacob. Je vois, dit-il.

Mais ces derniers temps, je travaille pour mon plaisir, expliqua Jacob. Pour briser la monotonie de tous ces visages, voyez-vous.

Ah mais parfaitement, acquiesça Henri. Il savait reconnaître un mensonge. Il devina que les amateurs de portraits se faisaient rares.

Je me demandais si vous pouviez proposer mes dessins à vos clients, ajouta Jacob.

Hélas, monsieur, je ne suis pas marchand d'art.

Les demoiselles sur les cartes postales pourraient s'en trouver offusquées, monsieur... ?

Fournier. Bouquiniste depuis le début des temps.

Jacob se mit à fouiller dans le sac qu'il avait posé à ses pieds. Henri savait ce qui allait se passer. Il était embarrassé pour cet homme, mais ne voulait pas l'offenser.

Monsieur Kalb, je vous en prie.

Appelez-moi Jacob.

Monsieur Kalb, je ne suis qu'un humble bouquiniste. Une fois de temps en temps, oui, j'arrive à vendre une carte postale.

Si vous pensez que mon travail n'a aucun mérite, monsieur Fournier...

Appelez-moi Henri.

... je peux m'en aller ailleurs. Mais je doute qu'il existe une boîte peinte d'un vert plus remarquable que la vôtre.

Les autres vous voleront sans vergogne, précisa Henri.

Alors je suis au bon endroit, conclut Jacob.

Henri hésita. Bon, juste un coup d'œil.

Jacob tira son carnet de son sac et détacha la page du petit garçon au bateau.

Un avis honnête, c'est tout ce que je vous demande.

Henri observa le dessin en le tenant à bout de bras et en se demandant si un tel avis exigeait qu'on incline la tête, qu'on se frotte le menton ou les deux.

De son tabouret, il observait le Louvre chaque jour. Et pourtant, l'idée de fermer boutique un après-midi et d'aller visiter le musée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Seul propriétaire de son étalage, il n'avait de temps pour rien d'autre. Il ne connaissait rien à l'art, bon ou mauvais. Mais la vie sur les quais, ça oui : vendre des livres à des gens qui n'en veulent pas, observer les pauvres hères qui émergent chaque jour de sous le pont des Arts, regretter d'être né Fournier.

Jacob lui proposa un marché. Ils se partageraient les gains. Si ses œuvres pendaient toujours à l'auvent après un mois, il les remettrait dans son carnet à dessin et irait voir ailleurs.

Henri examina les détails du portrait. Dans l'œil du petit batelier, il y avait une infime lueur, rendue par un minuscule éclat de blanc. Il serra la main de Jacob.

C'est d'accord, mon ami. Un mois. Comment l'avez-vous intitulé?

Le petit garçon qui se disait amiral, répondit Jacob.

Les nouveaux associés, Jacob à sa place habituelle sur le pont et Henri sur son tabouret, s'envoyaient des saluts à distance, haussaient les épaules et secouaient la tête pour se souhaiter meilleure chance le lendemain. L'amiral attira l'attention de quelques passants, mais personne ne fouilla dans sa poche ou dans son sac pour l'acheter.

Un jour, après des semaines de ciel gris, il devint presque impossible d'emprunter la travée tant la foule en quête de soleil et de chaleur était dense. Henri regarda Jacob ranger son chevalet et son sac pour se diriger vers les Tuileries.

En rangeant son étalage ce soir-là, Henri se rendit compte que Jacob n'était pas revenu.

Plusieurs jours passèrent sans que le peintre donne signe de vie.

Les paupières d'Henri se fermèrent, sa tête tomba sur le côté. Il se sentit glisser de son tabouret. Comme il retrouvait son équilibre, il vit Jacob qui se tenait devant lui, une feuille roulée sous le bras.

Je commençais à penser que tu avais trouvé un autre pont, s'inquiéta Henri. Où étais-tu passé?

Jacob regarda des deux côtés des quais, comme s'il se réveillait d'un cauchemar et ne savait plus où il était.

Je travaillais, répondit-il. Il tendit le papier à Henri. Je m'efforçais, j'essayais... de manger.

Henri n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi pâle, d'aussi blême. Il crut remarquer que la voix de son ami avait changé. Il bégayait, son débit était hésitant. Il se rendit compte que Jacob avait du mal à trouver ses mots.

Beaucoup travaillé, en effet, constata Henri.

Henri prit le dessin et le tint à bout de bras. C'était le visage d'une jeune femme, en partie caché par une mèche de cheveux, un seul œil visible lui retournant son regard.

Sa figure me dit quelque chose, dit-il, approchant la feuille de ses yeux. Je l'ai peut-être déjà vue quelque part.

... une cliente... sans doute? balbutia Jacob.

Je ne pense pas, répondit Henri. Ah, mais attends, je sais où!

Henri rendit le portrait à Jacob et passa la main sur une rangée de livres.

Ah, voilà, fit-il en saisissant un ouvrage sur les mythes de l'Antiquité. Il tourna les pages. Eh bien, j'avais raison ! Regarde, là ? Fortuna, déesse de la chance.

Jacob examina l'image, puis son dessin. Il vacilla sur ses jambes et dut se retenir à la boîte.

Quand as-tu mangé pour la dernière fois ? lui demanda Henri.

Le bouquiniste accrocha Fortuna à côté de l'amiral, prenant soin de lisser les coins de la feuille. Il plongea la main derrière l'étagère, en retira une caissette de fer et tendit quelques francs à Jacob.

Une avance, mon ami.



La foule s'est dispersée. La jeune femme se tient debout, seule devant la vitrine sombre de la boulangerie.

Au-delà de son reflet, elle ne voit tout d'abord que des formes vagues et des contours confus : une étagère de verre, une énorme caisse enregistreuse, des paniers d'osier vides. Elle place les mains en œillères autour de son visage et appuie le nez sur la vitre. À mesure que ses yeux s'ajustent à la pénombre qui règne à l'intérieur, elle imagine à quoi devait ressembler cette boutique. La plantureuse jeune femme tenant contre son sein une gerbe de blé, les chérubins avec leur plateau de pains au chocolat, le boulanger hilare, qui veillaient chaque matin sur la bousculade des clients. Les arômes, ça, elle ne pouvait qu'en rêver.

La rue est calme à présent, déserte, hormis les cendres qui se dispersent dans l'air, et pourtant, la jeune femme sent une présence. Comme si elle était entrée dans une pièce sombre où elle entendrait quelqu'un respirer. Mais elle ne peut se résoudre à se retourner.

La mort, ce mal inévitable, mit du temps à venir pour Émile Notre-Dame. Sans se presser, sans merci. Les souvenirs d'Émile allaient finir par l'épuiser. Ce qu'il avait ressenti : la boue gluante et froide qui le retenait dans les tranchées, la perte d'équilibre, le mouvement de terreur aveuglante tandis qu'il réussissait à s'enfuir à quatre pattes, sa course folle. Ce qu'il avait vu : ses camarades courant dans l'autre direction, tout droit vers le torrent de métal qui s'abattait du ciel, jusqu'à ce que la terre les avale. Ce qu'il avait entendu : les cris de leur agonie qui s'estompaient à mesure qu'il s'éloignait dans le crachin matinal.



Ils continuèrent leurs promenades dominicales. Par tous les temps, en toute saison. Les gens du quartier

s'y accoutumèrent, comme ils s'attendaient chaque jour au lever du soleil à l'est. Tant et si bien que quand venait le lundi, les clients cessèrent de demander si le père et le fils avaient vu quelque chose de neuf au Louvre la veille et s'ils raconteraient une nouvelle anecdote ce matin.

Et personne hormis Grenelle l'aveugle et madame Lafrouche ne remarqua qu'Émile commençait à dépérir, que son visage se creusait chaque jour un peu plus, que ses doigts autrefois agiles se crispaient en poings maladroits.

Ces dernières semaines, l'horloger voulut rappeler à Octavio qu'il était un homme maintenant, que son père l'avait bien élevé. Madame Lafrouche aurait aimé trouver un moyen de lui dire que les histoires de son père n'allaient pas s'éteindre avec lui. Mais tous deux sentirent qu'Octavio n'était pas prêt à les entendre. Il voulait continuer à être le fils de son père.

Les promenades se firent de plus en plus courtes et pour ainsi dire cessèrent. Les histoires du dimanche, réduites à une série décousue de mots épars, finirent par disparaître complètement.

Un soir, après avoir fermé boutique, Octavio trouva son père étendu sur la table du fournil, les poings enfin desserrés posés sur son torse.

Auprès des fourneaux cliquetant dans la pénombre, Octavio passa toute la nuit à veiller sur le boulan-

ger le plus osseux de tout Paris. Il imagina le marbre faisant un ultime voyage. Son père aurait aimé traverser une dernière fois la mer infestée de requins et de sirènes, pour retrouver sa femme, dans une carrière de Toscane, l'attendant avec des tartelettes aux framboises à la main, une petite douceur après un si long périple.

Dès les premières lueurs de l'aube, Octavio retourna dans la vitrine l'écriteau FERMÉ POUR UNE PÉRIODE INDÉTERMINÉE.

Il sembla aux fossoyeurs, quand ils mirent en terre Émile Notre-Dame, que la moitié du VIII^e arrondissement était là.

Grenelle ouvrit la bible familiale. Clignant des yeux à travers ses bésicles, dans un italien approximatif, il lut le passage qui dit *Jette ton pain sur la face des eaux*. J'en ai déjà porté de plus lourds, marmonna l'un des fossoyeurs, en se demandant, au milieu du cercle des amis du défunt, si le mort était bel et bien dans son cercueil.

Après le service, Grenelle invita tout le monde à la boulangerie. Pour sécher nos pleurs, dit-il, et lever un verre à la mémoire de celui qui a préparé notre petit déjeuner pendant des années. Octavio les assura qu'il les rejoindrait très vite. Comme il commençait à pleuvoir, il se réfugia sous le vert printanier d'un grand platane couvert de bourgeons.

Se remémorant ses promenades avec son père, il s'avança sous la pluie, redressa les fleurs sur le monticule de terre fraîchement retournée et se dirigea vers le jardin des Tuileries.

En marchant sur la promenade du jardin, qui surplombait la Seine, Octavio entendit une voix grave - leuse se lever derrière lui.

Je m'appelle Le Drop, monsieur.

Le petit homme qui venait de parler était perché sur un tabouret d'enfant. Il portait un smoking en hail - lons et un pantalon dont les ourlets effilochés s'agglutinaient sur ses chaussures. Ses longs doigts dépassaient des manches de son veston. Sur ses genoux, une planche rugueuse peinte pour ressembler à un piano. Il baissa la tête et porta une main tremblante à une casquette invisible.

Je joue tout ce que vous voulez, monsieur. Musiques entraînantes et récits fabuleux, il n'y a qu'à demander.

Le Drop retroussa ses manches jusqu'aux coudes, croisa les doigts et étira les bras devant lui. Il fit danser ses doigts d'un bout à l'autre des touches imaginaires. Quand il atteignit le bout de la planche, Octavio remarqua que le tremblement de ses mains avait disparu. Jouez-moi votre plus belle mélodie, lui demanda-t-il.

Je la connais justement, celle-là, répondit Le Drop. Il entama un jeu de doubles notes, ses longs pouces tendus au maximum dans son effort pour atteindre l'octave suivante. Il continua de causer tandis qu'il jouait.

Je suis venu en 1918, eh oui, avec le régiment des Harlem Hellfighters, c'est comme ça qu'on nous appelait, nous autres. Aiguisés comme des surins, on voulait jouer un rôle et même valser avec ce vieux Fritz. Mais les généraux nous ont dit que notre boulot, c'était de jouer de la musique. Affectés à l'orchestre, avec votre humble serviteur au piano à bretelles. Alors, arrivés dans votre belle ville, on a remonté et descendu les Champs, on était beaux à voir, brillants comme des souliers vernis. De la musique de cérémonie, des hymnes, du ragtime quand l'atmosphère s'y prêtait. Les gens nous aimaient bien, nous autres jazzmen. Mais c'étaient les Blancs qui livraient toutes les batailles. Nous, on en voulait aussi. Envoyez-nous au combat, qu'on disait, faire un pas de danse. Alors les généraux ont dit d'accord, si ça vous démange, on va vous soulager. Et ils nous ont envoyés au front. Vous allez danser le tango avec ce vieux Fritz, qu'y z'ont dit.

Le Drop s'attarda sur les touches du milieu.

Vous devez être trop jeune, mon garçon, pour toute cette affaire.

Octavio acquiesça du chef. Mais mon père est allé à la guerre. À son retour, il n'en a jamais parlé.

C'est pas surprenant, répondit Le Drop en passant aux notes aiguës. Pas grand-chose de bon à dire. À cent lieues à la ronde, de la crasse, des moignons, de la boue, des os. Mais on était prêts à lui donner une leçon, à ce vieux Fritz. Comme sur la piste de danse, une main serrant les doigts doux, si doux, de notre bien-aimée, l'autre enserrant sa taille soyeuse, si soyeuse.

Elle est si belle. Cent fois, on s'est exercé au pas de danse. On bouge les orteils comme s'ils brûlaient à l'intérieur de nos bottes. On attend un temps fort, priant pour que notre chérie sache virevolter comme une reine. Et puis le sergent gonfle les joues. Alors, on pointe le talon et on lui serre bien les doigts. Il souffle dans son foutu sifflet et on monte à l'assaut. Pendant que notre bien-aimée tourne comme un derviche, on se cramponne à sa taille comme pour se raccrocher à la vie. Voilà à quoi nous étions prêts.

Le Drop joua une progression de la main droite, caressa légèrement les touches noires, enfonça d'un pied des pédales imaginaires.

Je parierais que c'était un danseur, votre père. Il faisait sûrement tourner votre mère, quand ils étaient jeunes. Nous autres soldats, on savait comment traiter les demoiselles.

Octavio s'imagina ses parents valser dans un bal populaire, sous les banderoles tricolores suspendues

au-dessus d'eux. Les silhouettes étaient voilées, les drapeaux flous. Il se frotta les yeux.

Et comment c'était? demanda-t-il. Votre guerre?

Le Drop s'inclina au-dessus de son clavier. Un peu différente de celle de votre père, s'il a eu de la chance. On n'arrêtait pas de creuser des tranchées. Débordantes de rats, remplies d'eau glacée. Une corvée exténuante. Un boulot de Noirs. Participer à l'effort, qu'y z'ont dit, les généraux. Un matin, on creusait quand ce vieux Fritz a commencé à nous bombarder. Peut-être qu'il visait une autre cible, mais avec la terre toute retournée et le front qui ziguaît, le télégraphe qui zaguait, la vermine, les cadavres et tout ça, eh bien, ce vieux Fritz visait de plus en plus mal. Mais ça ne l'empêchait pas de continuer à tirer. Les obus, en traversant l'air, ils crachaient comme des chats qu'on aurait lâchés du haut d'un immeuble.

Croisant les poignets, Le Drop fit courir ses mains au milieu du clavier. Les larmes coulaient sur les joues d'Octavio. Il imaginait son père accroupi dans le fournil d'un bâtiment bombardé, la débandade des souris sur des pains moisies. Le Drop jouait toujours.

Moi, je préfère qu'on me traite de babouin ou d'imbécile plutôt que de me faire raser à la mode des Huns, mais quand les chats se sont mis à cracher, j'ai battu la mesure à six-huit et enfoncé mon visage dans la boue. Le sergent a dit que c'était la chose la plus drôle qu'il ait jamais vue. Dropé dans le chocolat! Eh, Drop', qu'y disait, tu l'entends, le chat? Juste pour me voir sursauter. Je n'entendais rien, mais je finissais

toujours la bouche pleine de boue. Ce qu'il était casse-pieds, le sergent ! Originaire de Baton Rouge, si je me rappelle bien. Il jouait tout en mineur, des airs tristes à mourir. La dernière fois que je l'ai vu, il rentrait au pays avec son cor. Mais il a laissé un petit souvenir à ce vieux Fritz. Qu'est-ce que la perte d'un bras a bien pu changer à son interprétation ? Pas grand-chose, j'imagine. Comme j'ai dit, on était brillants. Comme des souliers vernis.

Les doigts écartés, Le Drop se mit à taper sur les notes graves.

Mon père avait un surnom, commença Octavio. Les gens l'appelaient le boulanger le plus osseux de tout Paris.

Pas mal comme nom, sûrement bien mérité, remarqua Le Drop avant de poursuivre son jeu.

Les obus pleuvaient sans cesse et pourtant, je suis arrivé à garder tous mes morceaux. Mais le gaz, ça, c'était autre chose. Pas de trou assez profond pour protéger Le Drop de cette merde jaunâtre, si vous me passez l'expression, qui rampe le long du sol. Alors, depuis que je suis rentré du front, j'ai toujours les yeux qui pleurent. Et la demande n'est pas forte pour un pianiste incapable de lire ses partitions. Mais cette ville sait bien traiter les gens de ma couleur. Alors, quand ce vieux Fritz a fini par rentrer chez lui, j'ai planté mes racines ici même où vous m'avez trouvé. Presque chaque jour au même endroit. Je joue tout ce que vous voulez.

Le Drop soutint la dernière note, appuyant un doigt de toutes ses forces sur les notes graves.

Il est rentré, lui aussi, dit Octavio.

Un sourire se dessina sur le visage de Le Drop. Comme je l'ai dit, il a eu de la chance. Comment s'appelait-il?

Octavio faillit s'étrangler en prononçant le nom de son père.

C'est bon de se souvenir d'un vrai nom, dit Le Drop. Moi, c'est Walker, au cas où vous vous demandiez. Abraham L. Walker, à votre service. Ma mère m'a appelé comme ça en hommage au grand émancipateur, mais elle et Lincoln ont depuis longtemps quitté ce monde, alors ils ne se rendraient même pas compte. Elle l'aurait aimé, je crois. Pas mal comme surnom, qu'elle aurait dit. Mon fils Le Drop. Bien mérité.

Les deux hommes restèrent assis à observer le trafic fluvial tout en échangeant des histoires de rades et de zincs, de grandes salles au parquet poli comme du verre pouvant accueillir un millier de personnes.

À petits pas nerveux, commença Le Drop. Comme si tout le monde dansait sur une seule paire de jambes.

À propos de la quantité de beurre à mettre dans la pâte à croissants.

Assez pour vous faire saliver rien que d'y penser, ajouta Octavio. Et pour se remplir le ventre pendant une semaine.

Des histoires de filles de cabaret et d'éventails japonais.

Si belles qu'elles brillaient, précisa Le Drop. Je vous jure, on devait se protéger les yeux.

De la baguette parfaite.

Il faut donner un petit coup dessous, expliqua Octavio. Avec le pouce, sous le pain. Mon père appelait ça de la musique de boulangerie.

Votre père, il a l'air d'un type bien, observa Le Drop.

Ses histoires me manquent, répondit Octavio.

Il avait sûrement une belle mélodie.

Il aimait beaucoup les journaux. Chaque dimanche. On regardait les images. Quand j'ai grandi, nous nous sommes mis à visiter le musée.

Musique et tableaux, dit Le Drop. Ils vont si bien ensemble, pas vrai? Ils révèlent ce qu'il y a de mieux en nous. Vous lisiez quelque chose, ou bien toutes ces histoires étaient inventées à partir des images? Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, mais autrefois, je lisais tout ce qui me tombait sous la main. À

Harlem, quand on voulait une belle mélodie, il nous fallait une bonne histoire.

J'ai un livre, dit Octavio.

Juste un? Vous êtes sûr que c'est assez? Mon jeune ami, vous êtes sûrement du genre à faire bon usage de tout un rayon.

Octavio s'engagea sur le pont des Arts. La pluie avait cessé. Si ce n'était de la foule, il aurait pu remarquer un peintre devant son chevalet vers le milieu du pont. Il aurait pu s'arrêter, se tenir derrière l'artiste, garder une distance discrète, croiser les mains dans son dos et étudier la toile sur son chevalet. Il aurait pu penser à son père et murmurer un ou deux mots pour lancer leur jeu.

Mais il traversa la foule jusqu'au bout de la travée et prit la direction des bouquinistes.



À l'arrière de la boulangerie, au-dessus de la porte du fournil, un portrait au crayon est accroché dans un cadre simple. Le portrait lui rappelle les œuvres des grands maîtres : son Dürer, son David, une touche de son Ingres. La jeune femme reconnaît l'équilibre entre lumière et ombre, un côté rendu vivant par le contour, l'autre enveloppé d'épaisses ténèbres. Un coin des lèvres qui se soulève, l'éclair d'un œil qui contemple l'observateur, le trait blanc gracieux dans la chevelure.

Soudain, l'impression de n'être pas seule dans la rue s'estompe. Elle retient son souffle et porte la main à sa bouche. Elle a reconnu le visage sur le portrait.

Chez le bouquiniste Fournier, l'histoire de la guerre perdura longtemps après que les combats eurent cessé. Parmi les journaux accrochés à l'auvent, certains numéros dataient des jours sombres d'il y avait vingt ans.

L'un d'eux montrait une tombe solitaire dans un champ et au loin, un groupe d'arbres réduits à l'état de moignons. Autour du monticule, quelques moutons broutent l'herbe nouvelle et les fleurs sauvages. Sur l'image, le soleil brille haut et fort, le ciel est si bleu, si calme. La tombe est marquée d'un minuscule ruban tricolore qui s'enroule nonchalamment tandis que sur le tertre s'incline une croix blanche confectionnée à partir d'un ancien piquet et ornée d'une couronne de coquelicots. Du fil de fer barbelé rouillé, tendu entre quatre balises de fer crochues, protège la

tombe. Dans le ciel, au-dessus des moutons, flotte une bannière décorée d'une suite de mots.

Henri Fournier, vêtu d'un lourd manteau, le dos courbé, assis sur son tabouret, tourna la première page et lut le titre du vieux numéro en remontant sans cesse ses lunettes. Il ne remarqua pas l'homme qui se tenait non loin, vêtu d'un veston trop grand pour sa frêle stature, les mains jouant nerveusement avec le rebord de son chapeau.

VICTOIRE ! RETOUR DE NOS HÉROS !

C'était le mot que portait le télégramme. Le caporal Mabillon n'avait pas été blessé ou tué ; on n'y parlait ni de héros, ni de retour. Il avait *disparu*. Le ministère de la Guerre aurait tout aussi bien pu dire que le meilleur ami d'Henri s'était égaré comme un écolier distrait et qu'on le recherchait en ce moment même. Que s'il avait été assez futé pour berner l'officier et se faire engager, il était ressorti de son aventure encore plus doué pour tromper qui il voulait et rentrer à la maison.

LE DERNIER COUP DU SORT !

Vers la fin de la guerre, la grippe espagnole avait pris le relais. D'autres amis disparurent de toutes sortes de façons que l'armée n'aurait guère pu imaginer.

Si votre père et votre grand-père ont disparu, avait dit le médecin à Henri, ce n'est pas à cause de

l'influenza, mais de la Seine. Deux vies entières passées dans l'humidité le long des quais. Le froid insidieux avait eu raison de leurs poumons.

Disparu. Henri se rappelait la forme de la bouche du médecin quand il avait prononcé ce mot.

La mère d'Henri n'était plus jamais venue à la boîte de bouquiniste. Certaine que cette chose verte diabolique finirait par servir de tombe à son fils unique, elle le maudissait. Elle ne resterait pas une minute de plus à le regarder se suicider à petit feu. Elle était partie vivre chez une tante dans le Midi. Alors qu'elle montait dans le train, Henri lui avait lancé que jamais son grand-père n'aurait abandonné ses livres.

Henri secoua la tête. Le vieil homme ne les aurait jamais abandonnés, murmura-t-il. Il se mit à rire.

Des visions lui venaient en rafales. Un chariot plein, des chats noyés, Mabillon lançant un filet de salive sur la tête du capitaine d'une péniche. Rêves, projets, espoirs, tous remplacés par une vie dans l'humidité des quais. Henri s'imagina vidant l'étalage, balançant de grandes brassées de livres dans la Seine, puis sautant à son tour. En pensée, il vit son cadavre flotter sous le pont des Arts, couché sur un lit de journaux, de cartes postales et de bouquins.

Il éclata de rire. Ses lunettes s'embrumèrent, ses yeux se mirent à piquer, sa poitrine à faire mal. Un couple de passants lui jeta un regard et hâta le pas,

bousculant l'homme qui se tenait toujours à proximité. Henri se frotta les yeux et serra le manteau de son père contre son corps.

Je me souviens de ce journal, dit l'homme au chapeau.

Henri leva la tête.

Quand j'étais petit, poursuivit l'inconnu, mon père m'avait dit que c'était un geste noble que de mettre la sépulture d'un homme honorable à la une.

Henri referma le canard. Honorable ?

L'homme acquiesça du chef. Très noble, monsieur. Toute la France en deuil. Même les moutons se sont rassemblés pour lui rendre hommage.

Henri lut ce qui était écrit sur la bannière flottant au-dessus de la tombe : REPOSEZ EN PAIX, BRAVES SOLDATS ! Votre père était un sage, déclara-t-il.

L'homme ne sembla point l'entendre, absorbé par l'examen des portraits accrochés à l'auvent : le petit garçon avec son bateau, la femme voilée par la pénombre. Il agitait son chapeau dans son dos en se penchant pour mieux les observer.

Octavio fouilla dans ses poches. Il en sortit une poignée de centimes et quelques billets froissés. Son regard allait et venait entre le portrait et l'argent, qu'il compta et recompta dans sa main.

Henri regardait les pièces s'entrechoquer en attendant que l'homme se décide. Il se doutait bien qu'il n'allait rien acheter de plus qu'une carte postale. Les clients nerveux s'intéressaient rarement à autre chose qu'à un corps dénudé. Au mieux choisirait-il une mince plaquette en se plaignant du prix. Mais cet homme avait quelque chose de différent. Henri remarqua que ses yeux s'agitaient dans toutes les directions pour revenir sans cesse se poser sur la femme du portrait. Celui-là ne voulait pas marchander.

Que puis-je faire pour vous, monsieur? demanda Henri.

Octavio ferma les yeux. Il imagina son père, debout à côté de lui, se frottant le menton et réfléchissant à ses choix. Lesquels prendrait-il? Les livres étaient dépourvus d'images et à part leur couleur, rien ne les distinguait. Les sélectionnerait-il selon leur taille, alors? Se mettrait-il à marcher en long et en large devant l'étalage, retirerait-il quelques volumes pour les soupeser en calculant combien il pourrait en porter jusqu'à la pointe de gâteau? Octavio se représenta son père en train de chuchoter pour que le bouquiniste ne puisse pas l'entendre.

Rouge, dirait peut-être le boulanger le plus osseux. La couleur de la passion, mon garçon, des cœurs qui battent, de l'action. Ils sont audacieux, ceux-là, on est sûr d'y trouver l'aventure. On pourrait aussi prendre les bleus de la haute mer où nous accompagne le chant des sirènes. Ou le vert des arbres de nos chères Tuileries.

Octavio savait que son père attribuerait quelque chose à chaque couleur. Les mordorés raconteraient des récits de chasses au trésor et de cités perdues, les violets évoqueraient la magie, les esprits, les mondes féériques. Il se demanda si son père aurait considéré le noir comme une couleur. Peu importe, il aurait commencé par les rouges.

Octavio étudia les bouquins. Il y avait tant de teintes ! Toiles fines, cuirs vernis, tranches sanguines. Il écouta de nouveau la voix de son père.

Figure-toi une demoiselle, mon garçon. Regarde-la sortir d'une pâtisserie. Elle ne te regarde pas, mais toi, tu la vois. Son visage, sa bouche, la courbe de ses lèvres écarlates. Tu ne peux pas résister. Tu te demandes ce que ça ferait de l'embrasser. Des lèvres comme des framboises. Tu te cognes contre elle et tu te retrouves assis dans le caniveau. Le carmin de ces petits fruits là, mon garçon ! C'est par là que nous allons commencer.

Octavio ouvrit les yeux et les posa sur le portrait de la jeune femme, sur ses lèvres, la voyant en pensée sortir le bout de la langue pour les mouiller. Il sentit

qu'il se penchait vers elle en inclinant la tête. Il ferma les yeux tandis que leurs bouches se rapprochaient.

Octavio recula d'un bond. Je... je voudrais un livre.

Dans ce cas, monsieur, lui dit Henri, vous êtes au bon endroit. Il se trouve que j'en ai quelques-uns.

Octavio laissa tomber son argent, les pièces se dispersèrent. Un rouge, s'il vous plaît.

Il s'empressa de désigner du doigt un mince volume, au premier rang.

Le Platon, remarqua Henri.

Octavio observa le dos de plusieurs autres livres et en montra un autre.

Flaubert, monsieur. Un choix très éclectique.

Presque au bout de la rangée, il y en avait un qui dépassait, avec une couverture de toile couleur vin. Octavio s'en saisit ; c'était un traité d'hydraulique. Il le remit à Henri. Le bouquiniste leva un sourcil.

C'est beaucoup de lecture, monsieur. Vous ne préférez pas quelque chose de plus, comment dire... imaginaire ? Henri choisit un recueil de poésie relié de cuir noir texturé.

Octavio secoua la tête. Non merci. Que des rouges pour le moment.

Henri prit un rouleau de corde derrière les livres et fit un petit paquet des trois volumes. Comme vous voudrez, monsieur.

Octavio leva la tête vers le ciel. Le soleil avait migré vers l'ouest. Il entendit son père lui murmurer à l'oreille. Fais de la place aux oiseaux, mon garçon.

En rentrant chez lui par le jardin des Tuileries, Octavio organisa tout dans sa tête. Il commencerait par les rouges, du plus pâle au plus foncé, du doré à l'orange en passant par la couleur rouille. Ensuite, les bleus, puis les violets, les verts, les jaunes. Dans son esprit, il vit une bibliothèque occuper l'appartement de la pointe de gâteau. Des livres partout le long des murs, sur les marches de l'escalier qui menait à la mansarde. Ils serviraient à tenir les fenêtres ouvertes ou à relever son lit. Ils occuperaient tous les recoins.

Un bruit de pas sur le gravier interrompit la lecture d'Isabeau. Elle leva les yeux et aperçut un homme chargé d'un paquet de livres, la main agrippée au nœud de corde comme s'il portait un trésor fragile, en veillant à n'en laisser aucun traîner par terre.

C'était son inventeur d'histoires. Celui des galeries, des dimanches. Mais comme il n'avait pas reparu depuis des semaines, il était sorti de son esprit. Et son compagnon, pensa-t-elle, le vieil homme. Où pouvait-

il bien être? Ils semblaient inséparables, un tandem si vivant qui transformait ses dimanches tranquilles. Mais qu'importe. Il était là de nouveau. Elle sentit son visage s'empourprer.

Elle le suivit du regard alors qu'il contournait le bassin. Bien sûr qu'il aime lire, pensa-t-elle, naturellement, toutes ces histoires, cette imagination, il doit bien s'inspirer de ses lectures. Un sourire se peignit sur son visage. Combien de fois s'était-elle empressée de rentrer, comme lui, après avoir visité les bouquinistes, ses nouveaux achats à la main, décidant du livre qu'elle lirait en premier et de leur place sur l'étagère?

Je t'en prie, murmura-t-elle, regarde par ici.

Tandis que l'inventeur d'histoires disparaissait sous les arbres, Isabeau se reprit et rajusta son foulard contre sa joue.

Henri savait d'instinct que ce nouveau client ne lisait pas. Mais il s'abstint de toute remarque tandis qu'Octavio le visitait chaque semaine. Ce que l'homme faisait avec ses livres ne regardait que lui, pensait Henri. C'était bon pour les affaires et il appréciait sa compagnie, un point c'est tout.

Tandis qu'Henri s'occupait à choisir les volumes, Octavio se tenait là, à triturer son chapeau en apprenant par cœur les traits de la jeune femme. Elle lui rappelait un personnage des *Mille et une Nuits*. Vers

le début du livre, une demoiselle aux cheveux noirs et ondulés vêtue d'une robe couverte de bijoux murmurait quelque chose à l'oreille d'un vieil homme. Quand Octavio était petit, son père désignait l'image : Une princesse, si je ne m'abuse. Quels secrets penses-tu qu'elle confie au roi ?

Les rouges s'accumulèrent dans la mansarde, deux ou trois à la fois. Bientôt, les piles de livres menacèrent de bloquer l'entrée, comme si un maçon s'en servait pour boucher l'appartement, petit à petit. Quand les murs ne purent plus en loger, le parquet prit la relève. À son tour, il commença à crouler et à craquer douloureusement sous leur poids. Les bleus descendirent l'escalier en colimaçon, une demi-douzaine par marche. Le temps de rejoindre le dernier degré, Octavio en était aux verts. Ceux-là remplissaient la cuisine, s'empilaient sous l'évier, contre les robinets, au-dessus des armoires, dans les tiroirs qu'ils coinçaient, bien en vue sur la table. Une triple rangée sur le rebord de la fenêtre. Les mordorés suivirent l'inclinaison entre la chambre et la salle d'eau. Une plateforme d'éditions de couleur grise reliées en toile haussa tant le lit qu'Octavio avait besoin de quatre épais volumes comme escabeau pour atteindre son matelas. Il retira les portes en miroir de la grande armoire pour y loger les violets. Le tiroir où il avait dormi tout bébé fermait à peine, tant il était plein de livres couleur vin. Certains claquaient contre les lattes de bois. Octavio les avait suspendus aux poutres à l'aide de bouts de corde délicatement nichés dans leur tranche.

Une seule fois, Henri refusa de lui vendre un livre. Volumineux, usé, relié en cuir repoussé, couleur d'orange sanguine avec, au centre, un losange et une paire de babouches.

Toutes mes excuses, monsieur. Celui-ci est réservé.

Henri observa l'homme passer les doigts sur le dos des livres. Vous êtes un client loyal, lui dit-il, depuis un moment déjà. Je vous en suis reconnaissant. Mais curieux, aussi.

Octavio n'interrompt pas sa recherche. À propos de quoi? demanda-t-il.

De qui, plutôt. Votre père. Il avait toute une imagination, pas vrai? La France entière, et même les moutons, qui pleurent sa mort, si vous voyez ce que je veux dire.

Octavio acquiesça du chef.

Mon grand-père était pareil, dit Henri. Il affirmait qu'on pouvait deviner l'apparence d'un livre en le touchant, les yeux fermés. Je passais les doigts sur leur dos, comme vous le faites à présent, pendant des heures, tâchant de savoir de quelle couleur ils étaient, ce dont ils étaient faits: matière, pli, reliefs. Pendant ce temps, il me racontait des histoires. Sa préférée retraçait le périple d'un Arabe dans le désert, avec sa bibliothèque. Il attachait des paquets de livres sur la bosse d'un chameau fatigué et tous deux, l'homme et

la bête, suivaient les nomades à travers les dunes. Mon grand-père, prétendant être cet ancien libraire, se couvrait la tête de son manteau et parcourait les quais en tirant sur une corde imaginaire, en chassant des mouches invisibles et en maudissant un animal qu'il était seul à voir.

Octavio éclata de rire. Mon père était boulanger, dit-il. Boulangerie Notre-Dame. Il avait toujours une anecdote à raconter. Sa préférée mettait en scène Napoléon, qui avait volé le N de notre enseigne. Il s'agenouillait pour jouer le rôle du général, en équilibre précaire sur une échelle, arrachant la lettre, puis la cachant sous un énorme bicornes et l'emportant dans la nuit. C'est moi qui ai pris la relève, mais le N manque toujours.

Je parie qu'il en aurait une bonne sur les portraits que j'ai ici. Qu'aurait-il dit du petit garçon et de son bateau?

Octavio réfléchit un moment. Il aurait peut-être dit... voici un petit garçon qui a rêvé.

Et de quoi? demanda Henri.

Qu'il était amiral d'un navire porté par cent voiles noires. Faisant autant de tours du monde, un pour chaque petit bout de toile. Son gouvernail est fait en os de monstre marin, il abat les armadas de ses ennemis, il rencontre des canots de cannibales et des pirates cruels. Et il traverse l'océan sans le moindre souffle de vent.

Ce fut au tour d'Henri d'éclater de rire. Et la demoiselle? Fortuna?

Octavio contempla le visage à moitié dans l'ombre.

Mon père aurait dit... que c'est une princesse qui a voyagé dans mille et un pays étrangers et qui connaît encore mille autres secrets. Elle a visité des terres où les chevaux s'envolent et où vivent des cyclopes, s'est entendue avec des voleurs dans des cavernes, a rencontré de jeunes mendiants frottant des lampes magiques, voyagé sur des tapis volants, chanté avec les sirènes, navigué jusqu'aux confins du monde et survécu pour raconter tout ça.

Henri observa les yeux de l'homme briller d'un reflet de vif-argent. Comment dire non au fils d'un homme de toute évidence amoureux de l'art? dit-il. Je trouve que quelques francs, c'est peu pour entendre les secrets d'une femme. Dites votre prix et Fortuna est à vous. Je suis certain que votre père serait d'accord.

Un lundi ordinaire à la boulangerie. Jusqu'à ce qu'un client lève la tête de la vitrine proposant la journée du jour.

Qui ça peut bien être? demanderait-il.

Tous les yeux suivraient son doigt qui pointerait au-dessus de la porte du fournil. Disparu, le calendrier vantant une marque de bière avec l'image de

Notre-Dame en personne. À sa place, le portrait de la femme de chez Fournier. Tout le monde se tournerait vers Octavio. Quelques sourires ironiques apparaîtraient sur les lèvres.

Notre boulanger aurait-il quelque secret bien à lui? dirait une commère.

Quelqu'un dans votre vie, monsieur? demanderait une autre.

Pas tant Notre-Dame, mais plutôt votre dame, n'est-ce pas, Octavio?

Derrière le comptoir, l'horloge marquerait neuf heures seize tapantes. Grenelle l'aveugle ferait son entrée. Il traverserait le petit groupe, s'arrêterait devant la vitrine, désignerait ses deux brioches dorées saupoudrées d'une pincée de romarin et regarderait Octavio.

Je vois que la boulangerie a changé de mains, déclarerait-il.



La jeune femme trébuche en s'éloignant de la vitrine de la boulangerie et lutte pour retrouver l'équilibre, les yeux écarquillés par le choc. Aussi instinctivement qu'elle respire, elle lève la main vers son visage.

À une condition, avait-elle dit.

Elle se remémore l'artiste traçant les derniers traits, insistant sur un coin ici et là avec le pouce. Il s'apprêtait à lui révéler le portrait quand elle l'en avait empêché.

Je sais parfaitement de quoi j'ai l'air, avait-elle dit.

En payant son pain au levain, madame Lafrouche demanda à Octavio pourquoi il n'avait pas visité le Louvre ces derniers temps.

Une autre tâche m'a occupé, répondit-il, sachant bien qu'elle l'avait vu rentrer à la pointe de gâteau chaque dimanche avec son paquet de livres.

Vous aimiez bien le musée, ton père et toi, remarqua-t-elle.

Ça fait longtemps, madame. Et vous, vous y êtes déjà allée?

Mon Alphonse m'y emmenait parfois, il y a long - temps.

C'est un endroit grandiose, observa Octavio.

Il serait bon d'y retourner, suggéra madame Lafrouche. Pour faire renaître un souvenir ou deux. Sa voix traîna sur une note chagrine.

Pourquoi ne pas venir avec moi, ce dimanche ? demanda Octavio.

Pour prendre une pause dans ta collection de livres, observa madame Lafrouche.

Octavio n'avait encore jamais vu madame Lafrouche faire un clin d'œil.

Des sièges circulaires surgissaient comme des îlots du parquet de la Grande Galerie. C'est là qu'on défaisait les lacets qui serraient les pieds, qu'on faisait taire les enfants qui s'y affaissaient en piquant une crise d'en - nuï, qu'on tournait les pages du guide. Tandis que les portraits suivaient des yeux les visiteurs.

Deux femmes qui avaient réussi à atteindre le milieu de la galerie s'y reposaient. Grises et sages avec leur robe du dimanche et leur chapeau épinglé sur la tête, les mains croisées sur leurs cuisses et les pieds posés fermement sur le sol dans leurs chaussures confortables.

Elles étudiaient la toile devant elles, qui représentait un gentilhomme, sa jeune barbe rendue par des traits couleur de gingembre, posant dans une tunique finement brodée. De ses doigts gracieux, il tenait une longue flûte en bois.

Tu sais, commença la plus grassouillette des deux amies, quelqu'un a dit un jour qu'il n'y avait pas de beauté dans la perfection.

Et où elle se trouve, alors? rétorqua la plus courtaude.

Dans l'imperfection, si je ne m'abuse.

Et qui a dit ça?

J'ai oublié. Un grand penseur, sans doute.

Quel est le titre de ce tableau, dis-moi?

Grassouillette lut dans son guide : *Portrait d'un flûtiste borgne*.

Peint en...?

Le livre dit que c'est un chef-d'œuvre de la Renaissance.

Courtaude rentra la tête et demanda qui était l'artiste.

Ça ne le dit pas, répondit Grassouillette.

Moi non plus, je ne l'aurais pas signé. Il est plutôt laid.

Il a pourtant de jolies mains, ce flûtiste, non? J'imagine qu'elles sont très douces au toucher.

Il lui manque un œil, ma chère. Et celui qui reste nous fixe comme si c'était nous qui lui avions arraché l'autre.

Eh bien, moi, je le trouve beau.

Grotesque, tu veux dire. J'ai du mal à le regarder.

Je me demande comment il l'a perdu.

Son charme?

Son œil.



Octavio et madame Lafrouche émergèrent du flot des visiteurs de la galerie et s'arrêtèrent devant le flûtiste.

Voilà un portrait dont je me souviens, déclara Octavio.

Il n'est pas mal, remarqua madame Lafrouche.

Je peux vous en apprendre beaucoup sur lui, si vous le désirez. Tout ce qu'il me faut, c'est un mot pour lancer l'histoire.

N'importe lequel?

Oui.

Madame Lafrouche regarda fixement le flûtiste. Elle le scruta de haut en bas et s'arrêta longuement au pli révélateur dans son visage, là où se trouvait autrefois l'œil manquant.

Mutilé, dit-elle.

Octavio fronça un sourcil. Eh bien... Nous avons ici le portrait d'un... soldat mutilé. Au grand plaisir de son père, il a perpétué la tradition familiale et s'est fait lieutenant. Sa mère en est très fière. Mais les uniformes seyants et les charges de cavalerie ne le font pas rêver. Ce qui occupe son esprit, c'est la musique. Le jour, il nourrit l'espoir de sa famille et fait honneur à son nom. La nuit, seul sur le carrousel, il joue de la flûte avec la lune pour tout public. Et un jour, pendant une leçon d'escrime, horreur ! Notre jeune homme perd un œil sous les assauts d'une lame mal dirigée. Quelle tragédie ! À jamais finie, la carrière militaire ! Mais merveille des merveilles, il est mutilé à vie ! Même réprouvé par ses proches, il voit ses plus folles espérances enfin...

Excusez-nous, monsieur.

Octavio et madame Lafrouche n'avaient pas remarqué les deux dames assises derrière eux sur le banc. Courtaude leur jeta un regard mauvais.

Vous nous bloquez la vue, monsieur, votre amie et vous. Et qu'est-ce que c'est que ces inepties au sujet du pauvre homme qui aurait rêvé de perdre son œil ? Qui pourrait souhaiter une chose pareille ?

Chut, l'interrompt Grassouillette. C'est une histoire charmante. Qui fait presque disparaître son imperfection. Continuez donc, monsieur.

Oui, ajouta madame Lafrouche. Vas-y.

Octavio fit signe aux trois femmes de se rapprocher. Et depuis ce jour, continua-t-il à voix basse,

notre beau flûtiste joue de la musique et rend grâce de cet œil perdu.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait vu son inventeur d'histoires. Pendant les semaines et les mois qui avaient suivi le premier dimanche où il ne s'était pas montré, Isabeau était passée par tous les sentiments. Inquiétude : quel horrible accident avait bien pu lui arriver ? Colère : l'avait-il vue ce jour-là, dans la galerie aux aquarelles, avait-il remarqué sa cicatrice et senti de la répugnance pour elle ? Résignation : allait-elle jamais le revoir ?

Isabeau le regarda se pencher au milieu des trois dames. Elle n'entendit pas ce qu'il disait, mais leurs sourires empourprés lui donnèrent envie de se joindre à elles.

Pendant leurs années ensemble, madame T. avait fini par se montrer plus chaleureuse envers Isabeau. Même si elle maintenait une distance convenable avec sa jeune protégée et qu'Isabeau connaissait sa place dans la hiérarchie du musée, une même vérité les unissait. Madame T. sentait que le désir inexprimé d'Isabeau ne ferait que croître avec l'absence de l'inventeur d'histoires. Elle comprenait le sentiment de perte que ressentait la jeune femme, l'avait observée se plongeant dans son travail et plus encore dans ses livres. Madame T. savait trop bien qu'Isabeau n'y

trouverait pas le réconfort que lui procurait l'inventeur d'histoires. Et cette pensée lui brisait le cœur.

Assises à leurs tables, elles attendaient un Vermeer et un Rembrandt. Deux tableaux obscurs qui devaient de nouveau être exposés et avaient besoin d'être nettoyés. Les peintures auraient déjà dû être arrivées de l'entreposage.

Tu lis encore? demanda madame T. Toujours le nez dans un livre.

J'ai presque fini, répondit Isabeau. Vous voulez que je vous le prête?

Non merci. Je ne lis plus tellement. C'est une distraction pour jeune femme amoureuse.

Amoureuse? répéta Isabeau en refermant brusquement le bouquin.

Je suis sûre que les commères du musée racontent que je ne connais rien à l'amour. Mais je suis tombée amoureuse, une fois. Je n'étais pas tellement plus âgée que toi.

Je passais devant Saint-Sulpice en rentrant chez moi. Je venais juste de commencer à travailler au musée. On était en avril, il pleuvait à torrents. Je me suis réfugiée dans une librairie. J'ai laissé tomber mon

parapluie et soudain, un jeune homme est apparu derrière une étagère. Il l'a ramassé et en a secoué les gouttes de pluie. Si ce sont les livres que vous aimez, m'a-t-il dit, il faudra que je me mette à lire.

Quel geste audacieux ! remarqua Isabeau. Une image se forma dans son esprit : madame T. jeune femme. Elle avait été belle, pensa Isabeau, honteuse de ne pas s'en être aperçue plus tôt.

Je pense que c'est pour ce geste-là que je suis tombée amoureuse de lui, continua madame T. Nous avons discuté un long moment dans la librairie. Un bavardage nerveux, à vrai dire, au sujet des bouquins que nous lisions, que nous avions aimés, ce genre de choses. En fait, nous avions des goûts fort différents.

Qu'est-ce que vous aimiez, vous ? demanda Isabeau.

Je lui ai dit que Victor Hugo était un maître et que chaque mot des *Misérables* m'avait fascinée, mais lui, il avait trouvé ce roman trop long. Il préférerait Jules Verne, un grand auteur à son avis, mais quand je lui ai révélé ce que je pensais des histoires rocambolesques de ce monsieur, il a semblé tout à fait démonté. Je m'en souviens, je l'ai regardé dans les yeux ; j'avais peur d'avoir dit ce qu'il ne fallait pas.

Mais ce n'était pas la fin, n'est-ce pas ? s'enquit Isabeau.

Au contraire, ce n'était que le début, répondit madame T. Nous nous voyions chaque samedi. Parfois à la librairie, parfois dans un café de la rue de

Rivoli. Nous sommes enfin tombés d'accord sur Flaubert.

Et les livres? demanda Isabeau.

Il m'avait raconté qu'il possédait (ou plutôt sa famille, qui avait fait fortune dans le commerce du vin) une bibliothèque aménagée dans l'une des ailes de la maison de campagne familiale, qui n'était qu'une longue salle, avait-il précisé. Son père l'avait nommée la bibliothèque de la Sagesse.

Isabeau leva un sourcil.

Il m'avait expliqué que des centaines de livres étaient rangés dans des étagères vitrées couvrant tous les murs jusqu'au plafond. Il y avait des sièges et des banquettes, avec leurs propres tablettes repliables et lampes de lecture, des lutrins rembourrés, des repose-pieds mécaniques et des appuie-têtes ajustables. Une pièce vouée aux mots et à rien d'autre. Mais même sa description, livrée de sa voix douce et profonde, ne lui rendait pas justice.

Vous avez vu la Sagesse? Il vous y a emmenée?

Madame T. hocha la tête. Le sol était couvert d'un immense tapis, continua-t-elle, qui représentait la carte du monde. On avait tissé la Méditerranée avec des fils turquoise et au-delà de l'océan se mariaient les verts et les jaunes du Nouveau Monde. À l'est, les fibres brunes et grises de l'Himalaya, tout entortillées, prenaient les azurs et les pourpres de l'Orient. Le nord et le sud étaient représentés par d'épaisses trames de glace polaire.

Madame T. se força à sourire. Je lui ai demandé de m'emmener très loin, dit-elle.

Il me montra le centre du tapis. Une grappe de raisin, tissée dans des tons de pourpre et de vert pâle, marquait la vallée de la Loire et la demeure familiale. Il me suggéra de retirer mes chaussures et de venir y nicher mes orteils. Où voudrais-tu aller? me demanda-t-il.

J'ai fait un ou deux pas vers l'est. La Chine, alors, déclara-t-il. Je suis revenue vers l'ouest, au-delà des montagnes. Venise, dit-il. Deux pas de plus, et j'ai posé un pied sur Madrid et l'autre sur Lisbonne. La péninsule ibérique, dit-il. Encore quelques pas et je traversai l'océan. Les Amériques.

Je lui ai demandé s'il connaissait ces destinations. De nom, me répondit-il. Alors, tu as voyagé, lui ai-je dit. Pas très loin, non. Je me suis moquée de lui et lui ai demandé ce qu'il pouvait bien savoir s'il n'avait été nulle part.

Il m'expliqua qu'il connaissait un mur qui s'étalait sur des lieues, dissimulant un royaume suspect aux yeux de ses voisins. Une ville dont les rues étaient remplies d'eau et que les citoyens parcouraient en bateaux ressemblant à des babouches noires. Un pays de châteaux où de vieux chevaliers en armure rouillée attaquaient les moulins à vent, les prenant pour des géants. Une terre couverte d'arbres où les guerriers peignaient leur corps pour faire naître l'effroi dans le cœur de leurs ennemis.

Et pourtant, tu dis n'avoir jamais voyagé, lui répondis-je. Pas si loin, répéta-t-il. Alors, comment sais-tu tout ça? Grâce à eux, répondit-il en désignant les livres dans les étagères de verre.

Je n'en avais aucune idée, madame, avoua Isabeau. Quelle histoire merveilleuse!

Elle se termine en queue de poisson, j'en ai peur, répliqua madame T. Comme j'étais très jeune quand j'ai perdu mes parents, j'étais seule depuis des années. Une rencontre fortuite dans une petite librairie m'avait fait sortir de moi-même. Tomber amoureuse et parcourir le monde en traversant une pièce. Mais tout cela était si fragile...

Madame T. se secoua.

Mon ami venait en ville le samedi et le dimanche, mais un matin, il n'est pas descendu du train. J'ai attendu sur le quai pendant des heures, mais il n'est jamais venu. Je lui ai écrit pendant des jours, lui demandant ce qui lui était arrivé, s'il allait revenir la semaine suivante, si je lui avais fait de la peine, s'il avait cessé de m'aimer. Un mois ou deux ont passé sans réponse. J'ai fini par recevoir une lettre au musée, portant l'adresse d'un vignoble de la Loire. Le majordome de la famille avait trouvé mon nom dans ses affaires et m'écrivait pour me dire qu'il avait eu un accident. Je ne lis plus beaucoup depuis.

Vous m'en voyez navrée, dit Isabeau.

Madame T. esquissa un sourire. Inutile de l'être, ma chère. Mes tableaux me tiennent compagnie à présent.



La jeune femme ne peut plus bouger.

Horri  e de voir son propre visage étalé à la vue de tous, elle reconnaît quelqu'un d'autre. Toutes ces années penſée sur les peintures, au sous-sol du Louvre. Les Dürer, son cher David. Sa Sofia bien-aim  e. Pour un instant, c'est une jolie jeune fille qui lui renvoie son regard. Comme si l'artiste du bassin aux bateaux l'avait retrouv  e avant l'accident, avant le temps où elle pliait les magazines de sa mère devant les miroirs de l'entrée, avant cette vie pass  e à se cacher derrière un foulard.

Elle cligne des yeux pour chasser la vision. Il continue à neiger des livres autour d'elle. Ne sachant où s'enfuir, elle se met à ramasser des bouts de papier sur le pavé, espérant que cette occupation dissuadera quiconque de poser les yeux sur elle.

Le boulanger se tient de l'autre côté de la chaussée. Ses genoux flageolent, il lutte pour se tenir debout. Un paquet de livres gît à ses pieds. Il n'a pas la force de le ramasser. Il se tourne vers la boulangerie.

Il voit une jeune femme en robe d'été du plus beau rose, accroupie, occupée à ramasser des poignées de papier sur le pavé en retenant son foulard. Des images lui viennent en rafales : une femme lisant dans un jardin, un portrait accroché à l'auvent d'un bouquiniste, un visage au-dessus de la porte du fournil.

Il se murmure à voix basse : Enfin toi.

Parmi les millions de mots écrits au sujet des souvenirs d'un premier émoi, les quand-nous-nous-sommes-rencontrés-pour-la-première-fois, on ne trouvait aucune explication logique. La science et la religion n'offraient aucune cause biologique, ne révélaient aucune vérité. Le flocon de neige à l'origine de l'avalanche restait invisible, la goutte de rosée qui déclenchait le déluge à jamais anonyme. Pourtant, d'innombrables théories tentaient d'expliquer comment on tombe amoureux.

Certains parlaient d'un petit dieu dont la flèche touchait sa cible derrière un nuage floconneux. D'autres croyaient que le cerveau s'alanguissait, conséquence agréable d'un excès de vin. Il y avait aussi les phases de la lune, l'alignement des planètes, l'arrivée du printemps. Les fruits défendus et les serpents tentateurs. L'éclat d'un regard souriant, la fossette qui orne le coin d'une bouche timide.

Tout ça, et bien d'autres choses encore, pour pousser un bouton invisible, accélérer le pouls, faire monter la température ambiante. Sans crier gare. Il suffisait d'apercevoir pendant quelques secondes, sur le quai d'en face, quelqu'un que le métro se hâtait d'emporter. D'un frôlement d'épaule dans la foule des grands boulevards. D'un parapluie tombé, ramassé, secoué, rendu à sa propriétaire avec une révérence. Du hasard d'un regard aux Tuileries, d'une histoire entendue par hasard.

Nos pensées étaient ailleurs quand ça arrivait : trouver un endroit pour ranger les achats du jour à la mansarde, sous l'escalier, dans une étagère, tourner la page d'un chapitre passionnant, observer la trame d'une carte géographique dessinée sur un tapis. On était seul dans sa tête et l'instant d'après, on dévisageait quelqu'un qu'on n'avait jamais vu, ou alors cent fois, avec un regard nouveau.

Qu'est-ce que c'est que ça ? se demandait-on. Un tiraillement dans l'estomac. Un battement précipité, une soudaine chamade dans la cage thoracique. Les arbres étaient-ils soudain plus verts ? La brise et les petits bateaux tout à coup immobiles sur la surface du bassin ?

Peut-être était-ce le livre qu'elle lisait, d'un violet si près de l'aubergine. La coupe simple de sa robe. Le galbe de ses jambes inclinées, ses chevilles croisées, ses chaussures enlevées, ses talons appuyés sur le rebord du bassin, ses orteils rafraîchis par la brise. Son port de tête, inclinée et tournée de l'autre côté,

son visage, ce qu'il pouvait en voir, tout près de la page.

Ou alors, sur son passage, la façon qu'elle avait de le regarder derrière son foulard.

Octavio traînait les pieds sur le gravier des Tuileries, inquiet comme toujours de voir le paquet du jour se défaire, prévoyant l'endroit où il rangerait chaque livre dans la pointe de gâteau. Au souffle de vent qui ridait le bassin, il tourna la tête et perçut un éclat de couleur. Les bleus et les verts du paon, le coin d'un foulard flottant dans la brise. Une jeune lectrice. Levant les yeux de son livre, elle se saisit d'un pan et le resserra contre sa joue en regardant derrière son épaule.

Ça ne peut pas être elle, se dit-il.

Octavio accéléra le rythme ; son paquet de livres lui heurtait les jambes à chaque pas. Ne cours pas, ne cours pas, elle va te voir, ne trébuche pas, garde les pieds sur terre, les arbres, dans les arbres, fais attention aux branches, reprends ton souffle, un grand souffle, c'est impossible que ce soit elle.

Octavio se cacha dans l'ombre des arbres et appuya une main contre sa poitrine haletante. Il regarda la jeune femme refermer son livre, remettre ses chaussures, replacer sa chaise près des bosquets, resserrer le nœud de son foulard, jeter un regard vers la rangée d'arbres et se diriger vers le Louvre.

Octavio la suivit jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la foule qui grouillait devant le musée. Il se rendit compte que la corde qui retenait ses livres lui sciait les doigts et lâcha le paquet. Trois ou quatre volumes, d'un brun usé ce jour-là, s'éparpillèrent sur le pavé.

Il savait qu'il avait déjà vu ce visage-là, obscurci par l'ombre d'une longue mèche de cheveux. C'est incroyable, tout ça, pensa-t-il. Ça ne pouvait pas être elle. La jeune femme des Tuileries, celle du portrait accroché au mur de la boulangerie. De sa boulangerie.

Dans l'avant-cour du musée, le vent sembla soudain suspendre son souffle.

Pendant des semaines, Octavio retourna s'abriter à l'ombre des arbres.

La jeune femme apparaissait quand le soleil était au zénith. Elle se dirigeait vers les arbres, trouvait sa chaise et la tirait jusqu'au bord du bassin. Chaque dimanche la même chaise, le même emplacement. Et puis, un livre.

Il n'avait besoin que d'un mot pour inventer mille histoires : elle...

... était danseuse, se rafraîchissait les pieds après une matinée d'arabesques et d'entrechats.

... était fille d'un amiral, se remémorait son enfance en regardant les petits bateaux traverser le bassin.

... était impératrice, se mêlait à ses sujets, camouflant son visage d'un foulard tissé avec la soie de dix mille vers. Cinq mille verts et cinq mille bleus.

... était maîtresse d'école, amoureuse du savoir, patiente et gentille avec ses élèves.

... était lectrice.

Et lui, il avait une bibliothèque.

Ça ne pouvait pas continuer comme ça. Les paumes moites, une boule dans l'estomac, une sensation de vertige. Il ne pouvait persister à l'observer sans rien faire. Mais il n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire... l'aborder peut-être? Il aurait pu solliciter les conseils de Grenelle, mais par où commencer pour lui expliquer la situation? L'horloger aveugle se délecterait d'une telle histoire, ça, Octavio en était sûr, mais ce ne serait sans doute pour lui qu'une nouvelle vue de l'esprit. Les clients de la boulangerie ne se priveraient sûrement pas de se moquer de lui, de lui serrer la main à répétition et de lui offrir assez d'avis contraires pour aggraver le vertige qu'il ressentait déjà. Et les commères répandraient le bruit partout dans le VIII^e arrondissement avant que l'affluence du matin ne se soit calmée. Octavio frissonnait rien que d'y penser. Enfin lui vint l'image de son père assis devant la boulangerie.

C'est un début, alors, murmura Émile.



Henri Fournier eut un petit rire. Tu es complètement fou, mon ami.

Octavio répondit qu'il n'y avait pas là matière à plaisanterie. Dans son cœur, il avait marqué au fer rouge chaque détail du portrait accroché au mur de la boulangerie. Il avait mémorisé les traits de la jeune lectrice des Tuileries. C'était la même personne. Aucune erreur là-dessus.

Comme tu voudras, lui dit Henri. Supposons que tu n'aies pas perdu l'esprit. Est-ce qu'elle sait que tu as son portrait?

Je l'ignore. Comment le saurait-elle? Tu crois que oui?

Tu t'es présenté?

Je devrais? Et comment? Que dire? Tu dirais quoi, toi, à ma place?

Reprends ton souffle, mon ami. Tu pourrais lui demander ce qu'elle lit.

Ça non, jamais!

Et pourquoi pas?

Elle pourrait me demander ce que je lis, moi, ces jours-ci.

Cette fille, disons ta femme, est de toute évidence amoureuse de la lecture. Tu pourrais lui montrer tes

emplettes de la journée. Ou lui parler de mon étalage. J'apprécierais une nouvelle clientèle.

Ne disons rien du tout. Ce n'est pas ma femme.

La question n'est pas là. Tu ne lis pas autant qu'elle, d'accord, mais il n'y a pas plus grand conteur que toi. Raconte-lui l'une de tes histoires.

Je ne peux pas lui parler.

Laisse l'histoire se raconter toute seule.

Je ne saurais pas par où commencer. Est-ce qu'elle acceptera de me donner un mot? Et lequel? Et si je ne le connais pas, ce mot? Si je n'arrive plus à penser?

Henri haussa les sourcils. Essayons autre chose, suggéra-t-il. Elle s'assied toujours sur la même chaise, pas vrai?

Tous les dimanches.

Alors, laisses-y quelque chose. Écris-lui un billet. Reste anonyme si tu es trop nerveux. Sois mystérieux, comme elle.

Je ne peux rien écrire, je ne sais pas comment... par où commencer.

Pour l'amour du ciel, je ne sais pas, moi, fais-lui un cadeau! Des fleurs, c'est toujours un beau geste. Ou quelque chose qui vient de ta boulangerie, un don unique que tu es seul à pouvoir faire. Ou mieux encore, un livre. Tu sais déjà qu'elle les aime.

Elle lèverait la tête vers lui, protégerait ses yeux du soleil, pour voir qui aurait interrompu sa lecture. Un court silence s'installerait peut-être. Elle esquisserait un sourire s'il lui demandait si elle avait aimé son livre. Beaucoup, dirait-elle, mais que cachez-vous derrière votre dos ? Il ferait une révérence et lui tendrait son présent. Quelque chose qui vient de ma bibliothèque, mademoiselle. Mais je n'ai rien fait pour mériter une telle générosité, monsieur. Cet objet m'a fait penser à vous, répondrait-il. J'espère que vous aimez les images ; à elles toutes seules, elles savent raconter des histoires incroyables. Elle prendrait le petit paquet, le soupèserait, devinerait un bon livre sous l'élégant papier d'emballage, sa main s'attarderait sur la sienne. Parmi ces illustrations, y en a-t-il une que vous préférez, monsieur ? Il hocherait la tête. Mais faites-moi le plaisir de vous joindre à moi, dirait-elle. Je m'appelle...

Et après ? demanda Octavio en se coinçant la main dans le tiroir-caisse.

Trouver sa chaise sous les arbres fut chose facile. Octavio la tira jusqu'au bassin aux bateaux et l'installa comme elle l'aurait fait elle-même, face au soleil. L'angle précis des pattes arrière enfoncées dans le gravier, la distance exacte entre la chaise et le muret.

La matinée promettait une chaude journée de juillet. Quelques enfants avaient déjà pris place autour de la pièce d'eau. Ils se penchaient sur leurs bateaux,

les poussaient vers le large, soufflaient sur les voiles, cajolaient leurs embarcations pour les inciter à faire la grande traversée.

Il déposa le paquet enveloppé dans du papier irisé sur la chaise de la jeune femme. Il marqua une pause, espérant avoir le courage de s'attarder sous les arbres pour voir sa réaction. Se retourner et s'en aller content, sachant qu'elle avait compris qu'il l'avait trouvée.



Dans une main, un petit tas de lambeaux brûlés. Dans l'autre, *Les Mille et une Nuits*, enveloppé dans du papier.

Son accident était devenu cicatrice, sa cicatrice réflexe, ses réflexes pur instinct. Son apparence. Depuis le jour où l'on avait défait ses bandages, cet instinct-là lui collait à la peau. Elle l'avait affiné comme un sixième sens : la capacité de prendre du recul, de se voir dans le regard de l'autre.

Ce que cet autre voit, à présent, c'est une jeune femme en robe simple et chaussures usées, une pauvre créature couverte de sueur et de cendres, une mendicante qui a grand besoin d'un bain et d'un coup de peigne. Ses joues sont sillonnées de larmes et de

suie. Un foulard jadis élégant, désormais fané, est drapé tout de travers autour de sa tête. Il ne cache ni n'accentue rien, ne fait que lui donner une allure plus ridicule.

Pourtant, elle a été belle, jadis. Dans l'œil d'un artiste.

Ça suffit! pense-t-elle.

Le soleil était depuis peu au zénith quand Isabeau arriva aux Tuileries. Elle se tint sur le bord du bassin, tâchant de calmer sa curiosité. Une chaise, était-ce la sienne? Déjà placée à l'endroit habituel. Un paquet, magnifiquement emballé, posé dessus. Quelqu'un l'aura oublié, pensa-t-elle. Elle attendit le bruit de pas sur le gravier, quelqu'un courant derrière elle. Une mère et son fils, peut-être, agitant désespérément les mains, les yeux agrandis par l'inquiétude. Tu vois, maman? soufflerait le garçon. Je savais que quelqu'un le trouverait. Excusez-nous, mademoiselle, dirait la mère. Mon fils est parfois si difficile, il refusait de monter dans le métro avant de revenir voir.

Isabeau ramassa le paquet. Elle sentit le poids familier et réconfortant d'un livre. Le présent idéal, pensa-t-elle. Quel dommage si quelqu'un le perdait! Elle attendit encore quelques minutes. Les gens qui se

promenaient autour du bassin ne faisaient pas attention à elle. Enfin, elle s'assit et tira son propre livre de son sac. Après quelques pages sans avoir inscrit ni étoile ni point d'exclamation, ou encerclé de paragraphes, Isabeau abandonna la partie. Elle n'arrivait pas à se concentrer. Elle scruta le pourtour du bassin, puis le bosquet. Personne ne venait vers elle.

Elle ramassa le paquet posé sous la chaise et défit l'emballage en prenant soin de ne pas déchirer le papier. Elle ouvrit le livre, lut le titre. Le rapprocha de son visage. Il exhalait un vague parfum de poussière. Isabeau se mit à le feuilleter, s'arrêtant çà et là pour admirer une image en couleurs. Des génies sur des tapis volants, des navires basculant aux confins du monde.

Elle fouilla le paquet à la recherche d'une carte qui dirait à qui le cadeau était destiné ou qui l'avait si généreusement offert. Elle se remit à tourner les pages. À la fin du volume, elle trouva une note écrite d'une main hésitante :

D D D De al la bilbi biblio thè que d' Oct a v oi io ND.

Boula ger ieNoterNotreDame. 8^e. Parsi Par ppp Paris.

D'un enfant à un autre, pensa Isabeau. Elle leva la tête vers le gardien qui râtelait le gravier près des arbres. Leurs regards se rencontrèrent et elle retint son souffle, pensant qu'elle était prise sur le fait, que l'homme saurait que le livre n'était pas à elle. Mais il retourna à son ouvrage. Isabeau refit l'emballage des *Mille et une Nuits* et le glissa dans son sac.

Ce soir-là, en sortant du musée, elle sentit le livre la narguer. À part le gribouillis de son propriétaire et quelques coins pliés, elle lui trouvait peu de défauts. Aucune opinion inscrite dans les marges, aucun passage souligné. Sa reliure était intacte, les bords n'avaient pas été déchirés par le lecteur dans sa trop grande hâte de tourner les pages. Si le livre venait d'une bibliothèque individuelle, pensa Isabeau, il avait peu été lu. Du moins pas comme elle le faisait.

Rajustant son foulard sous son menton, elle entra dans un tabac et demanda l'annuaire du téléphone. Glissant son doigt sur une colonne après l'autre, elle trouva maints Notre-Dame : antiquaires, avocats, barbiers, cafetiers, comptables, dentistes, fleuristes, fromagers, joailliers, marchands de tabac, notaires, opticiens, pâtisseries, pharmaciens ; mais aussi cathédrales, chapelles, couvents de nonnes, organismes de charité, magasins d'articles religieux, rectorats.

Il y avait quelques boulangeries Notre-Dame, mais une seule dans le VIII^e arrondissement. Fouillant dans son sac, Isabeau en sortit un crayon et un bout de papier. De son écriture la plus soignée, elle copia l'adresse et s'empressa de quitter le tabac.

Henri Fournier se tenait penché devant son étalage. Malgré le passage de vagues estivales de touristes sur les quais, il n'avait su attirer qu'un seul client, son habitué du dimanche, en avance ce jour-là, qui avait acheté trois livres. Henri n'osait pas imaginer où il en

serait sans son curieux, péniblement timide, mais si ponctuel boulanger.

Il avait sommeil et besoin d'une distraction. La foule s'était éclaircie sur les quais et seuls quelques touristes traînaient près du pont des Arts. Il se mit à faire les cent pas devant sa boîte, les yeux clos, une main courant sur le dos des livres.

Il s'arrêta devant celui de son grand-père. Ses doigts connaissaient si bien sa couverture, le losange en cuir repoussé dont les quatre pointes étaient percées d'une minuscule ouverture, les babouches au milieu. Il avait depuis longtemps mémorisé sa couleur d'orange sanguine.

Henri le tira de sa place. Il passa le doigt sur la tranche et trouva le milieu. D'un geste habile, il l'ouvrit et le posa sur ses avant-bras, comme si le livre menaçait de s'effriter au moindre mouvement, puis le plaça sur le pavé.

Le gauche sur le verso, le droit sur le recto.

Henri ferma les yeux. Il leva les bras au-dessus de ses épaules, en écartant les doigts le plus possible.

Léger, Henri. Aussi léger qu'une plume.

Henri recourba les orteils sur les douces coquilles d'œufs, qui se changèrent en sable. Il sentit qu'il s'y enfonçait. Il se vit au bord de la mer ; les vagues avalaient la plage sous ses pieds. Il fit bouger ses orteils.

Une autre lame se brisa sur la grève. Henri crut perdre l'équilibre. Il ouvrit les yeux pour se redresser, s'attendant à trouver devant lui une rangée de touristes en train de se moquer.

Mais les quais avaient disparu. La boîte, les arbres, les réverbères, les touristes, le pont, la Seine, tout. Henri regarda par terre. Ses pieds étaient toujours posés sur le livre. Mais à la place des pavés, c'étaient des toits qu'il voyait glisser sous lui, des fanions tricolores et des guirlandes d'ampoules suspendues entre les immeubles, ce qui lui rappela que le 14 juillet n'était plus très loin. Le livre l'emportait toujours plus haut, la ville s'étalait dans un grand cercle, le ruban de la Seine serpentait à travers le labyrinthe des rues, des boulevards et des jardins. Au loin, il distinguait des collines, des clochers d'églises, des vergers, et puis à travers les nuages, plus loin, la ligne bleutée et trouble de la mer.

Henri ne put s'empêcher de rire. Il ferma les yeux et sentit le vent lui rafraîchir le visage.

Il ne remarqua pas la jeune femme qui passait à vive allure devant lui. S'immobilisant soudain, elle revint vers la boîte de bouquiniste et fouilla parmi les livres, passant la main sur un cuir repoussé, inspectant une page de garde, portant un livre à son visage et inspirant profondément. Elle admira le dessin du petit garçon et de son bateau. Puis, se rendant compte de l'heure, elle pressa le pas vers le pont des Arts.

Elle se dit qu'elle devrait retourner chez ce bouquiniste. Mais où avais-je la tête pour ne pas l'avoir remarqué plus tôt? se demanda-t-elle. Impossible à manquer, une boîte peinte d'un vert si particulier.

Elle avait traversé la moitié du pont quand Henri descendit du livre de son grand-père et reprit sa place habituelle. Il ajusta le tabouret et s'appuya à la boîte. Son visage rayonnait d'un large sourire.

Isabeau atteignit l'autre rive et tourna vers les Tuileries.

Au bord de la Seine, un vieil homme était accroupi, un cartable usé à ses côtés. Dans ses mains, il tenait une toile qu'il posa doucement sur la surface de l'eau et remua d'avant en arrière. Lentement, la couleur pâle des immeubles, le gris perle du ciel, le vert des boîtes de bouquinistes, le jaune d'une robe le long des quais, toutes ces couleurs se dissolurent, laissant des traces dans le courant.

En passant à côté du bassin, Isabeau résista à l'envie de s'y arrêter. Un autre dimanche, elle serait de nouveau assise là, satisfaite de sa lecture, levant les yeux de temps en temps pour voir si son inventeur d'histoires était dans les parages. Elle aimait bien le dimanche. Mais elle savait que la course d'aujourd'hui était importante. Quelqu'un avait perdu un livre. Et si elle ne revenait aux Tuileries que plus tard, elle le

manquerait sûrement, mais tant pis. Une autre semaine viendrait, le bassin l'attendrait, la vie continuerait.

Isabeau jeta un coup d'œil vers les bosquets et y aperçut sa chaise à sa place habituelle. Elle pressa le pas.



Le foulard se défait. Penchant la tête, la jeune femme tire une boucle de cheveux de derrière son oreille et la laisse tomber sur sa joue. Elle lève la tête, épiant le boulanger d'un œil couleur chocolat.

J'ai quelque chose qui vous appartient, monsieur.

Elle lui tend le livre. Ça vient de votre bibliothèque, je crois.

Le boulanger se saisit des *Mille et une Nuits* et hésite. Mon... je... vous l'avez trouvé.

La demoiselle le rassure d'un hochement de tête. J'espérais une histoire, dit-elle.

Il se saisit d'une mèche blanche dans la chevelure de la jeune femme et la lui place derrière l'oreille. Elle scrute son regard de vif-argent, cherchant un premier mot.

Racontez-moi : comment en sommes-nous arrivés là ? demande-t-elle.

REMERCIEMENTS

L'épigraphe est tirée du recueil de Charles Baudelaire *Le Peintre de la vie moderne*, publié en 1863.

Les références aux journaux et illustrations consultés par Émile Notre-Dame sont inspirées de nombreux numéros de l'hebdomadaire *Le Petit Journal*, publié à Paris les dimanches entre 1890 et 1944.

L'article qu'Émile ne lit pas à propos de la grande crue de la Seine, en janvier 1910, est adapté d'un témoignage donné par H. Warner Allen et réimprimé dans *The World's Great Events*, publié par P.F. Collier & Son en 1950.

Plusieurs des images figurant dans ce roman doivent beaucoup aux photographies de Robert Doisneau (1912-1994) et d'Henri Cartier-Bresson (1908-2004).

GRAND MERCI

À Laura Barber et Martha Kanya-Forstner, pour l'enthousiasme triomphant qu'elles ont manifesté pour ce livre, pour leur persévérance face à la possibilité qu'il ne voie jamais le jour, pour leur grâce, leur générosité et leur sagesse éditoriale tout au long de cette aventure.

À Suzanne Brandreth, infatigable gardienne, alliée et voix de la raison.

À Shaun Oakey, pour son méticuleux polissage de la langue et de l'histoire. À Allyson Latta, pour son peigne fin éditorial. Je prends l'entière responsabilité de toute erreur restante.

À Kelly Hill, Terri Nimmo, Erin Cooper et Carla Kean, qui continuent à concevoir, composer et produire des livres de la plus grande qualité.

Aux maisons Doubleday Canada et Portobello Books (R.-U.), dont l'appui indéfectible me déconcerte toujours un peu.

Et à Rebecca Richardson, pour avoir accueilli l'idée de ce roman lors d'un déjeuner sur l'herbe devant la cathédrale de Chartres, pour avoir lu et relu, et suggéré l'incendie. Comme toujours, TMD.

REMERCIEMENTS DE LA TRADUCTRICE

À Marc Charron pour ses suggestions, à Antoine Tanguay pour sa confiance et à Sophie Voillot pour sa relecture minutieuse de la traduction.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER

Nikolski

Clint HUTZULAK

Point mort

Tom GILLING

Miles et Isabel ou

La belle envolée

Serge LAMOTHE

Le Procès de Kafka et

Le Prince de Miguasha

(théâtre)

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS

Catéchèse

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN

Une basse noblesse

Serge LAMOTHE

Tarquimpol

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Sébastien CHABOT

Le chant des mouches

Marina LEWYCKA

Une brève histoire du tracteur

en Ukraine

Thomas WHARTON

Logogryphe

Howard McCORD

L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Alissa YORK

Effigie

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI

Grande plaine IV

Lori LANSSENS

Les Filles

Nicolas DICKNER

Tarmac

Toni JORDAN

Addition

Rawi HAGE

Le cafard

Martine DESJARDINS

Maleficium

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER
Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA
Deux caravanes

Sarah WATERS
L'Indésirable

Hélène VACHON
Attraction terrestre

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Catherine LEROUX
La marche en forêt

Christine EDDIE
Parapluies

Marina LEWYCKA
Des adhésifs dans le monde moderne

Lori LANSSENS
Un si joli visage

Karoline GEORGES
Sous béton

Annabel LYON
Le juste milieu

Dominique FORTIER
La porte du ciel

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob de Zoet

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Serge LAMOTHE
Les enfants lumière

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN
Minuscule

Hélène VACHON
La manière Barrow

Diane SCHOEMPERLEN
Encyclopédie du monde visible

Marina LEWYCKA
Traders, hippies et hamsters

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

C S RICHARDSON
L'empereur de Paris

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Catherine LEROUX
Le mur mitoyen

Larry TREMBLAY
L'orangerie

Rawi HAGE
Carnaval

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Correction d'épreuves : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN AOÛT 2013
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *L'empereur de Paris* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 25 arbres, d'économiser 91 320 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 1 383 kilos de déchets solides et de 3 596 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 3^e trimestre 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec